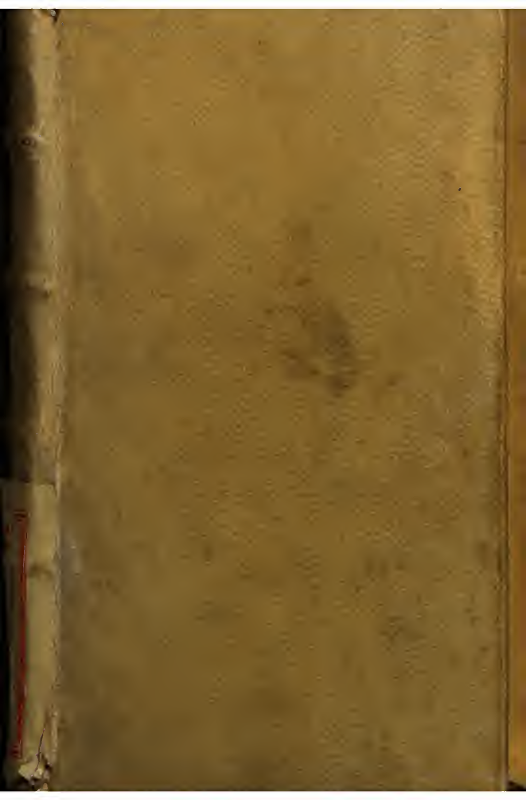


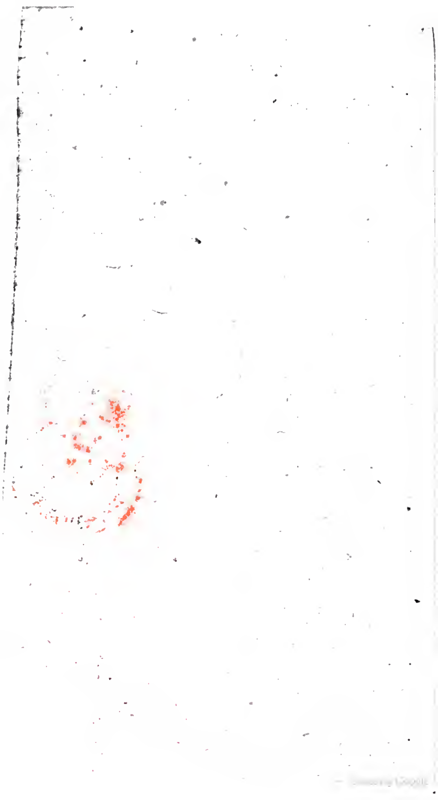

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLIII
49
NAPOLI

ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

TOME IV.



ESSAIS
DE
MONTAIGNE,

Avec les Notes de M. Coste,

SUIVIS DE SON ÉLOGE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.





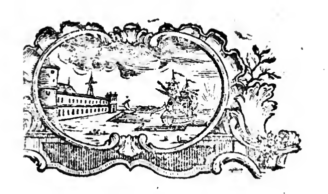
A GENEVE,

ET A PARIS.

Chez VOLLAND, Libraire, Quai des Auguſtins, N° 25.

M. DCC. LXXXIX.





ESSAIS DE
ONTAIGNE.

TE DU LIVRE SECOND.

IAPITRE HUITIEME.

*ffection des Peres aux Enfants : à Madame d'*Estissac.

DAME, si l'estrangeté ne me sauve, ouvelleté, qui ont accoustumé de r prix aux choses, je ne sors jamon honneur de cette sotte ense : mais elle est si fantastique, & sage si esloigné de l'usage commun,

que cela pourra lui donner passage. C'est une humeur melancolique, & une humeur par consequent très-ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude, en laquelle il y a quelques années que je m'estois jetté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis me trouvant entierement despourveu & vuide de toute autre matiere, je me suis presenté moi-mesme à moi pour argument & pour subject. C'est le seul Livre au monde de son espece, & d'un dessein farousche & extravaguant. Il n'y a rien aussi en cette besoigne digne d'estre remarqué que cette bizarrerie : car à un subject si vain & si vil, le meilleur ouvrier du monde n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, Madame, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en eusse oublié un traict d'importance si je n'eusse representé l'honneur, que j'ai tousjours rendu à vos merites. Et l'ai voulu dire signamment à la teste de ce Chapitre,

ant que parmi vos autres bonnes
ités, celle de l'amitié que vous avez
tréeà vos enfans, tient l'un des pre-
s rangs. Qui sçaura l'aage auquel M.
issac votre mari vous laissa vefve; les
ls & honorables partis, qui vous ont
offerts, autant qu'à Dame de France
ostre condition; la constance & fer-
dequoi vous avez soustenu tant d'an-
, & au travers de tant d'espineuses
ultez, la charge & conduite de leurs
es, qui vous ont agitée par tous les
de France, & vous tiennent encore
;ée; l'heureux acheminement que
y avez donné, par vostre seule pru-
; où bonne fortune: il dira aisement
noi, que nous n'avons poinct d'exem-
'affection maternelle en nostre temps
exprès que le vostre. Je loue Dieu,
me, qu'elle aye esté si bien employée:
s bonnes esperances que donne de
. d'Estissac votre fils, asseurent assez
uand il sera en aage, vous en tirerez
ssance & recognoissance d'un très-

bon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remarquer les extresmes offices qu'il a receus de vous en si grand nombre, je veux, si ces escrits viennent un jour à lui tomber en main, lorsque je n'aurai plus ni bouche ni parole qui lui puisse dire, qu'il reçoive de moi ce tesmoignage en toute verité : qui lui sera encore plus vifvement tesmoigné par les bons effects, dequoi, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est Gentilhomme en France, qui doive plus à sa mere qu'il fait, & qu'il ne peut donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté, & de sa vertu, qu'en vous reconnoissant pour telle.

S'il y a quelque Loi vrayement naturelle, c'est-à-dire quelque instinct, qui se voye universellement & perpetuellement emprinct aux bestes & en nous (ce qui n'est pas sans controverse) je puis dire à mon advis, qu'après le soin que chasque animal a de sa conservation, & de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engen-

ant porte à ſon engeance, tient le ſe-
ond lieu en ce rang. Et parce que natu-
ſemble nous l'avoir recommandée, re-
rdant à eſtendre & faire aller avant, les
eces ſucceſſives de cette ſienne machi-
: ce n'eſt pas merveille, ſi à reculons
s enfans aux peres, elle n'eſt pas ſi
ande. Joint cette autre conſideration 1
iſtotelique, que celui qui bien faict à
elcun, l'aime mieux, qu'il n'en eſt aimé;
celui à qui il eſt deu, aime mieux, que
lui qui doibt; & tout ouvrier aime mieux
n ouvrage, qu'il n'en ſeroit aimé, ſi l'ou-
ge avoit du ſentiment : d'autant que
us 2 avons cher, eſtre; & eſtre conſiſ-
en mouvement & action. Pourquoi chaſ-
eſt aucunement en ſon ouvrage. Qui
n faict, exerce une action belle & hon-
te : qui reçoit, l'exerce utile ſeulement.
l'utile eſt beaucoup moins aimable que
nneſte. L'honneſte eſt ſtable & perma-

Ariſtot. Eth. ad Nicom. L. IX, c. 7.
Nous regardons l'être comme une choſe pré-
ſe.

nent, fourniſſant à celui qui l'a faict, une gratification conſtante. L'utile ſe perd & eſchappe facilement, & n'en eſt la memoire ni ſi freſche ni ſi douce. Les choſes nous ſont plus cheres, qui nous ont plus couſté. Et donner, eſt de plus de couſt que le prendre.

Puis qu'il a pleu à Dieu nous douër de quelque capacité de diſcours, afin que comme les beſtes nous ne fuſſions pas ſervillement aſſujectis aux Loix communes, ains que nous nous y appliquaſſions par jugement & liberté volontaire: nous devons bien preſter un peu à la ſimple authorité de nature: mais non pas nous laiſſer tyranniquement emporter à elle: la ſeule raiſon doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ai de ma part le gouſt eſtrangement mouſſe à ces propenſions, qui ſont produites en nous ſans l'ordonnance & entremiſe de noſtre jugement. Comme ſur ce ſubject, duquel je parle, je ne puis recevoir cette paſſion, dequoi on embraſſe les enfans à peine encore nez, n'ayant ni

vement en l'ame, ni forme reconnoif-
au corps, par où ils fe puiffent ren-
imables, & ne les ai pas fouffert vo-
iers nourrir près de moi.

ne vraie affection & bien reiglée, de-
it naiftre & s'augmenter avec la co-
oiffance qu'ils nous donnent d'eux; &
s, s'ils le valent, la propenfion natu-
le marchant quant & quant la raifon,
cherir d'une amitié vraiment paternel-
; & en juger de mefme, s'ils font au-
es: nous rendants tousjours à la raifon,
onobftant la force naturelle. Il en va
ort fouvent au rebours: & le plus com-
nunement nous nous fentons plus efmeus
les trepignemens, jeux & niaiferies pue-
:iles de nos enfans, que nous ne faifons
après de leurs actions toutes formées:
comme fi nous les avions aimez pour
noftre paffe-temps, comme des guenons,
non comme des hommes. Et tel fournit
bien liberalement de jouëts à leur enfan-
ce, qui fe trouve refferré à la moindre def-
penfe qu'il leur faut eftant en aage Voire

il semble que la jalousie que nous avons de les voir paroistre & jouïr du monde, quand nous sommes 3 à mesme de le quitter, nous rendent plus espargnants & restraints envers eux. Il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir : Et si nous avons à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre, ni vivre, qu'aux despens de nostre estre & de nostre vie, nous ne devions pas nous mesler d'estre peres.

Quant à moi, je treuve que c'est cruauté & injustice de ne les recevoir au partage & societé de nos biens, & compagnons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables ; & de ne retrancher & resserrer nos commoditez pour pourvoir aux leurs, puis que nous les avons engendrez à cet effect. C'est injustice de voir qu'un pere vieil, cassé, & demi-mort, jouisse seul à un coing du

3 *Sur le point de le quitter.*

er, des biens qui suffiroient à l'advan-
ent & entretien de plusieurs enfants;
u'il les laisse cependant, par faute de
yen, perdre leurs meilleures années,
; se pousser au service public, & co-
issance des hommes.

On les jecte au desespoir de chercher
quelque voye, pour injuste qu'elle
, à pourvoir à leur besoing. Comme
veu de mon tems, plusieurs jeunes
nmes de bonne maison, si addonnez
arrecin, que nulle correction ne les en
ivoit destourner. J'en cognois un bien
arenté, à qui par la priere d'un sien
e très-honneste & brave Gentilhom-
, je parlai une fois pour cet effect. Il
respondit & confessa tout rondement,
il avoit esté acheminé à cett'ordure, par
igueur & avarice de son pere ; mais
à present il y estoit si accoustumé, qu'il
s'en pouvoit garder. Et lors il venoit
tre surprins en larrecin des bagues
ne Dame, au lever de laquelle il s'es-
trouvé avec beaucoup d'autres. Il me

fit souvenir du conte que j'avois oui faire d'un autre Gentil-homme, si faict & façonné à ce beau mestier, du temps de sa jeunesse, que venant après à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner 4 cette trafique, il ne se pouvoit garder pourtant s'il passoit près d'une boutique, où il y eust chose, dequoi il eust besoing, de la desrober, en peine de l'envoyer payer après. Et en ai veu plusieurs si dressez & duitz à cela, que parmi leurs compaignons mesmes, ils desroboient ordinairement de choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, & si n'est vice auquel je m'entende moins. Je le hais un peu plus par complexion, que je ne l'accuse par discours : Seulement par desir, je ne soustraits rien à personne. Ce quartier en est à la verité un peu plus descrié que les autres de la Françoise Nation.

---

4 *Trafique*, féminin dans le Dictionnaire François & Anglois de Cotgrave & dans celui de *Nicot*. Nous disons aujourd'hui *ce trafic*, comme on a mis dans les dernieres éditions de Montagne.

t-ce que nous avons veu de nostre
ıs à diverses fois, entre les mains de
ıstice, des hommes de maison, d'au-
contrées, convaincus de plusieurs
ibles voleries. Je crains que de cette
auche il s'en faille aucunement pren-
ı ce vice des peres.

: si on me respond ce que fit un jour
seigneur de bon entendement, qu'il
it espargne des richesses, non pour
irer autre fruict & usage, que pour
ire honorer & rechercher aux siens;
ue l'aage lui ayant osté toutes autres
es, c'estoit le seul remede qui lui
oit pour se maintenir en authorité en
mille, & pour éviter qu'il ne vinst à
pris & desdain à tout le monde (de
, non la veillesse seulement, mais
e imbecillité, selon 5 Aristote, est
notrice d'avarice) cela est quelque
e: mais c'est la medecine à un mal,
uel on devoit eviter la naissance.

Ethic. Nicom. L. IV, ch. 3. p. 46. B.

Un pere eſt bien miſerable , qui ne tient l'affection de ſes enfants, que par le beſoing quils ont de ſon ſecours , ſi cela ſe doit nommer affection : il faut ſe rendre reſpectable par ſa vertu , & par ſa ſuffiſance, & aimable par ſa bonté & douceur de ſes mœurs. Les cendres meſmes d'une riche matiere , elles ont leur prix : & les os & reliques des perſonnes d'honneur , nous avons accouſtumé de les tenir en reſpect & reverence. Nulle vieilleſſe pour eſtre ſi caducque & ſi rance à un perſonnage qui a paſſé en honneur ſon aage , qu'elle ne ſoit venerable ; & notamment à ſes enfants, deſquels il faut avoir reiglé l'ame à leur devoir par raiſon, non par neceſſité & par le beſoing , ni par rudeſſe & par force :

a *Et errat longè, meâ quidem ſententiâ,*
Qui imperium credat eſſe gravius aut ſtabilius.

---

a Et celui-là ſe trompe fort, à mon avis, qui s'imagine pouvoir mieux établir ſon authorité par la violence que par l'amour. *Terent.* Adelph. Act. I. ſc. 1. vſ. 39.

'od fit, quàm illud quod amicitiâ adjungitur.
uſe toute violence en l'éducation
ame tendre, qu'on dreſſe pour
eur & la liberté. Il y a je ne ſçai
le ſervile en la rigueur, & en la
inčte : & tiens que ce qui ne ſe
ıire par la raiſon & par la prudence,
eſſe, ne ſe fait jamais par la force.
a ainſi eſlevé : ils diſent qu'en tout
ɔremier aage, je n'ai taſté des ver-
u'à deux coups, & bien mollement.
:u la pareille aux enfans que j'ai eu :
ꝫ meurent tous en nourrice : mais
or une ſeule fille qui eſt eſchappée à
infortune, a atteint ſix ans & plus,
ɉuon ait employé à ſa conduicte, &
le chaſtiment de ſes fautes pueriles
dulgence de ſa mere s'y appliquant
ent) autre choſe que paroles, &
douces : Et quand mon deſir y ſeroit
:é, il eſt aſſez d'autres cauſes auſ-
ɩes nous prendre, ſans entrer en re-
ıe avec ma diſcipline, que je ſçai
juſte & naturelle. J'euſſe eſté beau-

coup plus religieux encores en cela envers des masles, moins naiz à servir, & de condition plus libre : j'eusse aimé à leur grossir le cœur d'ingenuité & de franchise. Je n'ai veu autre effect aux verges, si non de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres.

Voulons nous estre aimez de nos enfants ? Leur voulons-nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort ? (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait, ne peut estre ni juste ni excusable, b *nullum scelus rationem habet*) accommodons leur vie raisonnablement, de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si jeunes que nostre aage vienne quasi à se confondre avec le leur : Car cet inconvenient nous jette à plusieurs grandes difficultez. Je dis specialement à la Noblesse, qui est d'une condition oisive, & qui ne vit,

---

b Car nul crime n'est fondé en raison. *Ex Orat.* Scipionis Africani, apud *Tit. Liv.* Lib. XXVIII. c. 28.

comme on dit, que de ſes rentes : car ailleurs, où la vie eſt queſtuaire, la pluralité & compagnie des enfans, c'eſt un agencement de meſnage, ce ſont autant de nouveaux outils & inſtrument à s'enrichir.

Je me mariai à trente-trois ans, & louë l'opinion de 6 trente-cinq, qu'on dit eſtre d'Ariſtote. Platon 7 ne veut pas que l'on ſe marie avant les trente : mais il a raiſon de ſe mocquer de ceux qui font les œuvres de mariage après cinquante-cinq & condamne leur engeance indigne d'aliment & de vie. Thalès y donna les plus vrayes bornes : qui jeune, reſpondit à ſa mere le preſſant de ſe marier, *qu'il n'eſtoit pas temps* : & devenu ſur l'aage, *qu'il n'eſtoit plus temps.* Il faut refuſer l'oportunité à toute action

6 C'eſt *trente-ſept* & non pas *trente-cinq*. Politic. L. VII. c. 16.

7 C'eſt à la fin du VI. L. *de Rep.* où il dit : *depuis 30, juſqu'à 35.*

8 *Diogene Laërce*, dans la vie de Thalès, L. I. Segm. 26.

importune. Les anciens Gaulois estimoient à extreme reproche 9 d'avoir eu accointance de femme, avant l'aage de vingt ans : & recommandoient singulierement aux hommes, qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en l'aage leur pucellage ; d'autant que les courages s'amollissent & divertissent par l'accouplage des femmes.

c Mà hor congiunto a giovinetta sposa,
Lieto ormaï dè figli, era invilito
Ne gli affetti di padre, e di marito.

Muleasses Roi de Thunes, celui que l'Empereur Charles cinquiesme remit en ses Estats, reprochoit la memoire de

9 Ce que Montagne attribue ici aux Gaulois, César le dit expressément des Germains, *de Bello Gallico*, L. VI. « Qui diutissimè impuberes permanserunt, maximam inter suos ferunt laudem: » hoc ali staturam, ali hoc vires, nervosque confirmari putant : intra annum vero vigesimum » fœminæ notitiam habuisse, in turpissimis habuisse, in turpissimis habent rebus.

c Mais alors uni à une jeune épouse, & tout joyeux de se voir des enfans, les affections de pere & de mari lui avoient amolli le cœur. *Torq. Tasso. Gierusal. liberata, Canto* X. *Stanza* 39.

Mahomet son pere, de sa hantise avec les femmes, l'appellant 10 brode, effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire Grecque remarque de Iccus Tarentin, de Crisso, d'Astyllus, de Diopompus, & d'autres, 11 que pour maintenir leurs corps fermes en service de la course des jeux Olympiques, 12 de la Palæstrine

---

10 *Lâche*, *efféminé* : Cotgrave, dans son Dict. François & Anglois Si je ne me trompe, *brode* pris en ce sens, est un terme purement Gascon.

11 *Plato*, de Legibus, L. VIII, pag. 647. ---- Dans toutes les éditions de Montagne que j'ai pu consulter, sans excepter la traduction Angloise, j'ai trouvé *Jecus Tarentin*, au lieu d'*Iccus Tarentin*.

12 C'est-à-dire, *de la lutte*. ---- *Palestrine* & *Palestre* qu'on a mis dans les plus nouvelles éditions de Montagne, sont également hors d'usage aujourd'hui. J'avois cru que *Palestrine* qui se trouve dans les plus anciennes éditions étoit une faute d'impression : mais *Brantôme*, contemporain de Montagne, m'a appris que *Palestrine* étoit en usage de son temps : car parlant de deux Capitaines de Piedmont, qui avoient été vigoureusement rembarrés a coups d'épée par deux jeunes Pages qu'ils avoient insultés fort mal à propos, il dit que ces jeunes gens les étrillerent très-bien, & *que les autres oublierent là leur* Palestrine *Piedmontoise*. Vies des hommes Illustres, Tom II. p. 301. à l'article du MARECHAL DE BRISSAC.

& tels exercices, ils se priverent, autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte Venerien. En certaine contrée des Indes Espagnoles, on ne permettoit aux hommes de se marier, qu'après quarante ans, & si le permettoit-on aux filles à dix ans. Un Gentil-homme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt: il est lui mesme au train de paroistre & aux voyages des guerres, & en la Cour de son Prince: il a besoing de ses pieces; & en doit certainement faire part, mais telle part, qu'il ne s'oublie pas pour autrui. Et à celui-là peut servir justement cette responce que les peres ont ordinairement en la bouche: *Je ne me veux pas despouiller devant que de m'aller coucher.*

Mais un pere atteré d'années, & de maux, privé par la foiblesse & faute de santé, de la commune société des hommes, il se faict tort, & aux siens, de couver inutilement un grand tas de ri-

s; il eſt aſſez en eſtat, s'il eſt ſage,
avoir deſir de ſe deſpouiller pour
ıcher, non pas juſques à la chemi-
ıais juſques à une robbe de nuict
chaude : le reſte des pompes, de-
il n'a plus que faire, il doit en
ner volontiers ceux, à qui par or-
ıance nàturelle cela doit appartenir.
t raiſon qu'il leur en laiſſe l'uſage,
ı que nature l'en prive : autrement
ı doute il y a de la malice & de l'en-
. La plus belle des actions de l'Em-
eur Charles cinquieſme fut celle-là,
l'imitation d'aucuns anciens de ſon
alibre, d'avoir ſceu recognoiſtre que
raiſon nous commande aſſez de nous
:ſpouiller, quand nos robbes nous char-
ent & empeſchent, & de nous coucher
uand les jambes nous faillent. Il reſi-
;na ſes moyens, grandeur & puiſſance à
on fils, lorſqu'il ſentit defaillir en ſoi
la fermeté & la force pour conduire les
affaires, avec la gloire qu'il y avoit ac-
quiſe.

d *Solve senescentem maturè sanus equum, ne Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.*

Cette faute, de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure, & ne sentir l'impuissance & extreme alteration que l'aage apporte naturellement & au corps & à l'ame, 13 qui à mon opinion est esgale, si l'ame n'en a plus de la moitié, à perdu la reputation de la plus part des grands hommes du monde. J'ai veu de mon temps & cognu familierement, des personnages de grande authorité qui estoient bien aisés à voir, estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que je cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse pour leur

d Dès que ton cheval commence à vieillir, laisse-le en repos, si tu es sage, de peur que venant à battre du flanc au milieu de la carriere, il ne fasse rire tout le monde. *Horat.* L. I. Epist. I. *vs.* 8, 9.

13 *C'est-à-dire*, laquelle altération affecte également, à mon avis, le corps & l'ame, si tant est que l'ame n'y soit moitié plus sujette que le corps, *&c.*

honneur

honneur volontiers souhaitez retirés en leur maison à leur aise, & deschargez des occupations publiques & guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. J'ai autrefois esté privé en la maison d'un Gentil-homme veuf & fort vieil, d'une vieillesse toutefois assez verte. Cettui-ci avoit plusieurs filles à marier, & un fils desja en aage de paroistre; cela chargeoit la maison de plusieurs despenses & visites estrangeres; à quoi il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne, mais encore plus, pour avoir, à cause de l'aage, pris une forme de vie fort esloignée de la nostre. Je lui dis un jour un peu hardiment, comme j'ai accoustumé, qu'il lui fieroit mieux de nous faire place, & de laisser à son fils sa maison principale, (car il n'avoit que celle-là de bien logée & accomodée) & se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporteroit incomodité à son repos; puis qu'il ne pouvoit autrement eviter nostre importunité, veu la con-

dition de ses enfants. Il m'en creut depuis, & s'en trouva bien. Ce n'est pas à dire qu'on leur donne, par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : je leur lairrois, moi qui suis à mesme de jouer ce rolle, la jouissance de ma maison & de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir ; s'ils m'en donnoient occasion : je leur en lairrois l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode : Et de l'authorité des affaires en gros, je m'en reserverois autant qu'il me plairoit. Ayant tousjours jugé que ce doit estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre lui-mesme ses enfans en train du gouvernement de ses affaires, & de pouvoir pendant sa vie contreroller leurs deportemens : leur fournissant d'instruction & d'avis suivant l'experience qu'il en a, & d'acheminer lui-mesme l'ancien honneur & ordre de sa maison en la main de ses successeurs, & se respondre par-là, des esperances qu'il en peut prendre de leur conduicte à venir. Et pour cet effect,

je ne voudrois pas fuir leur compagnie ; je voudrois les esclairer de près, & jouir selon la condition de mon aage, de leur allegresse, & de leurs festes. Si je ne vivois parmi eux (comme je ne pourrois sans offenser leur assemblée par le chagrin de mon aage : & l'obligation de mes maladies, & sans contraindre aussi & forcer les reigles & façons de vivre que j'aurois lors) je voudrois au moins vivre près d'eux en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je vis il y a quelques années, un Doyen de S. Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancolie, que lorsque j'entrai en sa chambre, il y avoit 22 ans, qu'il n'en estoit sorti un seul pas ; & si avoit toutes ses actions libres & aisées, sauf un reume qui lui tomboit sur l'estomach. A peine une fois la sepmaine, vouloit-il permettre qu'aucun entrast pour le voir. Il se tenoit tousjours enfermé par le dedans de sa chambre seul, sauf qu'un

valet lui portoit une fois le jour à manger qui ne faisoit qu'entrer & sortir. Son occupation estoit se promener, & lire quelque Livre (car il cognoissoit aucunement les lettres) obstiné au demeurant de mourir en cette desmarche, comme il fist bientost après. J'essayerois par une douce conversation, de nourrir en mes enfants une vive amitié & bien-veuillance non feinte en mon endroict : ce qu'on gaigne aisément envers des natures bien nées : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produit à miliers, il les faut haïr & fuir pour telles.

Je veux mal à cette coustume, d'interdire aux enfans l'appellation paternelle, & leur enjoindre un'estrangere, comme plus reverentiale, 14 Nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre authorité. Nous appellons Dieu tout-puissant, *Pere*, & desdaignons que nos enfants nous en appellent. J'ai reformé cett'-

14 Comme si la nature n'avoit pas assez bien pourvu à l'établissement de notre autorité.

erreur 15 en ma famille.

C'eſt auſſi folie & injuſtice de priver les enfants qui ſont en aage, de la familiarité des peres, & vouloir maintenir en leur endroit une morgue auſtere & deſdaigneuſe, eſperant par là, les tenir en crainte & obeiſſance. Car c'eſt une farce très-inutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, & qui pis eſt, ridicules. Ils ont la jeuneſſe & les forces en la main, & par conſéquent le vent & la faveur du monde ; & reçoivent avecques mocquerie, ces mines fieres & tyranniques d'un homme qui n'a plus de ſang, ni au cœur, ni aux veines, vrais eſpouvantails de cheneviere. Quand je pourrois me faire craindre, j'aimerois encore mieux me faire aimer.

---

15 Le bon Roi HENRI IV. la réforma auſſi dans ſa famille : *car il ne vouloit pas*, dit Perefixe, *que ſes enfans l'appellaſſent*, Monſieur : *nom qui ſemble rendre les enfans étrangers à leur pere, & qui marque la ſervitude & la ſujettion : mais qu'ils l'appellaſſent* Papa, *nom de tendreſſe & d'amour.* Hiſtoire de Henri le Grand, p. 503.

Il y a tant de ſortes de deffauts en la vieilleſſe, tant d'impuiſſance : elle eſt ſi propre au meſpris, que le meilleur acqueſt qu'elle puiſſe faire, c'eſt l'affection & amour des ſiens : le commandement & la crainte, ce ne ſont plus ſes armes. J'en ai veu quelqu'un duquel la jeuneſſe avoit eſté très-imperieuſe, quand c'eſt venu ſur l'aage, quoi qu'il le paſſe ſainement ce qu'il ſe peut, il frappe, il mord, il jure, le plus tempeſtatif maiſtre de France ; il ſe ronge de ſoing & de vigilance ; tout cela n'eſt qu'un baſtelage, auquel la famille meſme complotte : du grenier, du celier, voire & de ſa bource, d'autres ont la meilleure part de l'uſage, cependant qu'il en a les clefs en ſa gibbeſſiere, plus cherement que ſes yeux. Cependant qu'il ſe contente de l'eſpargne & chicheté de ſa table, tout eſt en deſbauche en divers reduits de ſa maiſon, en jeu, & en deſpence, & en l'entretien des comptes de ſa vaine cholere & prouvoyance. Chaſcun eſt en ſentinelle

contre lui. Si par fortune quelque chetif serviteur 16 s'y addonne, soudain il lui est mis en soupçon : qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soi-mesme. Quantes fois s'est-il vanté à moi de la bride qu'il donnoit aux siens, exacte obeïssance & reverence, qu'il en reçevoit; combien il voyoit clair en ses affaires ?

e *Ille solus nescit omnia.*

Je ne sçache homme qui peut apporter plus de parties & naturelles & acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict ; & si en est descheu comme un enfant. Partant l'ai-je choisi parmi plusieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à un question scholastique, s'il est ainsi mieux, ou autrement. En presence, toutes choses lui cedent. Et laisse-t'on ce vain cours à son authorité, qu'on ne lui resiste jamais. On le croit, on craint,

16 *S'attache à lui.*

e Et que cependant lui seul ignore tout ce qu'on fait chez lui. *Terent.* Adelph. Act. IV. sc. 2. *vs.* 9.

on le respecte tout son saoul. Donne-t'il congé à un valet ? il plie son paquet, le voila parti : mais hors de devant lui seulement. Les pas de la vieillesse sont lents, les sens si troubles, qu'il vivra & fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesse de mieux faire, par où on le remet en grace. Monsieur fait-il quelque marché ou quelque depesche, qui desplaise ? on la supprime : forgeant tantost après assez de cause, pour excuser la faute d'execution ou de reponse. Nulles lettres estrangeres ne lui estants premierement apportées, il ne void que celles qui semblent commodes à sa science. Si par cas d'adventure les saisit, ayant en coutume de se reposer sur certaine personne, de les lui lire, on y trouve sur le champ ce qu'on veut : & faict-on à tous coups que tel lui demande pardon, qui l'injurie par sa lettre. Il ne

void enfin affaires, que par une image disposée & desseignée & satisfactoire le plus qu'on peut, pour n'eveiller son chagrin & son courroux. J'ai veu sous des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est toujours 17 proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris. Elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraste : la premiere excuse leur sert de pleniere justification. J'en ai veu, qui desrobboit gros à son mari, pour, disoit-elle à son Confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez-vous à cette religieuse dispensation. Nul maniment leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mari. Il faut qu'elles l'usurpent ou finement,

17 *Les femmes ont toujours du penchant à contrarier la volonté de leurs maris.* --- Ce que je dis là n'est pas pour approuver, mais seulement pour expliquer la pensée de Montagne : car peut-être ai-je autant vu de maris qui contrarient fortement leurs femmes, que de femmes qui aiment à contrarier leurs maris.

ou fierement, & tousjours injurieusement, pour lui donner de la grace & de l'authorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, pour des enfants, lors empoignent-elles ce tiltre, & en servent leurs passions, avec gloire : & comme en un commun servage, 18 monopolent facilement contre sa domination & gouvernement. Si ce sont masles, grands & fleurissans, ils subornent aussi incontinent ou par force, ou par faveur, & maistre d'Hostel & Receveur, & tout le reste.

Ceux qui n'ont ni femme ni fils, tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi & indignement. Le vieil Caton disoit en son tems, qu'*autant de valets autant d'ennemis*. Voyez si selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils, & valet, autant d'ennemis à nous. Bien

---

18 *Complottent.*

ſert à la decrepitude nous fournir le doux benefice d'inappercevance & d'ignorance, & facilité à nous laiſſer tromper. Si nous y mordions, que feroit-ce de nous-meſmes en ce temps, où les Juges qui ont à decider nos controverſes, ſont communement partiſans de l'enfance & intereſſez ? Au cas que cette pipperie m'eſchappe à voir, au moins ne m'eſchappe-t'il pas, à voir que je ſuis très-pippable. Et aura-t'on jamais aſſez dit, de quel prix eſt un ami, à comparaiſon de ces liaiſons civiles ? L'image meſme, que j'en voy aux beſtes, ſi pure : avec quelle religion je la reſpecte ! Si les autres me pippent, au moins ne me pippé-je pas moi-meſme à m'eſtimer capable de m'en garder, ni à me ronger la cervelle[19] pour me rendre. Je me ſauve de telles trahiſons en mon propre giron, non par une inquietude & tumultuaire curioſité, mais par diverſion plus, & reſolu-

---

19 C'eſt-à-dire, *pour me rendre capable d'éviter leurs piéges.*

tion. Quand j'oy reciter l'estat de qu'elqu'un, je ne m'amuse pas à lui : je tourne incontinent les yeux à moi, voir comment j'en suis. Tout ce qui le touche me regarde. Son accident m'advertit & m'esveille de ce costé là. Tous les jours & à toutes heures, nous disons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier aussi bien qu'estendre nostre consideration. Et plusieurs Autheurs blessent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, & lanceant à leurs ennemis des traits, propres à leur estre relancez plus avantageusement.

Feu M. le Mareschal de Monluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'Isle de Maderes, brave Gentilhomme à la verité & de grande esperance, me faisoit fort valoir entre ses autres regrets, le desplaisir & creve-cœur qu'il sentoit de ne s'estre jamais communiqué à lui : & sur cette humeur d'une gravité & grimace

paternelle, avoit perdu la commodité de gouster & bien cognoistre son fils ; & aussi de lui declarer l'extresme amitié qu'il lui portoit, & le digne jugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre gar-
» çon, *disoit-il*, n'a rien veu de moi
» qu'une contenance refroignée & pleine
» de mespris ; & a emporté cette creance,
» que je n'ai sceu ni l'aimer ni l'estimer
» selon son merite. A qui gardois-je à
» descouvrir cette singuliere affection que
» je lui portois dans mon ame ? Estoit-ce
» pas lui qui en devoit avoir tout le
» plaisir & toute l'obligation ? Je me
» suis contraint & gehenné pour main-
» tenir ce vain masque : & y ai perdu le
» plaisir de sa conversation, & sa volonté
» quant & quant, qu'il ne me peut avoir
» portée autre que bien froide, n'ayant
» jamais receu de moi que rudesse, ni
» senti qu'une façon tyranique. » Je trouve que cette plainte estoit bien prinse & raisonnable : Comme je sçais par une trop certaine experience, il n'est

aucune si douce consolation en la perte de nos amis que celle que nous apporte la science, de n'avoir rien oublié à leur dire, & d'avoir eu avec eux une parfaicte & entiere communication. 20 O mon ami ! en vaux-je mieux d'en avoir le goust, ou si j'en vaux moins ? j'en vaux certainement bien mieux. Son regret me console & m'honore. Est-ce pas un pieux & plaisant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obseques ? Est-il jouissance qui vaille cette privation ? Je m'ouvre aux miens tant que je puis, & leur signifie très volontiers l'estat de ma volonté, & de mon jugement envers eux, comme envers un chacun : je me haste de me produire, & de me presenter : car je ne veux pas qu'on s'y mesconte, à quelque part que ce soit. Entre autres coustumes particulieres qu'avoient nos

---

20 Cette apostrophe s'adresse à son ami *la Boëtie*, comme il paroît clairement par *le Discours sur la mort*, écrit & publié par Montagne lui-même & que vous trouverez la fin de cette édition des ESSAIS.

anciens Gaulois, à ce que dit César 21, cette-ci en estoit l'une, que les enfants ne se presentoient aux peres, ni s'osoyent trouver en publiq en leur compaignie, que lors qu'ils commençoient à porter les armes; comme s'ils vouloient dire que lors il estoit aussi saison, que les peres les receussent en leur familiarité & accointance.

J'ai veu encore une autre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils devoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encore après eux, à leurs femmes cette mesme authorité sur tous leurs biens, & loi d'en disposer à leur fantasie. Et ai cognu tel Seigneur des premiers Officiers de nostre Couronne, ayant par esperance

---

21 *De bello Gallico*, L. VI. Suos liberos nisi cùm adoleverint, ut munus militiæ sustinere possint, palàm ad se adire patiuntur : filiumque in puerili ætate in publico, in conspectu patris assistere, turpe ducunt.

de droit à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux & accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere en son extresme decrepitude, jouissant encore de tous ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu près de quatre-vingts ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable.

Pourtant trouve-je peu d'advancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de debte estrangere qui apporte plus de ruine aux maisons: mes predecesseurs ont communement suivi ce conseil bien à propos, & moi aussi. Mais ceux qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traictables & recognoissantes, se trompent, de faire perdre quelque réelle commodité, pour une si frivole conjecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus

une autre. Elles s'aiment le mieux où elles ont plus de tort. L'injustice les alleche: comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses: Et en sont debonnaires d'autant plus, qu'elles sont plus riches : comme plus volontiers & glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage selon les loix pour en manier la charge : mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse & de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit-il, toutesfois à la verité plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doit donner largement de quoi maintenir leur estat selon la condition de leur maison & de leur aage, d'autant que la necessité & l'indigence est beaucoup plus mal seante & malaisée à supporter à elles qu'aux masles : il faut plustost en

charger les enfants que la mere.

En general la plus saine distribution de nos biens en mourant, me semble estre les laisser distribuer à l'usage du pays. Les Loix y ont mieux pensé que nous : & vaut mieux les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils 22 ne sont pas proprement nostres, puisque d'une prescription civile & sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté au-delà, je tiens qu'il faut une grande cause & bien apparente pour nous faire oster à un, ce que sa fortune lui avoit acquis, & à quoi la Justice commune l'appellait : & que c'est abuser contre raison de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles & privées. Mon sort m'a faict graces de ne m'avoir présenté des occasions qui me peussent tenter, & divertir mon affection de la com-

22 *Ces biens ne sont pas proprement nostres*, &c.

mune & legitime ordonnance. J'en vois, envers qui c'eſt temps perdu employer un long ſoing de bons offices. Un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui ſe trouve à poinct, pour leur oindre la volonté ſur ce dernier paſſage. La voiſine action l'emporte : non pas les meilleurs & plus frequents offices, mais les plus recents & preſents font l'operation. Ce ſont gents qui ſe jouent de leurs teſtaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chaſtier chaque action de ceux qui y pretendent intéreſt. C'eſt choſe de trop longue ſuite, & de trop de poids, pour eſtre ainſi promenée à chaſque inſtant : & en laquelle les ſages ſe plantent une fois pour toutes, regardants ſur tout à la raiſon & obſervance publique. Nous prenons un peu trop à cœur ces ſubſtitutions maſculines : & propoſons une eternité ridicule à nos noms. Nous poiſons auſſi trop les vaines conjectures de l'advenir, que nous donnent les eſ-

prits puerils. A l'adventure eust-on faict injustice, de me desplacer de mon rang, pour avoir esté le plus lourd & plombé, le plus long & desgousté en ma leçon, non seulement que tous mes freres, mais que tous les enfants de ma Province : soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est follie de faire des triages extraordinaires, sur la foi de ces divinations, ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peut blesser cette reigle, & corriger les destinées aux choix qu'elles ont faict de nos heritiers, on le peut avec plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable & enorme difformité corporelle : vice constant, innamandable ; & selon nous, grands estimateurs de la beauté, d'important préjudice.

Le plaisant dialogue du Legislateur de Platon, avec ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment donc, » disent-ils, sentant leur fin prochaine » ne pourrons-nous point disposer de

» 23 ce qui eſt à nous, à qui il nous » plaira ? O Dieu, quelle cruauté ! Qu'il » ne nous ſoit loiſible, ſelon que les » noſtres nous auront ſervi en nos ma- » ladies, en noſtre vieilleſſe, en nos af- » faires, de leur donner plus & moins » ſelon nos fantaſies ! » A quoi le Legiſ- lateur repond en cette maniere : « Mes » amis, qui avez ſans doubte bientoſt » à mourir, il eſt mal-aiſé, & que vous » vous cognoiſſiez, & que vous cognoiſ- » ſiez ce qui eſt à vous, ſuivant l'inſcrip- » tion Delphique. Moi, qui fais les Loix, » tiens, que ni vous n'eſtes à vous, ni » n'eſt à vous ce que vous jouiſſez. Et » vos biens & vous, eſtes à votre famille » tant paſſée que future : mais encore » plus ſont au public, & voſtre famille » & vos biens. Parquoi de peur que quel- » que flatteur en voſtre vieilleſſe ou en » voſtre maladie, ou quelque paſſion vous

23 *De Legibus*, L. XI. p. 969, 970. Edit. Wechel. *Ficini*.

» sollicite mal à propos, de faire testa-
» ment injuste, je vous en garderai. Mais
» ayant respect à l'interest universel de
» la Cité, & à celui de vostre maison,
» j'establirai des Loix, & ferai sentir
» comme de raison, que la commodité
» particuliere doit ceder à la commune.
» Allez-vous-en joyeusement où la ne-
» cessité humaine vous appelle. C'est à
» moi, qui ne regarde pas une chose
» plus que l'autre, qui, autant que je
» puis, me soingne du general, d'avoir
» souci de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deuë sur des hommes sauf la maternelle & naturelle: si ce n'est pour le chastiment de ceux qui par quelque humeur fiebvreuse se sont volontairement soubmises à elles: mais cela ne touche aucunement les vieilles, dequoi nous parlons ici. C'est l'apparence de cette consideration, qui nous a fait forger & donner pied si volontiers,

à cette loi, que nul ne veit onques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne: & n'est guere Seigneurie au monde, où elle ne s'allegue, comme ici par une vrai-semblance de raison qui l'authorise: mais la fortune lui a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de nostre succession, selon le choix qu'elles feront des enfants, qui est à tous les coups inique & fantastique. Car cet appetit desreiglé & goust malade, qu'elles ont au temps 24 de leurs groisses, elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les void s'addonner aux plus foibles & malotrus, ou à ceux, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car n'ayants point assez de force de discours, pour choisir & embrasser ce qui le vaut, elles se laissent plus volontiers aller, où

24. *De leur grossesse.* Dans Nicot on trouve *grossesse* & *groisse* pour *grossesse*.

les impressions de nature sont plus seules: comme les animaux qui n'ont cognoissance de leurs petits, que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles.

Au demeurant il est aisé à voir par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'authorité, à les racines bien foibles. Pour un fort leger profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, & leur faisoit prendre les nostres en charge : nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chetive nourrisse, à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre : leur deffendant non seulement de les allaiter, quelque danger qu'ils en puissent encourir; mais encore d'en avoir aucun soing, pour s'employer du tout au service des nostres. Et voit-on en la plus part d'entre elles, s'engendrer bientost par accoustumance un'affection bastarde, plus vehemente que la naturelle, plus grande sollicitude

ſollicitude de la conſervation des enfants empruntez, que des leurs propres.

Et ce que j'ai parlé des chevres, c'eſt d'autant qu'il eſt ordinaire autour de chez moi, de voir les femmes de village, lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller ces chevres à leurs ſecours. Et j'ai à cette heure deux lacquais qui ne taitterent jamais que huict jours laict de femmes. Ces chevres ſont incontinent conduites à venir allaicter ces petits enfants, recognoiſſent leur voix quand ils crient, & y accourent : ſi on leur en preſente un autre que leur nourriſſon, elles le refuſent, & l'enfant en fait de meſme d'une autre chevre. J'en vis un l'autre jour, à qui on oſtaſt la ſienne, parce que ſon pere ne l'avoit qu'empruntée d'un ſien voiſin, il ne peut jamais s'adonner à l'autre qu'on lui preſenta, & mourut, ſans doute, de faim. Les beſtes alterent & abaſtardiſent auſſi aiſément que nous, l'affection naturelle. Je crois

qu'en ce que recite Herodote de certain destroit de la Libye, il a souvent du mesconte : il dit qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant ayant force de marcher, 25 trouve son pere celui, vers lequel en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or à considerer cette simple occasion d'aimer nos enfants pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons autres nous-mesmes : il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous, qui ne soit pas de moindre recommandation. Car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantements de nostre esprit, de nostre courage & suffisance, sont produits par une plus noble partie que la corporelle, & sont plus nostres. Nous sommes pere & mere ensemble en cette generation : ceux-

---

25 *Et l'enfant est réputé fils de celui de la troupe auprès duquel il va se rendre.* Herodot. L. IV. p. 320.

:i nous couſtent bien plus cher & nous
pportent plus d'honneur, s'ils ont
quelque choſe de bon. Car la valeur de
nos autres enfants, eſt beaucoup plus
leur, que noſtre : la part que nous y
avons eſt bien legere : mais de ceux-ci,
toute la beauté, toute la grace & prix
eſt noſtre. Par ainſi ils nous repreſentent
& nous rapportent bien plus vivement
que les autres. Platon adjouſte, 26 que
ce ſont ici des enfants immortels, qui
immortaliſent leurs peres, voire & les
deïfient, comme Lycurgus, Solon,
Minos.

Or les Hiſtoires eſtant pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas ſemblé hors de propos d'en tirer auſſi quelqu'un de cette-ci. Heliodorus ce bon Eveſque de 27 Tricca, aima mieux per-

---

26 In Phædro, p. 258. C. T. III. *Edit. H. Steph.*

27 *Tricca*, ville de la Theſſalie ſuperieure : Dans une des premieres éditions de Montagne

dre la dignité, le profit, la devotion d'une prelature si venerable, que 28 de perdre sa fille : fille qui dure encore bien gentille : mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement & mollement 29 goderonnée pour fille Ecclesiastique & Sacerdotale, & de trop amoureuse façon.

Il y eut un *Labienus* à Rome, personnage de grande valeur & authorité, & entre autres qualitez excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce crois-je fils de ce grand Labienus, le premier des Capitaines qui furent sous Cesar en la guerre des Gaules, & qui depuis s'estant jetté au parti du grand Pompeius, s'y maintint si valeureusement jusques à ce que Cesar le defit en Espaigne. Ce Labienus dequoi je parle, eut plusieurs envieux

---

on a mis *Tricca*; & cette faute a passé delà dans toutes les éditions que j'ai vues, aussi-bien que dans la derniere traduction Angloise.

28 Que de condamner son Roman, intitulé *Hist. Ethiopique*, Nicephor. Lib. XII. c. 34.

29 *Ajustée*. Sur le mot de *Godronné* voyez le Dictionnaire de l'Academie Françoise.

e ſa vertu ; & comme il eſt vrai-ſembla-
e, les courtiſans & favoris des Empe-
urs de ſon temps, pour ennemis de ſa
anchiſe, & des humeurs paternelles,
l'il retenoit encore contre la tyrannie,
ſquelles il eſt croyable qu'il avoit teint
s Eſcrits & ſes Livres. Ses adverſaires
urſuivirent devant le Magiſtrat à Rome,
obtindrent de faire condamner plu-
urs ſiens ouvrages qu'il avoit mis en
miere, à eſtre brûlés. Ce fuſt par lui
que commença ce nouvel exemple de
ine, qui depuis fuſt conſtitué à Rome
lusieurs autres, de punir de mort les
crits meſmes, & les eſtudes. Il n'y a
int aſſez de moyen & matiere de cru-
té, 31 ſi nous n'y meſſions des cho-

---

30 *In hunc primum excogitata eſt nova pœna : eſ-
um eſt enim per inimicos, ut omnes ejus libri in-
derentur. Res nova & inſueta, ſupplicia de ſtu-
ſumi.* M. Annæi Senec. *Controverſ.* L. V. ab ini-
Cette eſpece de punition a été fort au goût des
étiens : & encore aujourd'hui, l'on brûle des li-
s à Rome, en France, en Angleterre, *&c.*
1 Parum videlicet in pœnas notæ crudelitatis
: conquirite in voſmet ipſos nova, quibus pere-

ses que nature a exemptées de tout sentiment & de toute souffrance, comme la reputation & les inventions de nostre esprit: & si nous n'aillions communiquer les maux corporels aux disciplines & monumens des Muses. Or Labienus 32 ne put souffrir cette perte, ni de suivre à cette sienne si chere geniture; il se fit porter & enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres, là où il pourveut tout d'un train à se tuer & à s'enterrer ensemble. Il est mal-aisé de montrer aucune autre plus vehemente affection paternelle que celle-là. Cassius Severus, homme très-eloquent & son familier, voyant brusler ses livres, 33 crioit

atis: & si quid ab omni patientiâ rerum natura subduxit, sicut ingenium memoriamque nominis, invenite quemadmodum perducatis ad eandem rem corporis mala. *Id*. ibid.

32 *Non tulit hanc Labienus contumeliam, nec superstes esse ingenio suo voluit, sed in monumenta se majorum suorum ferri jussit, atque ita includi.* Id.

33 Illo tempore quo libri Labieni ex Senatus-Consulto urebantur: *Nunc me*, inquit, *vivum uri oportet qui illos edidici*. Id. *ibid.*

ue par mesme sentence on le devoit uant & quant condamner à estre bruslé ut vif, car il portoit & conservoit en memoire ce qu'ils contenoient.

Pareil accident 34 advint à *Cremutius rdus* accusé d'avoir en ses livres loué utus & Cassius. Ce Senat vilain, ser-le & corrompu, & digne d'un pire aistre que Tibere, condamna les escrits feu. Il fut content de faire compai-ie à leur mort, & se tua 35 par absti-nce de manger.

Le bon *Lucanus* estant jugé par ce co-in Neron, sur les derniers traicts de sa, comme la pluspart du sang fust des-escoulé par les veines des bras, qu'il toit fait tailler à son Medecin pour urir, & que la froideur eust saisi les remitez de ses membres, & commen-à s'approcher des parties vitales, la niere chose qu'il eust en sa memoire, urent aucuns des vers de son Livre

. *Tacit.* Annal. L. IV.
Vitam abstinentiâ finivit. Id. *ibid.*

de la guerre de Pharsale, 36 qu'il recitoit ; & mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit-ce, qu'un tendre & paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux & les estroits embrassements que nous donnons aux nostres en mourants ; & un effect de cette naturelle inclination, qui rappelle en nostre souvenance en cette extremité, les choses que nous avons eues les plus cheres pendant nostre vie ?

Pensons-nous qu'Epicurus qui en mourant tourmenté, comme il dit, des extremes douleurs de cholique, avoit toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien naiz & bien elevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escrits ? Et que s'il eust esté au chois de laisser après lui un enfant contrefaict & mal nai, ou un livre sot &

36 Versus ipsos retulit, eaque illi suprema vox fuit. *Tacit.* Annal. L. XV. *sub finem.*

inepte, il ne choisist plustost & non lui seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'autre? Ce seroit à l'adventure impieté en Sainct Augustin (pour exemple) si d'un costé on lui proposoit d'enterrer ses Escrits, de quoi nostre Religion reçoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants au cas qu'il en eust, s'il n'aimoit mieux enterrer ses enfants.

Et je ne sçai si je n'aimerois pas mieux beaucoup en avoir produit un parfaictement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettui-ci tel qu'il est, ce que je donne, je le donne purement & irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien, que je lui ai faict, il n'est plus en ma disposition. Il peut avoir assez de choses que je ne sçai plus, tenir de moi ce que je n'ai point retenu: & qu'il faudroit que tout ainsi qu'un estranger, j'empruntasse de lui, si besoing en venoit. Si je suis plus sage que lui,

il eſt plus riche que moi. Il eſt peu d'hommes addonnez à la Poëſie, qui ne ſe gratifiaſſent plus d'être peres de l'Eneïde que du plus beau garcon de Rome, & qui ne ſouffriſſent plus aiſement l'une perte que l'autre. Car ſelon Ariſtote 37, de tous les ouvriers le Poëte eſt nommement le plus amoureux de ſon ouvrage.

Il eſt malayſé à croire, qu'Epaminondas qui ſe vantoit de laiſſer pour toute poſtérité des filles 38 qui feroient un jour honneur à leur pere, (c'eſtoient les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné ſur les Lacedemoniens) euſt volontiers conſenti d'eſchanger celles là, 39 aux

---

37 *Ethic. Nicom.* Lib. IX. c. 7.

38 C'eſt ainſi que le mot eſt rapporé par *Diodore de Sicile*, L. XV. c. 87. car ſelon *Cornelius Nepos*, dans la Vie d'*Epaminondas*, c. 10. Ce grand Capitainé ne parle que d'une fille, ſavoir la bataille de *Leuctres*.

39 Aux plus belles, plus aimables. *Gorgias*, mignon, propre. *Nicot.* ---- *Gorgiaſe* ou *gorgiaſſe*, agréable, belle: *Roſier amoureux*, cité par Borel.

Hélas! ami & penſes-tu pourtant,
Se ne ſuis belle & gorgiaſſe *autant*
Que ceſte-là que maintenant cheris.

us gorgiaises de toute la Grece : ou
l'Alexandre & Cesar ayent jamais sou-
ité d'estre privez de la grandeur de
urs glorieux faicts de guerre, pour la
mmodité d'avoir des enfants & heri-
rs, quelques parfaicts & accomplis
'ils peussent estre. Voire je fais grand
ubte que Phidias ou autre excellent
tuaire, aimast autant la conservation
la durée de ses enfants naturels, com-
il feroit d'une image excellente,
'avec long travail & estude il auroit
faite selon l'art. Et quant à ces pas-
ns vitieuses & furieuses, qui ont es-
uffé quelquefois les peres à l'amour
leurs filles, ou les meres envers leurs
, encore s'en trouve-t'il de pareilles en
e autre sorte de parenté ; Tesmoing ce
l'on recite de Pygmalion, qu'ayant
i une statue de femme de beauté sin-
iere, il devint si esperduement espris
l'amour forcené de ce sien ouvrage,
l fallut, qu'en faveur de sa rage les
ux la lui vivifiassent ;

f *Tentatum mollescit ebur, positoque rigore*
Subsidit digitis.

CHAPITRE IX.

Des Armes des Parthes.

C'EST une façon vitieuse de la Noblesse de nostre temps, & pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extresme necessité : & s'en descharger aussi-tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le danger soit esloigné : D'où il survient plusieurs desordres : car chacun criant & courant à ses armes, sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leur cuirasse, que leurs compaignons sont desjà rompus. Nos peres donnoient 1 leur salade, leur lance, & leurs gan-

f Il touche l'yvoire qui cede & s'amollit sous ses doigts, ayant perdu sa dureté naturelle. *Ovid.* Metamorph. L. X. Fab. 8. *vs.* 41, 42.

1 C'est-à-dire, *leur casque.* De *Silus* qui a signifié *le nez relevé*, on a appellé les casques *Sila*, *à similitudine*, dit Festus; & selon Borel, de *sila*, *silata*,

telets à porter, & n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvé duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troublées & diformes, par la confusion du bagage & des valets qui ne peuvent esloigner leurs maistres, à cause de leurs armes. Tite-Live parlant des nostres, a *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant.* Plusieurs Nations vont encore & alloient anciennement à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles deffenses :

b *Tegmina queis capitum raptus de subere cortex.*

Alexandre le plus hazardeux Capitaine qui fut jamais, s'armoit fort rarement :

---

selata, on a formé le mot de *salade*, pour signifier *un casque.*

a *Peu faits au travail*, à peine pouvoient-ils porter leurs armes sur leurs épaules. *Tit. Liv.* L. X. c. 28. -- Mais Tite-Live ne dit rien là de la peine que les Gaulois avoient à porter leurs armes. Cela suit pourtant assez naturellement. Peut-être l'a-t'il dit expressément ailleurs, & que Montagne aura joint les deux passages en un, comme il fait assez souvent.

b Se faisant des casques avec la simple écorce du liége. *Æneid.* L. VIII. *vs.* 742.

Et ceux d'entre nous qui les mesprisent n'empirent pour cela de guere leur marché.

S'il se voit quelqu'un tué par le defaut d'un harnois, il n'en est guere moindre nombre, que l'empeschement des armes a faict perdre, engagés sous leur pesanteur, ou froissez & rompus, ou par un contrecoup, ou autrement. Car il semble, à la verité, à voir le poids des nostres & leur espesseur, que nous ne cherchons qu'à nous deffendre, & en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soustenir le faix, entravez & contraints, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes; comme si nous n'avions que pareille obligation à les deffendre, qu'elles ont à nous. Tacitus peint plaisamment des gens de guerre de nos anciens Gaulois, 2 ain-

2 Quibus more gentico continuum ferri tegimen, --- inferendis ictibus inhabiles, accipiendis impenetrabiles. --- jacentesque nullo ad resurgendum nisu quasi examines linquebantur. *Tacit.* Annal. L. III.

armez pour se maintenir seulement, 'ayants moyen ni d'offenser ni d'estre offensez, ni de se relever abbatus.

Lucullus 3 voyant certains hommes armes Medois, qui faisoient front en rmée de Tigranes, poisamment & masement armez, comme dans une prin de fer, print de là opinion de les defre aisement, & par eux commença sa arge & sa victoire. Et à present que nos ousquetaires sont en credit, 4 je crois

3 *Plutarque*, en sa Vie, c. 13.

4 Montagne n'a pas deviné juste: car aujourd'hui s'habille pour aller à l'assaut, à peu près comme r aller au bal. La mode qui regle tout en France, introduit cet usage, dont la bizarrerie n'a pas appé à la critique du judicieux censeur de ce siecle, bre LA BRUYERE. *Qui avoit mis autrefois*, dit-*dans l'esprit des hommes qu'on étoit à la guerre, our se defendre, ou pour attaquer; & qui leur it insinué l'usage des armes offensives & des défen-? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-pendant qu'il se battent pour aller au bal, de enir sans armes & en pourpoint des travailleurs, sés à tout le feu d'une Contrescarpe? Nos peres e jugeoient pas une telle conduite utile au Prince la patrie, étoient-ils sages ou insensés? Et nous-es, quels Héros célébrons-nous dans notre his-? Un* Guesclin, *un* Clisson, *un* Foix, *un* Bou

qu'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, & nous faire trainer à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceux que les anciens faisoient porter à leurs elephans. Cette humeur est bien esloignée de celle du jeune Scipion 5, lequel accusa aigrement ses soldats, de ce qu'ils avoient semé des chausse-trapes sous l'eau à l'endroit du fossé, par où ceux d'une ville qu'il assiegeoit, pouvoient faire des sorties sur lui: disant que ceux qui assailloient, devoient penser à entreprendre, non pas à craindre: Et craignoit avec raison que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un

---

cicaut, *qui tous ont porté l'armet*, & endossé une Cuirasse? Ch. XIV. DE QUELQUES USAGES.

5 *Valer. Max.* L. III. *in Romanis*, §. 2. Si Montagne a pris ceci de Valere Maxime, il ne l'a pas copié exactement: cet Auteur ne dit pas qu'*on eût semé des chausses-trapes sous l'eau*, &c. mais que quelques-uns conseilloient à Scipion de le faire. *Cùm urbem prævalidum obsideret, suadentibus quibusdam ut circa mœnia ejus ferreos murices spargeret*, &c. *respondit*: Non esse ejusdem & capere aliquos, & timere.

: homme, qui lui faisoit monstre de
eau bouclier : *Il est vraiment beau,
ils ; mais un soldat Romain doit avoir
e fiance en sa main dextre qu'en la
e.* Or il n'est que la coustume, qui
rende insupportable la charge de nos
; :

'usbergo in dosso haveano, & l'elmo in testa,
di quelli guerrier dei quali io canto.
notte ò dii doppo ch'edtratoin questa
iza, gl'haveano mai messi de canto,
: facile a portar come la vesta
lor, perche in uso l'havean tanto.

Empereur Caracalla 6 alloit par païs
d armé de toutes pieces; conduisant
rmée. Les pietons Romains portoient
seulement le 7 morion, l'espée, &

Deux des guerriers que je chante ici (*Orlando
cripante*) avoient la cuirasse sur le dos, & le
: en tête. Et depuis qu'ils étoient dans ce châ-
ils n'avoient quitté, ni jour, ni nuit, cette
e armure, qu'ils portoient aussi aisément que
habits, tant ils y étoient accoutumés. *Ariosto*,
. XII. Stanz. 30.

Cela est tiré de l'abrégé de *Xiphilin*, dans la
e cet Empereur.

Casque. Selon Nicot, *morion* vient de l'Italien

l'escu : car quant aux armes, dit Ciceron, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres : d *arma enim, membra militis esse dicunt ;* mais quant & quant encore, ce qu'il leur falloit de vivres, pour quinze jours, & certaine quantité de 8 paux pour faire leurs remparts, jusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius ainsi chargez, marchants en bataille, estoient duits 9 à faire cinq lieuës en cinq heures, & six s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre : aussi produisoit-elle de bien autres effects. Le jeune Scipion reformant

---

morione qui signifie la même chose. — *Scutum, gladium, galeam, in onere nostri milites non plus numerant*, dit Ciceron, *quàm humeros, lacertos, manus*. Tusc. Quæst. c. 16.

d Car ils disent que les armes d'un soldat sont ses membres. *Id.* ibid.

8 Ou *pieux*.

9 Plutarque, dans la *Vie de Marius*, dit seulement, que *Marius faisoit faire à ses gens grandes & longues traites*. Version d'Amyot.

ſon armée en Eſpaigne, 10 ordonna à ſes ſoldats de ne manger que debout, & rien de cuit. Ce traict eſt merveilleux à ce propos, qu'il fut reproché à un ſoldat Lacedemonien, qu'eſtant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu ſous le couvert d'une Maiſon : ils eſtoient ſi durcis à la peine, que c'eſtoit honte d'être veu ſous un autre toict que celui du Ciel, quelque temps qu'il fiſt. Nous ne menerions guere loing nos gents à ce prix-là.

Au demeurant 11 *Marcellinus*, homme nourri aux guerres Romaines, remarque curieuſement la façon que les Parthes avoient de s'armer, & la remarque d'autant qu'elle eſtoit eſloignée de la Romaine. Ils avoient, dit-il, 12 des armes tiſ-

---

10 Plutarque, dans les *Dits notables des anciens Rois, Princes & Capitaines*, à l'article de *Scipion le jeune*.

11 *Ammianus Marcellinus*, Hiſtorien Latin, Grec de nation, qui vécut & porta les armes ſous les Empereurs *Conſtance*, *Julien*, &c.

12 Undique laminis ferreis, in modum tenuis plumæ, contecti, fidenteſque quod tela rigentis ferri

ſuës en maniere de petites plumes qui n'empeſchoient pas le mouvement de leur corps : & ſi eſtoient ſi forts que nos dards rejailliſſoient venants à les heurter : ce ſont les eſcailles, dequoi nos anceſtres avoient fort accoutumé de ſe ſervir. Et en un autre lieu : 13 Ils avoient, dit-il, leurs chevaux forts & roides ; couverts de gros cuir, & eux eſtoient armez de cap à pied, de groſſes lames de fer, rangées de tel artifice, qu'à l'endroit des jointures des membres elles preſtoient au mouvement. On euſt dit que c'eſtoient des hommes de fer : car ils avoient des accouſtremens de teſte ſi proprement aſſis, & repreſentants au naturel la forme

lapſibus impacta reſiliebant. *Ammian. Marcell.* L. XXIV. c. 8.

13 Erant omnes catervæ ferratæ, ita per ſingula membra denſis laminis tectæ, ut juncturæ rigentes compagibus artuum convenirent : humanorumque vultuum ſimulacra ita capitibus diligenter aptata, ut imbracteatis corporibus ſolidis ibi tantùm incidentia tela poſſint hærere quâ per cavernas minutas & orbibus oculorum affixas parciùs, viſitur, vel per ſupremitates narium anguſti ſpiritus emittuntur. *Id.* L. XXV. c. 1.

& parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par de petits trous ronds qui respondoient à leurs yeux, leur donnant un peu de lumiere, & par des fentes, qui estoient à l'endroict des naseaux, par où ils prenoient assez malaisement haleine.

e *Flexilis inductis animatur lamina membris,*
Horribilis visu, credas simulacra moveri
Ferrea, cognatoque viros spirare metallo:
Par vestitus equis, ferratâ fronte minantur,
Ferratosque movent securi vulneris armos.

Voilà une description, qui retire bien fort à l'équipage d'un homme d'armes François, 14 à tous ses bardes. Plutar-

---

e Une lame flexible s'anime sur leurs membres, horribles à voir, on diroit que ce sont des idoles de fer mouvantes, & des hommes qui respirent avec le métal qui s'est converti en leur propre substance. Leurs chevaux armés de même, avec un front menaçant, tous couverts de fer, marchent à l'abri des coups, les épaules armées du même métal. *Claudian.* in Ruff. Lib. II. *vs.* 328, &c.

14 *Avec ses bardes.* Si je ne me trompe, Montagne donne ici des bardes à l'homme d'armes François, pour le tourner plus fortement en ridicule, en le comparant à ce cheval bardé, caparaçonné, tout couvert de lames de fer, dont il vient de parler; car

que dit que Demetrius fit faire pour lui, & pour 15 Alcimus, le premier homme de guerre qui fust près de lui, à chascun un harnois complet 16 du poids de six vingts livres, là où les communs harnois n'en pesoient que soixante.

---

le mot de *barde* signifie proprement une couverture ou armure de cheval.

15 Dans la premiere édition des Essais, & dans toutes les autres que j'ai pu voir, sans en excepter la traduction Angloise, j'ai trouvé *Alcinus*, au lieu d'*Alcimus*, qui est le vrai mot, comme on le verra dans la note suivante,

16 Ceci est pris de *la Vie de Demetrius* par Plutarque, c. *6*. mais Montagne a un peu brouillé les especes. Plutarque dit d'abord, qu'on présenta à Demetrius deux cuirasses de fer, du poids de quarante livres chacune, d'une trempe admirable, comme il parut à l'essai qu'on en fit sur l'une des deux que Démétrius prit pour lui, ayant donné l'autre à *Alcimus*. Et après cela il ajoute comme en passant, *que cet Alcimus étoit le plus robuste & le meilleur combattant que Demétrius eust en son ost*, pour parler avec Amyot, *& que seul il portoit un harnois complet du poids de six vingt livres, là où tous les autres ne le portoient que de soixante seulement.* Pag. 898, Tom. I. in-fol. Parisiis, Typ. Regiis, an. 1624.



CHAPITRE X.

Des Livres.

JE ne fais point de doubte qu'il ne m'advienne fouvent de parler de chofes, qui font mieux traictées chez les maiftres du meftier, & plus veritablement. C'eft ici purement l'effai de mes facultez naturelles, & nullement des acquifes : Et qui me furprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moi : car à peine refpondrois-je à autrui de mes difcours qui ne m'en refponds point à moi, ni n'en fuis fatisfaict. Qui fera en cherche de fcience, fi la pefche ou elle fe loge : il n'eft rien de quoi je faffe moins de profeffion. Ce font ici mes fantaifies, par lefquelles je ne tafche point à donner à cognoiftre les chofes, mais moi : elles me feront à l'adventure connues un jour, ou l'ont autrefois efté, felon que la fortune m'a peu porter fur les lieux où elles eftoient efclaircies.

Mais il ne m'en souvient plus. Et si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention. Ainsi 1 je ne pleuvi aucune certitude, si ce n'est de faire cognoistre jusques à quel poinct monte pour cette heure, la cognoissance que j'en ai. 2 Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que j'y donne. Qu'on voie en ce que j'emprunte, si j'ai sçeu choisir de quoi rehausser ou 3 secourir proprement l'invention, qui vient tousjours de moi. Car je fais dire aux autres, non à ma teste, mais à ma suite, ce que je ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage: ou par foiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les poise. Et si je

1 C'est-à-dire, *je ne garantis.* --- *Pleuvir*, promettre, *Serviteur qu'on a* pleuvi *franc & quitte de tout larrecin, & autres crimes.* Nicot. *Plévir*, c'est, dit *Borel*, cautionner, promettre. PERCEVAL:

Je le vois plevis & affie.

Je vous le cautionne, je vous l'assure.

2 Ou, *qu'on ne s'arrête pas*, comme on a mis dans les dernieres éditions.

3 C'est-à-dire, si je ne me trompe, *soutenir & étayer à propos l'invention*, &c.

les

les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en fusse chargé deux fois autant. Ils sont tous, ou fort peu s'en faut, de nom si fameux & anciens qu'ils me semblent se nommer assez [4] sans moi.

Ez raisons, comparaisons, arguments, si j'en transplante quelqu'un en mon [5] solage, & confonds aux miens, à escient j'en cache l'Auteur, pour tenir en bride la temérité de ces sentences hastives, qui se jettent sur toute sorte d'Escrits, notamment jeunes Escrits, d'hommes encore vivants : & [6] en vulgaire, qui reçoit

---

4 Ce n'est qu'après la mort de Montagne qu'on a entrepris de nommer les Auteurs dont il avoit cité les paroles. Mais j'ose dire qu'on l'avoit plutôt tenté qu'exécuté avant cette édition, où non-seulement on verra les lieux d'où Montagne avoit tiré ces paroles, mais encore un très-grand nombre d'autres passages qu'il n'avoit indiqués que d'une manière fort vague, quoiqu'il en eût inséré le sens dans son ouvrage.

5 *Terroir.* --- Du mot Latin *solum*, qui signifie la même chose, Montagne a fait *solage*. & les Anglois *soyl*. Selon Nicot, on dit *Sol* pour signifier *le rez de chaussée qui est le fondement de toutes structures.*

6 C'est-à-dire, *& composés en langue vulgaire*,

tout le monde à en parler, & qui semble convaincre la conception & le dessein vulgaires de mesmes. Je veux qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, & qu'ils s'eschaudent à injurier Seneque en moi. Il faut * musser ma foiblesse soubs ces grands credits. J'aimerai quelqu'un qui me sçache 7 deplumer: je dis par clarté de jugement, & par la seule distinction de la force & beauté des propos. Car moi, qui, à faute de mémoire, demeure court tous les coups, à les trier, 8 par recognoissance de Nation, sçay

ce qui met tout le monde en état d'en parler, & semble donner à entendre qu'il n'y a rien non pl s que de vulgaire dans le dessein & dans les pensées de ces sortes d'ouvrages.

* *Cacher.* --- *Musser*, abdere, Nicot. Ce mot est vieux, disent Messieurs de l'Academie Françoise, où je doute qu'ils l'aient bien rendu par *se cacher.* -- *Le naturel des femmes*, dit Rabelais, L. III. c 32. *nous est figuré par la lune; & en autres choses, & en ceste, qu'elles se mussent, elles se contraignent, & dissimulent en la veue & présence de leurs maris.*

7 Si je l'ai fait quelquefois, ça été plutôt par hazard, ou par reminiscence, que par cette espece de discernement que Montagne exige de ceux qui voudront entreprendre de le *déplumer.*

8 *Par une connoissance expresse des lieux où ils ont pris naissance.*

très-bien cognoistre, à mesurer ma portée, que mon terroir n'est aucunement capable d'aucunes fleurs trop riches que j'y trouve semées ; & que tous les fruicts de mon creu ne les sçauroit payer. De ceci suis-je tenu de respondre, si je m'empesche moi-mesme, s'il y a de la vanité & vice en mes discours, que je ne sente point, ou que je ne sois capable de sentir en me le representant. Car il eschappe souvent des fautes à nos yeux : mais la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir appercevoir, lorsqu'un autre nous les descouvre. La science & la vérité peuvent loger chez nous sans jugement, & le jugement y peut aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux & plus seurs tesmoignages de jugement que je trouve. Je n'ai point d'autre sergent de bande, à ranger mes pieces, que la fortune. 9 A mesmes que mes reveries se presentent, je les entasse : tantost elles se

9 C'est-à-dire, *à mesure que*.

pressent en foule, tantost elles se trainent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel & ordinaire ainsi détraqué qu'il est. Je me laisse aller comme je me trouve. Aussi ne sont-ce point ici matieres, qu'il ne soit permis d'ignorer, & d'en parler casuellement & temerairement. Je souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choses, mais je ne la veux pas achepter si cher qu'elle couste. Mon dessein est de passer doucement, & non laborieusement, ce qui me reste de vie. Il n'est rien pourquoi je me veuille rompre la teste: non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Je ne cherche aux Livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement; ou si j'estudie je n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moi-mesme, & qui m'instruise à bien mourir & bien vivre:

a *Has meus ad metas sudet oportet equus.*

---

a *C'est vers ce but-qu'à toute bride,*
Mon cheval doit courir.
Propert. L. IV. Eleg. j. v. 70.

Les difficultez, si j'en recontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles : je les laisse là, après leur avoir faict une charge ou deux. Si je m'y plantois, je m'y perdrois, & le temps : car j'ai un Esprit
10 primsautier, Ce que je ne vois de la premiere charge, je la vois moins en m'y obstinant. Je ne fais rien sans gayeté : & la continuation & contention trop ferme esblouit mon jugement, l'attriste, & le laisse. Ma veuë s'y confond, & s'y dissipe. Il faut que je la retire, & que je l'y remette à secousses : Tout ainsi que pour juger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeux pardessus, en la parcourant à diverses veuës, soudaines reprinses & reiterées. Si ce livre me fasche, j'en prens un autre ; & ne

10 C'est-à dire, qui fait ses plus grands efforts du premier coup. --- De *primsault*, on a fait *primsautier*, qui dans le sens propre veut dire, *bon sauteur*. Sur le mot de *prinsaut* voyez L. II. Tom. III. p. 299. note 15.

m'y addonne qu'aux heures, où l'ennuy de rien faire commence à me saisir.

Je ne me prens gueres aux nouveaux, pour ce que les Anciens me semblent plus pleins & plus roides : ni aux Grecs, [11] parce que mon jugement ne sçait pas faire ses besoignes d'une puerile & apprentisse intelligence. Entre les livres simplement plaisants, je trouve des modernes, de *Decameron*, de *Boccace*, [12]

---

11 Dans l'édition in-4to de 1588, Montagne disoit ici, *parceque mon jugement ne se satisfait pas d'une moyenne intelligence*; ce qui peut servir de commentaire à ces paroles, *parce que mon jugement ne sçait pas faire ses besoignes d'une puerile & apprentisse intelligence.* Montagne veut nous apprendre par-là qu'il n'avoit qu'une médiocre intelligence de la langue Grecque.

12 *Rabelais*, disoit Boileau, *veut toujours être plaisant; & il l'est toujours.* A l'égard de sa maniere d'écrire, me trouvant un jour à Londres avec M. *Rousseau*, comme nous vinmes à parler du stile de Rabelais, *Personne*, dit-il. *n'a mieux connu les richesses & l'énergie de la langue Françoise, & n'en a si bien sçu tirer parti que Rabelais.* Cette observation venant d'un des meilleurs Poëtes de ce siecle, esprit très-juste & orné de connoissances très-utiles, mérite d'être conservée. Elle a été connue sans doute du célebre *la Fontaine*, qui en a fait un fort bon usage. Nos jeunes Ecrivains n'ont qu'à imiter cet exem-

Rabelais, & 13 *les baiſers de Jean Second* (s'il les faut loger ſoubs ce titre) digne qu'on s'y amuſe. Quand aux Amadis, & telles ſortes d'eſcrits, ils n'ont

ple, chacun ſelon ſon génie, & le genre d'écrire qu'il a deſſein de cultiver; & ils verront que notre langue n'eſt pauvre que par la négligence de ceux qui ne s'étudient point à en découvrir les véritables richeſſes. Un des moyens d'en venir là, c'eſt de lire avec ſoin nos vieux Auteurs, où l'on trouvera dequoi enrichir notre langue moderne, comme Virgile trouvoit moyen d'enrichir la ſienne en liſant ENNIUS, *ex ſtercore Ennii aurum colligens*. C'eſt à quoi n'ont jamais penſé certains beaux-eſprits, qui croient faire merveille d'anéantir nos vieux Auteurs en les traduiſant en beau François moderne, (le plus moderne eſt toujours le plus beau) *Traduttori traditori*, qu'on pourroit comparer à des Peintres médiocres, qui, après avoir copié les tableaux de *Raphaël*, de *Paul Veroneſe*, du *Titien*, &c. jetteroient au feu ces divins originaux.

13 Poëme latin, intitulé, *Joannis Secundi Baſia* dont l'Auteur eſt Hollandois. C'eſt un amas d'Epigrammes ſur le ſujet marqué dans le titre de l'ouvrage. Quoiqu'on en ait fait pluſieurs éditions, une entr'autres à Lyon chez *Seb. Griphius* en 1539; il eſt dit-on, devenu fort rare, ce que je ne dis pas pour en conſeiller la réimpreſſion: car je ne ſaurois faire grand cas d'aucune Poéſie Latine, compoſée par des modernes, ſans en excepter celles de *Buchanan*, de *Grotius*, de *Heinſius*, &c. Je veux dire par rapport à la verſification.

pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance.

Je dirai encore ceci, ou hardiment, ou temerairement, que cette vieille ame poisane ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encore au bon Ovide : sa facilité & ses inventions, qui m'ont ravi autrefois, à peine m'entretiennent-elles à cette heure. Je dis librement mon advis de toutes choses, voire & de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, & que je ne tiens aucunement estre de ma jurisdiction. Ce que j'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand je me treuve dégousté de [14] l'*Axioche* de Platon, comme d'un ouvrage sans force eu esgard à un tel Autheur, mon jugement ne s'en croit pas. Il n'est pas [15] si outrecuidé de s'op-

14 Ce dialogue n'est point de *Platon*, au jugement des meilleurs Critiques qui le donnent à *Eschines*, disciple de Socrate.

15 Ou, *il n'est pas si vain*, comme avoit mis Montagne dans l'édition *in*-4to de 1588. *Outrecuidé*,

poser à l'authorité de tant d'autres fameux jugemens anciens, qu'il tient ses regents & ses maistres, & avec lesquels il est plustot content de faillir: Il s'en prend à soy, & se condamne, ou de s'arrester à l'escorte, ne pouvant pénétrer jusques au fonds: ou de regarder la chose par quelque faux lustre: Il se contente de se garantir seulement du trouble & du desreiglement: quant à la foiblesse, il la recognoist, & advoue volontiers. Il pense donner juste interpretation aux apparences, que sa conception lui presente: mais elle sont imbecilles & imparfaictes. La plus part des *Fables d'Esope* ont plusieurs sens & intelligences: ceux qui les mythologisent en choisissent quelque visage, qui quadre bien à la fable: mais la pluspart ce n'est que le premier visage & superficiel: il y en a d'autres plus vifs, plus essentiels & internes, auxquels

c'est, dit *Nicot*, qui cuide être plus qu'il n'est, qui a trop grande opinion de soi, *arrogans, suâ opinione elatus*.

ils n'ont sceu pénétrer: voilà comme j'en fais.

Mais pour suivre ma route: il m'a tousjours semblé, qu'en la Poësie, *Virgile*, *Lucrece*, *Catulle*, *Horace*, tiennent de bien loing le premier rang: & signamment Virgile en ses *Georgiques*, que j'estime le plus accompli ouvrage de la Poësie: à comparaison duquel on peut recognoistre aisément qu'il y a des endroits de l'Eneïde, ausquels l'Auteur eust donné encore quelque tour de pigne s'il en eust eu loisir: 16 Et le cinquiesme

16 Montagne ne préfére ici le *cinquieme livre de l'Ænéide* aux autres livres de ce poëme, que par rapport à la composition & au stile. Il veut dire simplement, que ce livre lui paroit le mieux écrit, le plus achevé, le plus correct de tous: & si je ne me trompe, c'est précisément là le jugement qu'en a porté l'illustre Madame *Dacier*, lorsque dans une note sur le 22e Livre de l'Iliade, p. 589. Edit. de Paris, (p. 319. not, 81, Edit. d'Amst.) faisant une légere comparaison de la description des jeux qu'on trouve dans Homere, avec celle que Virgile en donne dans le cinquieme livre de l'Ænéide, elle nous dit, que *Virgile vient avec toute la pompe de la poësie, qu'il n'a rien oublié de tout ce qui peut rendre la victoire douteuse, & que rien n'est plus travaillé que ses vers.*

livre en l'Eneïde me ſemble le plus parfaict. J'aime auſſi Lucain, & le practique volontiers, non tant pour ſon ſtile, que pour ſa valeur propre, & verité de ſes opinions & jugements. Quant au bon Terence, la mignardiſe, & les graces du langage Latin, je le trouve admirable à repreſenter au vif les mouvemens de l'ame, & la condition de nos mœurs: à toute heure nos actions me rejettent à lui: Je ne le puis lire ſi ſouvent que je n'y treuve quelque beauté & grace nouvelle.

Ceux des temps voiſins à Virgile ſe plaignoit, dequoi aucuns lui comparoient *Lucrece*. Je ſuis d'opinion, que c'eſt à la vérité une comparaiſon inégale: mais j'ai bien à faire à me raſeurer en cette créance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceux de Lucrece. S'ils ſe piquoient de cette comparaiſon, que diroient-ils de la beſtiſe & ſtupidité barbareſque de ceux qui lui comparent à cet heure *Ariſtote*? & qu'en diroit Arioſte lui-même?

b *O seclum insipiens & inficetum !*

J'estime que les anciens avoient encore plus à se plaindre de ceux qui apparioient Plaute à Terence (cettui-ci sent bien mieux son Gentil-homme) que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation & preference de Terence, fait beaucoup que le pere de l'Eloquence Romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son rang : & la sentence, que 17 le premier Juge des Poëtes Romains donne de son compagnon.

Il m'est souvent tombé en fantaisie, comme en nostre temps, ceux qui se meslent de faire des Comedies (ainsi que les Italiens, qui y sont assez heu-

---

b *O siecle fade & peu sensé !* Catull. Epigr. 41. *vs.* 8

17 *Horace*, qui dit dans son ART POÉTIQUE, *vs.* 270. &c.

At nostri proavi Plauti nos & numeros, &
Laudavere sales, nimiùm patienter utrumque,
Ne dicam stultè, mirati : C'est-à-dire,

« Nos peres ont été bien bons, pour ne pas dire sots.
» d'avoir admiré la versification de Plaute, & ses
» fades plaisanteries.

reux) employent trois ou quatre arguments de celle de Terence, où de Plaute, pour en faire une des leurs. Ils entassent en une seule Comedie, cinq ou six Contes de Boccace. Ce qui les fait ainsi se charger de matiere, c'est la deffiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces. Il faut qu'ils trouvent un corps où s'appuyer : & n'ayants pas du leur assez dequoi nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de 18 mon Autheur tout au contraire : les perfections & beautez de sa façon de dire, nous font perdre l'appetit de son subject. Sa gentillesse & sa mignardise nous retiennent par tout. Il est par tout si plaisant,

e *Liquidus, puroque simillimus amni,*

---

18 *Terence*, qui à son tour est inférieur aux Grecs par le même endroit qu'il l'emporte sur les Poëtes modernes dont parle Montagne : car Terence a besoin quelquefois de deux pieces Grecques pour en pouvoir faire une Latine. Voyez le Prologue de son *Eunuque*.

e Son stile pur & coulant ressemble à un fleuve,

& nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de la fable. Cette mesme consideration me tire plus avant. Je vois que les bons & anciens Poëtes ont évité l'affectation & la recherche, non seulement des fantastiques elevations Espagnoles & 19 Petrarchistes, mais des pointes mesme plus douces & plus retenues, qui sont l'ornement de tous les ouvrages Poëtiques des siecles suivants. Si n'y a-t'il bon juge qui les trouve à dire en ces anciens, & qui n'admire plus sans comparaison, l'egale polissure & cette perpetuelle douceur & beauté fleurissante des Epigrammes de Catulle, que tous les esguillons, dequoi Martial esguise la queue des siens. C'est une mesme raison que je disois tantost, comme Martial de soy, d *minùs illi in-*

dont les eaux claires fertilisent les campagnes. *Hor*, L. II. Epist. 2. *vs.* 120.

19 *C'est-à-dire*, semblable à celle qu'on trouve dans les ouvrages de *Pétrarque*, fameux Poëte Italien.

d La richesse de son sujet lui a épargné de grands efforts d'esprit. *In Præfatione*, L. VIII.

genio laborandum fuit, in cujus locum materia successerat. Ces premiers-là, sans s'esmouvoir & sans se picquer se font assez sentir : ils ont dequoi rire par tout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent : ceux-cy ont besoing de secours estranger : à mesure qu'il ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps : ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes. Tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition, qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir representer le port & la decence de nostre Noblesse, cherchent à se recommander par des sauts perilleux, & autres mouvements estranges & bastelleresques. Et les Dames ont meilleur marché de leur contenance, aux danses où il y a diverses descoupeures & agitation de corps, qu'en certaines autres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, & representer un port naïf & leur grace ordinaire. Et Comme j'ai veu aussi les badins excellents, vestus

20 en leur à tous les jours, & en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de leur art: les apprentifs, qui ne sont de si haute leçon, avoir besoin de s'enfariner le visage, se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire.

Cette mienne conception se recognoit mieux qu'en tout autre lieu, en la comparaison de l'Æneïde & 21 du Fu-

---

20. C'est-à-dire, *de leurs habits ordinaires.* -- Je crois que cette expression, *vestus en leur à tous les jours*, est encore en usage dans quelques Provinces de France: & il n'y a pas long-temps que je l'ai ouïe employer par une Dame qui parle fort bien François. Montagne avoit mis dans l'édition *in*-4to de 1588: *Vêtus à leur ordinaire.* --- Long temps après avoir fait cette note, lisant l'article de CAPET dans le *Dictionnaire Etymologique* de Menage, j'y ai trouvé ces paroles: *On représente ordinairement les Roys dans leurs seaux comme ils sont vêtus le jour de leur Sacre, & non pas comme ils le sont à tous les jours.* D'où l'on peut fort bien conclure, à mon avis, que c'est une expression Françoise, en usage encore à Paris comme dans les Provinces.

21. L'*Orlando furioso* de l'Arioste.

e Il tente de petites courses. *Georgic.* Liv. IV. *vs.* 194.

rieux. Celui-là on le voit aller à tire d'aisle, d'un vol haut & ferme, suivant tousjours sa poincte ; cettui-ci voleter & sauteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses aisles que pour une bien courte traverse : & prendre pied à chaque bout de champ, de peur que l'haleine & la force lui faille:

f *Excursusque breves tentat.*

Voilà donc quant à cette sorte de subjects, les Autheurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon autre leçon, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où j'apprens à ranger mes opinions & conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque depuis qu'il est François, & Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche, y est traictée à pieces décousuës, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoi je suis incapable. Ainsi sont les Opuscules de Plutarque & les Epistres de Seneque,

qui sont la plus belle partie de leurs Escrits, & la plus profitable. Il ne faut pas grande entreprinse pour m'y mettre, & les quitte où il me plaist. Car elles n'ont point de suite & dependance des unes aux autres.

Ces Autheurs se rencontrent en la plus part des opinions utiles & vraies : comme aussi leur fortune les fit naistre environ mesme siecle : tous deux Precepteurs de deux Empereurs Romains : tous deux venus de pays estranger : tous deux riches & puissans. Leur instruction est de la cresme de la Philosophie, & presentée d'une simple façon & pertinente. Plutarque est plus uniforme & constant : Seneque plus ondoiant & divers. Cettui-ci se peine, se roidit & se tend pour armer la Vertu contre la foiblesse, la crainte, & les vitieux appetits : l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, & desdaigner d'en haster son pas & se mettre sur sa garde. Plutarque a les opinions Platoniques, douces & accommodables à la societé ci-

vile : l'autre les a Stoïques & Epicuriennes, plus esloignées de l'usage commun, mais selon moi, plus commodes en particulier, & plus fermes. Il paroist en Seneque, qu'il preste un peu à la tyrannie des Empereurs de son temps : car je tiens pour certain, que c'est d'un jugement forcé, qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar. Plutarque est libre par tout. Seneque est plein de pointes & saillies, Plutarque de choses. Celui-là vous eschauffe plus, & vous esmeut ; cettui-ci vous contente davantage, & vous paye mieux : il nous guide, l'autre nous pousse.

Quant à Cicero, les ouvrages, qui me peuvent servir chez lui à mon desseing, ce sont ceux qui traictent de la Philosophie, specialement morale. Mais à confesser hardiment la vérité (car puis qu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride) sa façon d'escrire me semble ennuyeuse, & toute autre pareille façon. Car ses prefaces, definitions,

partitions, etymologies, consument la plus part de son ouvrage. Ce qu'il y a de vif & de moüelle, est estouffé par ces longueries d'apprets. Si j'ai employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moi, & que je ramentoive ce que j'en ai tiré de suc & de substance, la plus part du temps je n'y trouve que du vent: car il n'est pas encor venu aux arguments qui servent à son propos, & aux raisons qui touchent proprement le neud que je cherche. Pour moi, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou éloquent, ces ordonnances Logiciennes & Aristoteliques ne sont pas à propos. Je veux qu'on commence par le dernier poinct: j'entens assez que c'est que *mort* & *volupté*, qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes & fermes, d'arrivée, qui m'instruisent à en soustenir l'effort. Ni les subtilitez grammairiennes, ni l'ingenieuse contexture de paroles & d'argumentations ni servent. Je veux des discours qui donnent

la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'Escole, pour le Barreau, & pour le Sermon où nous avons loisir de sommeiller : & sommes encores un quart d'heure après assez à temps, pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsi aux Juges, qu'on veut gaigner à tort ou à droit, aux enfants, & au vulgaire, à qui il faut tout dire, & voir ce qui portera. Je ne veux pas qu'on s'employe à me rendre attentif, & qu'on me crie cinquante fois, *Or oyez*, à la mode de nos Herauts. Les Romains disoient en leur religion, *Hoc age* : que nous disons en la nostre, *Sursum corda :* ce sont autant de paroles perdues pour moi. J'y viens tout préparé du logis : il ne me faut point d'alechement, ni de saulse : je mange bien la viande toute crue ; & au lieu de m'esguiser l'appetit par ces preparatoires & avant-jeux, on me le lasse & affadit.

La licence du temps m'excusera t'elle

de cette sacrilege audace, d'estimer aussi trainants les dialogismes de Platon mesme estouffants par trop sa matiere? Et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines & preparatoires, un homme, qui avoit tant de meilleures choses à dire? Mon ignorance m'excusera mieux, sur ce que je ne vois rien en la beauté de son langage. Je demande en general les livres qui usent des sciences, non ceux qui les dressent. Les 22 deux premiers, & Pline, & leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age*, il veulent avoir à faire à gens qui s'en soyent advertis eux-mesmes: ou s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantiel, & qui a son corps à part.

Je vois aussi volontiers les Epitres *ad Atticum*, non seulement parce qu'elles contiennent une très-ample instruction de l'Histoire & affaires de son temps: mais beaucoup plus pour y descouvrir

22 *Plutarque & Seneque.*

ses humeurs privées. Car j'ai une singuliere curiosité comme j'ai dict ailleurs, de cognoistre l'ame & les naïfs jugements de mes Autheurs. Il faut bien juger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs, ni eux par cette montre de leurs escrits, qu'ils etalent au theatre du monde. J'ai mille fois regretté, que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escrit de la Vertu : car il fait bel apprendre la theorique de ceux qui sçavent bien la practique. Mais d'autant que c'est autre chose le presche, que le prescheur, j'aime bien autant voir Brutus chez Plutarque, que chez lui-mesme. Je choisirois plustost de savoir au vrai les devis qu'il tenoit en sa tente, à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à son armée : & ce qu'il faisoit en son cabinet & en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place & au Senat.

Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que hors la science, il n'y

avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : Il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras & gausseurs tel qu'il estoit: mais de mollesse & de vanité ambitieuse, il en avoit sans mentir beaucoup. Et si ne sçais comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie 23 digne d'estre mise en lumière. Ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers, mais c'est imperfection de n'avoir pas senti combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison, je crois que jamais homme ne l'egalera. Le jeune Ciceron,

23 Tout le monde ne juge pas si désavantageusement de la Poésie de Ciceron. Il y a encore aujourd'hui de très-habiles gens qui en font cas; & Plutarque dit expressément, *que Ciceron fut tenu non-seulement pour le meilleur Orateur, mais aussi pour le meilleur Poëte des Romains de son temps. La gloire de l'éloquence*, ajoute-t-il, *& l'honneur de bien dire, lui est toujours demeuré jusqu'ici, encore qu'il y ait eu depuis grande mutation en lange Latine: mais sa Poësie a perdu tout bruit & toute réputation, pour ce qu'il y en a eu depuis d'autres beaucoup plus excellens que luy*. Vie de Ciceron, ch. 1. de la Version d'Amyot.

cero, qui n'a reſſemblé ſon pere que de nom, commandant en Aſie, il ſe trouva un jour en ſa table pluſieurs etrangers, & entre autres Ceſtus aſſis au bas bout, comme on ſe fourre ſouvent aux tables ouvertes des Grands : Cicero s'informa qui il eſtoit à l'un de ſes gents, qui lui dit ſon nom : mais comme celui qui ſongeoit ailleurs & qui oublioit ce qu'on lui reſpondoit, il le lui redemanda encore depuis, deux ou trois fois : le ſerviteur
24 pour n'eſtre plus en peine de lui redire ſi ſouvent meſme choſe, & pour le lui faire cognoiſtre par quelque circonſtance, *C'eſt* dit-il, *ce Ceſtius de qui on vous a dict, qu'il ne fait pas grand eſtat de l'eloquence de voſtre pere au prix de la ſienne.* Cicero s'eſtant ſoudain picqué de cela, commanda qu'on empognaſt ce pauvre Ceſtius, & le fit très-bien

24 Noviſſimè ſervus, ut aliquâ notâ memoriam ejus faceret certiorem, interroganti Domino, quis ille eſſet qui in imo recumberet, ait : *Hic eſt Ceſtius qui patrem tuum negabat litteras ſciſſe.* Afferri protinùs flagra juſſit, *&c. M. Senec.* in fine Suaſoriarum.

fouëter en fa préfence : voilà un mal courtois hofte.

Entre ceux mefmes qui ont eftimé, toutes chofes comptées, cette fienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laiffé d'y remarquer des fautes: Comme ce grand Brutus fon ami, difoit, 25 que c'eftoit une eloquence caffée & effrenée, *fractame & elombem*. Les Orateurs voifins de fon fiecle, reprenoient auffi en lui ce curieux foing de certaine longue cadence, au bout de fes claufes, & notoient ces mots 26 *effe videatur*, qu'il y employe fi fouvent. Pour moi, j'aime mieux une cadence qui tombe plus court, coupée en yambes. Si mefle-t'il par fois bien rudement fes nombres, mais rarement. J'en ai remarqué 27 ce

---

25 Voyez le dialogue, *de Oratoribus, five de Cauffis corruptæ eloquentiæ*, c. 18.

26 *Ibid.* c. 23.

27 Cette critique de Montagne eft, à mon avis, un peu trop févère : car fans compter qu'en Latin les confonnances font agréables, on ne doit point blâmer celles-ci, parce qu'elles n'ont rien de recherché, &

lieu à mes aureilles : f *Ego verò me minùs diù senem esse mallem, quàm esse senem, antequam essem.*

Les Historiens sont 28 ma droitte-

---

qui ne convienne au stile de conversation que Ciceron emploie dans tout cet ouvrage. D'ailleurs, si Montagne étoit choqué de ces trois consonnances qui se suivent de si près, *mallem*, *senem*, *essem*, il n'avoit qu'à séparer *antè* de *quàm*, comme on a fait dans l'édition de Gronovius, où il y a, *quàm esse senem antè, quàm essem.*

f Pour moi j'aimerois mieux être moins de temps vieux, que d'être vieux, avant que de l'être effectivement. *Cic.* de Senectute, ch. 10.

28 Un savant Mathématicien de mes amis, *M. de Moivre*, que je ne nomme ici que pour me faire bonneur à moi-même, m'ayant appris qu'un écrivain de ce temps avoit cité ce passage de Montagne sans savoir pourquoi Montagne avoit appellé les historiens *sa droite balle*, me fit sentir la nécessité d'expliquer cette énigme, parce qu'elle pourroit paroître obscure à bien d'autres; & tout d'un temps il m'en donna l'explication lui-même, à peu près en ces termes: Montagne appelle ici l'étude de l'histoire *sa droite balle*, pour nous apprendre que c'est le plus doux & le plus aisé de ses amusemens, par allusion à ce qui arrive à un joueur de paume, qui, lorsque *la balle* lui vient du côté droit, la renvoie naturellement & sans peine; reduit lorsqu'elle lui vient du côté opposé, à la chasser d'un coup de revers, qui pour l'ordinaire est un coup moins sûr & plus mal-aisé. ---- Cette Métaphore n'est point usée, & fait une image fort juste ; double agrément qui

balle : car ils sont plaisants & aisez : & quant & quant l'homme en general de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif & plus entier qu'en nul autre lieu, la varieté & verité de ses conditions internes, en gros & en detail, la diversité des moyens de son assemblage & des accidents qui le menacent. Orceux qui escrivent les Vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenemens, plus à ce qui part du dedans, qu'à ce qui arrive au dehors, ceux-là me sont plus propres. Voilà pourquoi, en toutes sortes, c'est mon homme que *Plutarque*. Je suis bien marri que nous n'ayons une douzaine de * *Laërtius*, ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu : Car

ne se trouve point dans celle que Montagne avoit employée dans les premieres éditions de son livre, où il avoit dit, *Les historiens sont le vrai gibier de mon estude : car ils sont plaisans & aisés.* Outre que cette figure prise de la chasse est assez commune, tout le monde sait, que, quelque soit le plaisir de la chasse, on y est souvent exposé à bien de la peine, des fatigues, & des dangers.

* Qu'on nomme présentement en François *Diogene Laërce.*

je ſuis pareillement curieux de cognoiſtre les fortunes & la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoiſtre la diverſité de leurs dogmes & fantaſies. En ce genre d'eſtude des Hiſtoires, il faut feuilleter ſans diſtinction toutes ſortes d'Autheurs & vieils & nouveaux, & barragouins & François, pour y apprendre les choſes, dequoi diverſement ils traictent.

Mais Ceſar ſingulierement me ſemble meriter qu'on l'eſtudie, non pour la ſcience de l'Hiſtoire ſeulement, mais pour lui-meſme : tant il a de perfection & d'excellence par deſſus tous les autres : quoi que Salluſte ſoit du nombre. Certes je lis cet Autheur avec un peu plus de reverence & de reſpect qu'on ne lit les humains ouvrages : tantoſt le conſiderant lui-meſme par les actions, & le miracle de ſa grandeur : tantoſt la pureté, & inimitable poliſſure de ſon langage, qui a ſurpaſſé non-ſeulement tous les Hiſtoriens, comme dit Cicero, mais à l'adven-

ture Cicero mesme: Avec tant de sincerité en ses jugements, parlant de ses ennemis, que sauf les fausses couleurs, dequoi il veut couvrir sa mauvaise cause, & l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire, qu'il a esté trop espargnant à parler de soi : car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté exécutées par lui, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien, qu'il n'y en met.

J'aime les Historiens, ou fort simples, ou excellents. Les simples, qui n'ont point dequoi y mesler quelque chose du leur, & qui n'y apportent que le soing, & la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, & d'enregistrer à la bonne foy toutes choses, sans chois, & sans triage, nous laissent le jugement entier, pour la cognoissance de la vérité.

Tel est entre autres pour exemple, le bon *Froissard*, qui a marché en son entreprinse d'une si franche naïveté, qu'ayant faict une faute, il ne craint aucunement

de la recognoiſtre & corriger, en l'endroit, où il en a eſté adverti; & qui nous repreſente la diverſité meſme des bruits qui couroyent, & les differents rapports qu'on lui faiſoit. C'eſt la matiere de l'hiſtoire nuë & informe: chaſcun en peut faire ſon profit autant qu'il a d'entendement.

Les biens excellents ont la ſuffiſance de choiſir ce qui eſt digne d'eſtre ſceu, peuvent tirer de deux rapports celui qui eſt plus vrai-ſemblable; de la condition des Princes & de leurs humeurs, ils en concluent les conſeils, & leur attribuent les paroles convenables: ils ont raiſon de prendre l'authorité de regler noſtre creance à la leur: mais certes cela n'appartient à gueres de gents.

Ceux d'entre-deux (qui eſt la plus commune façon) ceux-là nous gaſtent tout; ils veulent nous maſcher les morceaux, ils ſe donnent loi de juger & par conſequent d'incliner l'Hiſtoire à leur fantaiſie; car depuis que le jugement pend

du costé, on ne se peut garder de contourner & tordre la narration à ce biais. Ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues & nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruiroit mieux : obmettent pour des choses incroyables celles qu'ils n'entendent pas : & peut-estre encore telle chose pour ne la sçavoir dire en bon Latin ou François. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence & leur discours : qu'ils jugent à leur poste, mais qu'ils nous laissent aussi dequoi juger après eux, & qu'ils n'alterent * ni dispensent par leur racourcimens & par leur chois, rien sur le corps de la matiere : ains qu'ils nous la renvoyent pure & entiere en toutes ses dimensions. Le plus souvent on trie pour cette charge notamment en ces siecles, ici des personnnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler : comme si nous cherchions d'y apprendre

* *Ni ne déterminent.*

la grammaire : & eux ont raiſon n'ayants eſté gagez que pour cela, & n'ayants mis en vente que le babil, de ne ſe ſoucier auſſi principalement que de cette partie. Ainſi à force de beaux mots ils nous vont patiſſant une belle contexture des bruits, qu'ils ramaſſent ès carrefours des villes.

Les ſeules bonnes Hiſtoires ſont celles qui ont eſté eſcrites par ceux-meſmes qui commandoient aux affaires, ou qui eſtoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de meſme ſorte. Telles ſont quaſi toutes les Grecques & Romaines. Car pluſieurs teſmoings oculaires ayants eſcrit de meſme ſubject (comme il advenoit en ce temps-là que la grandeur & le ſçavoir ſe rencontroient communément) s'il y a de la faute, elle doit eſtre merveilleuſement legere, & ſur un accident fort doubteux. Que peut-on eſperer d'un Medecin traictant de la guerre, ou d'un eſcholier traictant les deſſeins des Princes?

Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoyent en cela, il n'en faut que cet exemple : *Asinius Polio* trouvoit ès histoires mesme de Cesar 29 quelque mescompte, en quoi il estoit tombé, pour n'avoir peu jetter les yeux en tous les endroits de son armée, & en avoir creu les particuliers, qui lui rapportoient souvent des choses non assez verifiées, ou bien pour n'avoir esté assez curieusement averti par ses Lieutenants des choses qu'ils avoient conduites en son absence. On peut voir par-là, si cette recherche de la vérité est délicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celui qui y a commandé ; ni aux soldats, de ce qui s'est passé près d'eux, si à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les tesmoings,

29 Dans *Suetone*, Vie de Jul. César, §. 56. *Cùm Cæsar pleraque & quæ per alios erant gesta, temerè crediderit; & quæ per se, vel consulto, vel etiam memoriâ lapsus, perperam ediderit.* Je mets ici cette critique de Pollion, parce qu'elle est plus févère dans Suétone que dans Montagne, qui pourtant doit l'avoir prise de Suétone.

& reçoit les objects sur la preuve * des poinctilles de chaque accident. Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche. Mais ceci a esté suffisamment traicté par Bodin, & selon ma conception. Pour subvenir un peu à la trahison de ma mémoire, & à son defaut, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois, de reprendre en main des livres, comme recents, & à moi inconnus, que j'avois leu soigneusement quelques années auparavant, & barbouillé de mes notes; j'ai pris en coustume depuis quelque temps, d'adjouster au bout de chasque Livre (je dis de ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ai achevé de les lire, & le jugement que j'en ai retiré en gros: afin que cela me represente au moins l'air & idée generale que j'avois conçeu de l'Auteur en le lisant. Je veux ici transcrire auçunes de ces annotations.

* *Des plus petites circonstances de chaque accident.*

Voici ce que je mis il y a environ dix ans en mon *Guicciardin :* car quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne.) « Il est historio- » graphe diligent, & duquel à mon advis, » autant exactement que nul autre, on » peut apprendre la vérité des affaires de » son temps : aussi en la plupart en a-t'il » esté acteur lui-mesme & en rang ho- » norable. Il n'y a aucune apparence que » par haine, faveur, ou vanité, il ait » déguisé les choses : dequoi font foi les » libres jugemens qu'il donne des Grands, » & notamment de ceux par lesquels il » avoit esté advencé, & employé aux » charges, comme du Pape Clement » septiesme. Quant à la partie dequoi il » semble se vouloir prévaloir le plus, » qui sont ses digressions & discours, » il y en a de bons & enrichis de beaux » traits, mais il s'y est trop pleu : Car » pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant » un subject si plein & ample, & à peu » près infini, il en devient lasche, &

» ſentant un peu le caquet ſcholaſtique. » J'ai auſſi remarqué ceci, que de tant » d'ames & effects qu'il juge, de tant » de mouvements & conſeils, il n'en » rapporte jamais un ſeul à la vertu, » religion, & conſcience, comme ſi ces » parties-là eſtoient du tout eſteintes au » monde : & de toutes les actions, pour » belles par apparence qu'elles ſoient » d'elles meſmes, il en rejecte la cauſe à » quelque occaſion vitieuſe, ou à quelque » profit. Il eſt impoſſible d'imaginer, » que parmi cet infini nombre d'actions, » dequoi il juge, il n'y en ait eu quel- » qu'une produicte par la voie de la raiſon. » Nulle corruption peut avoir ſaiſi les » hommes ſi univerſellement, que quel- » qu'un n'eſchappe de la contagion. Cela » me fait craindre qu'il y aye un peu du » vice de ſon gouſt ; & peut-eſtre advenu » qu'il ait eſtimé d'autrui ſelon ſoi. »

En mon *Philippe de Comines*, il y a ceci : « Vous y trouverez le langage doux » agréable, d'une naïve ſimplicité, le

» narration pure, & en laquelle la bonne » foi de l'Autheur reluit evidemment, » exempte de vanité parlant de soi, & » d'affection & d'envie parlant d'autrui : » ses discours & exhortemens, accom- » pagnez plus de bon zele & de verité, » que d'aucune esquise suffisance, & tout » par tout de l'authorité & gravité, repré- » sentant son homme de bon lieu, & » élevé aux grands affaires :

Sur les *Mémoires* 30 *de Monsieur du Bellay* : « C'est tousjours plaisir de voir » les choses escrites par ceux qui ont es- » sayé comme il les faut conduire : mais » il ne se peut nier qu'il ne se découvre

30 Ces mémoires publiés par *Messire Martin du Bellay*, contiennent dix livres, dont les quatre premiers & les trois derniers sont de *Martin du Bellay*, & les autres de son frere *Guillaume de Langey*, & ont été tirés de sa cinquieme Ogdoade, depuis l'an 1536, jusqu'en 1540. Ils sont intitulés, *Memoires de Messire Martin du Bellay, contenant* [illegible] *dicours de plusieurs choses advenues au Royaume de France depuis l'an 1513, jusqu'au trépas de François I, arrivé en 1547.* De tout cela il est aisé de juger pourquoi Montagne parle de *deux Seigneurs de Bellay*. J'ai fait cette remarque pour sauver à d'autres l'embarras où je me suis d'abord trouvé moi-même à cette occasion.

» evidemment en 31 ces deux Sei-
» gneurs ici un grand dechet de la fran-
» chise & liberté d'escrire, qui reluit ès
» anciens de leur sorte: comme au *Sire*
» *de Joinville* domestique de S. Loys,
» *Eginard* Chancelier de Charlemaigne,
» & de plus fresche mémoire en *Philippe*
» *de Comines.* C'est ici plutost un Plai-
» doyer pour le Roi François, contre
» l'Empereur Charles cinquiesme, qu'une
» Histoire. Je ne veux pas croire, qu'ils
» ayent rien changé, quant au gros du
» faict: mais de contourner le jugement
» des evenements souvent contre raison,
» à nostre advantage, & d'obmettre tout
» ce qu'il y a de chatouilleux en la vie
» de leur maistre, ils en font mestier:
» tesmoing les reculements de Messieurs
» de Montmorency & de Brion, qui y
» sont oubliez, voire le seule nom de
» Madame d'Estampes ne s'y trouve point.
» On peut couvrir les actions secrettes:
» mais de taire tout ce que le monde

31 *Guillaume & Martin du Bellay.*

» sçait & les choses qui ont 32 tiré des
» effects publics & de telle conséquence,
» c'est un defaut inexcusable. Somme,
» pour avoir l'entiere cognoissance du Roi
» François, & des choses advenues de
» son temps, qu'on s'adresse ailleurs,
» si on m'en croit. Ce qu'on peut faire
» ici de profit, c'est par la deduction par-
» ticuliere des batailles & exploits de
» guerre, où ces Gentils-hommes se sont
» trouvez: quelques paroles & actions
» privées d'aucuns Princes de leurs temps,
» & les pratiques & negociations con-
» duites par le Seigneur de Langeay, où
» il y a tout plein de choses dignes
» d'estre sceues, & des discours non
» vulgaires.

---

32 *Produit.*



CHAPITRE XI.

De la Cruauté.

IL me semble que la vertu est chose autre, & plus noble que les inclinations à la bonté, qui naissent en nous. Les ames reiglées d'elles-mesmes & bien nées, elles suivent mesme train, & representent en leurs actions mesme visage que les vertueuses. Mais la vertu sonne je ne sais quoi de plus grand & de plus actif, que de se laisser par une heureuse complexion, doucement & paisiblement conduire à la suite de la raison. Celui qui d'une douceur & facilité naturelle, mépriseroit les offenses receues, feroit choses très-belles & dignes de louange : mais celui qui picqué & outré jusques au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, & après un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus.

Celui-là feroit bien, & cettui-ci vertueusement : l'une action se pourroit dire bonté, l'autre vertu. Car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté & du contraste, & qu'elle ne peut s'exercer 1 sans partie. C'est à l'adventure pourquoi nous nommons Dieu bon, fort, & liberal, & juste ; mais nous le nommons pas *vertueux*. Ses operations sont toutes naïfves & sans effort. Des Philosophes non seulement Stoïciens, mais encore Epicuriens (& cette enchere 2 je l'emprunte de l'opinion commune,

1 *Sans opposition.*

2 Montagne s'arrête ici pour s'excuser de ce qu'il a joint les Épicuriens aux Stoïciens avec cette marque de distinction, *non-seulement Stoïciens, mais encore Épicuriens*, conformément à l'opinion générale qui suppose que les Épicuriens sont moins rigides dans leur morale que les Stoïciens, ce qui n'est pas vrai dans le fond, comme il fait voir tout d'un temps. Montagne s'engage par-là dans une longue parenthese, à laquelle il est bon que le lecteur soit préparé pour ne pas perdre entiérement le fil du discours. Dans les dernieres éditions on a prétendu remédier à cet inconvenient : mais, sans compter que ç'a été par de vaines répétitions qui rendent le discours de Montagne plus languissant & plus obscur, c'est une licence qu'on ne devoit pas prendre, parce que qui publie

qui est fausse, quoique dise ce subtil rencontre d'Arcesilaus, à celui qui lui reprochoit, que beaucoup de gens passoient de son eschole en l'Epicurienne, & jamais au rebours : *Je crois bien : Des coqs il se fait* 3 *des chappons assez : mais les chappons il ne s'en fait jamais des coqs.* 3 Car à la vérité en fermeté & rigueur d'opinions & de preceptes, la secte Epicurienne ne cede aucunement à la Stoïque : Et un Stoïcien 4 recognoissant meilleure foi, que ces disputateurs, qui pour combattre Epicurus, & se donner beau jeu, lui font dire ce à quoi il ne pensa jamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loi grammairienne, autre sens de sa façon de parler, autre creance que celle qui sçavent qu'il avoit en l'ame, &

---

l'ouvrage d'autrui, doit le donner tel que l'Auteur l'a composé. Le traducteur Anglois a plus fait: car embarrassé de cette énorme parenthese, il l'a entiérement omise. S'il ne l'entendoit pas, il auroit dû, ce semble, en avertir ses lecteurs.

3 *Diog. Laërce*, dans la Vie d'Arcésilaus, L. IV. *Segm* 43.

4 C'est-à dire, *montrant plus de bonne foy que*, &c.

en ses mœurs, dit qu'il a laissé d'estre Epicurien pour cette considération entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine & inaccessible ;) des Philosophes Stoïciens & Epicuriens, dis-je, il y en a plusieurs qui ont jugé, que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reiglée & bien disposée à la vertu: ce n'estoit pas assez d'avoir nos résolutions & nos discours au dessus de tous les efforts de fortune; mais qu'il falloit encore rechercher les occasions d'en venir à la preuve: ils veulent * quester de la douleur, de la nécessité, & du mespris, pour les combattre, & pour tenir leur ame en haleine: b *multum sibi adjicit virtus lacessita.* C'est l'une des raisons, pourquoi Epaminondas, qui estoit encore 5 d'une tierce Secte, refuse des richesses

* *Rechercher la douleur, l'indigence & le mépris, pour*, &c.

b La vertu qui est attaquée, n'en devient que plus intrépide. *Senec.* Epist. XIII.

5 De la Secte Pythagoricienne, --- *Thebanum Epaminondam*, dit Ciceron, *Lysis Pythagoreus erudivit*: de Offic. L. I. c. 44.

que la fortune lui met en main, par une voie très-légitime : pour avoir, dit-il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se maintint tousjours. Socrates s'essayoit ce me semble, encore plus rudement, conservant pour son exercice, la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus ayant seul de tous les Senateurs Romains entreprins par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturnius Tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loi injuste en faveur de la Commune; & ayant encouru par-là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusants, entretenoit ceux qui en cette extremité, le conduisoient en la place, de tels propos; 6 *Que c'estoit chose trop facile & trop lasche que de mal faire; & que de faire bien, où il n'y eust point de danger, c'estoit chose vulgaire : mais de faire bien, où il*

6 *Plutarque*, dans la vie de Marius, c. 10. *de la traduction d'Amyot.*

y eust danger, c'estoit le propre office d'un homme de vertu. Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que je voulois vérifier, que la vertu refuse la facilité pour compagne; & que cette aisée, douce, & penchante voye, par où se conduisent les pas reiglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu. Elle demande un chemin aspre & espineux; elle veut avoir, ou des difficultez estrangeres à luicter (comme celle de Metellus) par le moyen desquelles fortune se plaist à lui rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes, que lui apportent les appetits desordonnez & imperfections de nostre condition.

Je suis venu jusqu'ici bien à mon ayse: Mais au bout de ce discours, il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit à mon compte une ame de peu de recommandation: Car je ne puis concevoir en ce personnage aucun

effort de vicieuſe concupiſcence. Au train de ſa vertu, je n'y puis imaginer aucune contrainte : je connois ſa raiſon ſi puiſſante & ſi maiſtreſſe chez lui, qu'elle n'euſt jamais donné moyen à un appetit vicieux ſeulement de naiſtre. A une vertu ſi eſlevée que la ſienne, je ne puis rien mettre en teſte. Il me ſemble la voir marcher d'un victorieux pas & triomphant, en pompe & à ſon ayſe, ſans empeſchement ne deſtourbier. Si la vertu ne peut luire que par le combat des appetits contraires, dirons-nous donc qu'elle ne ſe puiſſe paſſer de l'aſſiſtance du vice, & qu'elle lui doive, d'en eſtre miſe en credit & en honneur ? Que deviendroit auſſi cette brave & généreuſe volupté Epicurienne, qui fait eſtat de nourir mollement en ſon giron, & y faire follatrer la vertu, lui donnant pour ſes jouëts, la honte, les fievres, la pauvreté, la mort, & les gehenes ? Si je preſuppoſe que la vertu parfaite ſe cognoit à combattre & porter patiemment la douleur, à ſouſte-

nir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette : si je lui donne pour son object necessaire l'aspreté & la difficulté, que deviendra la vertu qui sera montée à tel point, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esjouir; & de se faire chatouiller aux pointes d'une forte colique, comme est celle que les Epicuriens ont establie, & de laquelle plusieurs d'entre eux nous ont laissé, par leurs actions, des preuves très-certaines ? comme ont bien d'autres, que je trouve avoir surpassé par effect les reigles mesmes de leur discipline : Tesmoing le jeune Caton : Quand je le vois mourir & se deschirer les entrailles, je ne me puis contenter, de croire simplement, qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble & d'effroi : je ne puis croire, qu'il se maintinst seulement en cette desmarche, que les reigles de la secte Stoïque lui ordonnoient, rassise, sans esmotion & impassible : il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop

trop de gaillardise & de verdeur, pour s'en arrester là. Je crois sans doute qu'il sentit du plaisir & de la volupté, en une si noble action, & qu'il s'y aggrea plus qu'en autre de celles de sa vie: c *Sic abiit è vitâ, ut causam moriendi nactum se esse gauderet.* Je le crois si avant, que j'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict lui fust ostée. Et si la bonté qui lui faisoit embrasser les commoditez publiques plus que les siennes, ne me tenoit en bride, je tomberois aisément en cette opinion qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, & d'avoir favorisé 7 ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action, je ne sçais quelle

c *Il sortit de la vie*, (dit Ciceron, Tusc. Quæst. L. I. c. 30.) *tout joyeux d'avoir trouvé une raison de mourir.*

7 *César*, qui malgré ses grandes qualités que Montagne a mises dans un si beau jour, au Chapitre précédent, est ici traité comme il le mérite, pour avoir commis *le plus atroce de tous les crimes.*

esjouissance de son ame, & une esmotion de plaisir extraordinaire, & d'une volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse & haulteur de son entreprinse,

d *Deliberatâ morte ferocior* :

non pas aiguisée par quelque espérance de gloire, comme les jugements populaires & effeminez d'aucuns hommes ont jugé; car cette consideration est trop basse, pour toucher un cœur si généreux, si haultain & si roide : mais pour la beauté de la chose mesme en soi, laquelle il voyoit bien plus clair, & en sa perfection, lui qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La Philosophie m'a faict plaisir de juger 8 qu'une si belle

---

d Élevée à un nouveau degré de fierté par la résolution de mourir. *Horat.* L. I. Od. 27. *vs*, 29. Ce qu'Homere a dit de Cléopatre, Montagne l'applique à l'ame de Caton.

8 C'est ce qu'a dit Ciceron, dans ses *Offices*, L. I. c. 31. *Nonunquam mortem sibi ipse consciscere alius debet, alius in eâdem causâ non debet. Num enim aliâ in causâ M. Cato fuit, aliâ ceteri qui se in Africâ Cæsari tradiderunt? Atqui cœteris forsitan vitio datum esset, si se interemissent*, &c.

action eust esté indécemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton ; & qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna-t'il selon raison & à son fils & aux Sénateurs qui l'accompagnoient, de prouvoir autrement à leur faict. e *Catoni, quam incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetuâ constantiâ roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset : moriendum potiùs quàm tyranni vultus aspiciendus erat.* Toute mort doit estre de mesmes sa vie. Nous ne devenons pas autres pour mourir. J'interprete tousjours la mort pour la vie. Et si on m'en récite quelqu'une forte par apparence, attaché à une vie foible, je tiens qu'elle est produicte de cause foible & sortable à sa vie. L'aisance donc de cette mort, & cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son

e La nature ayant doué Caton d'une incroyable gravité qu'il avoit fortifiée par une fermeté continuelle, sans jamais s'écarter de la route qu'il s'étoit proposée, il falloit qu'il mourut plutôt que de voir la face du Tyran. Cic. de Offic. L. I. c. 31.

ame, dirons-nous qu'elle doive rabattre quelque chose du lustre de sa vertu ? Et qui de ceux qui ont la cervelle t[illegible] soit peu teinte de la vraie Philosophie, peut se contenter d'imaginer. Socrates, seulement franc de crainte & de passion, en l'accident de sa prison, de ses fers, & de sa condamnation ? Et qui ne recognoist en lui, non seulement de la fermeté & de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle-là), mais encore je ne sais quel contentement nouveau, & une allegresse enjouée en ses propos & façons dernieres ? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe, après que les fers en furent hors, 9 accuse-t'il pas une pareille douceur & joie en son ame, pour estre 10 desenforgée des incommodités passées, & 11 à mesme d'entrer en cognoissance des choses advenir ? Caton me

---

9 C'est-à-dire, *ne montre-t'il pas*, &c.

10 Dégagée. *Desenforgé* se trouve dans le Dictionnaire François & Anglois de Cotgrave.

11 *Sur le point.*

pardonnera, s'il lui plaist : sa mort est plus tragique, & plus tendue ; mais cette-ci est encore, je ne sais comment, plus belle. Aristippus à ceux qui la plaignoient, 12 *Les Dieux m'en envoyent une telle*, fit-il. On voit aux ames de ces * deux personnages, & de leurs imitateurs (car de semblables, je fais grand doubte qu'il y en ait eu) une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ni des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse : c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel & ordinaire. Ils l'ont rendue telle, par un long exercice des preceptes de la Philosophie, ayants rencontré une belle & riche nature. Les passions vitieuses, qui naissent en nous, ne trouvent plus par où faire entrée en eux. La force & roideur de leur

12 Diog. Laërce, dans la Vie d'Aristippe, L. II. Segm. 76.

* Socrate & Caton.

ame, eſtouffe & eſteint les concupiſcences, auſſi-toſt qu'elle commence à s'esbranler.

Or qu'il ne ſoit plus beau, par une haulte & divine reſolution, d'empeſcher la naiſſance des tentations; & de s'eſtre formé à la vertu, de maniere que les ſemences meſmes des vices en ſoient desracinées : que d'empeſcher à vive force leurs progrez; & s'eſtant laiſſé ſurprendre aux eſmotions premieres des paſſions, s'armer & ſe bander pour arreſter leur courſe, & les vaincre : & que ce ſecond effet ne ſoit encore plus beau, que d'eſtre ſimplement garni d'une nature facile & debonnaire, & desgouſtée par ſoi-meſme de la desbauche & du vice, je ne penſe point qu'il y ait doubte. Car cette tierce & derniere façon, il ſemble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux: exempt de mal faire, mais non aſſez apte à bien faire. Joint que cette condition eſt ſi voiſine à l'imperfection & à la foibleſſe,

que je ne sçais pas bien comment en desmesler les confins & les distinguer. Les noms mesmes de *bonté* & d'*innocence*, sont à cette cause aucunement noms de mespris. Je vois que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté, & temperance, peuvent arriver à nous par défaillance corporelle. La fermeté aux dangers, (si fermeté il la faut appeller) le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir & se treuve souvent aux hommes, par faute de bien juger de tels accidents, & ne les concevoir tels qu'ils sont. La faute d'apprehension & la bestise contrefont ainsi par fois les effects vertueux. Comme j'ai veu souvent advenir qu'on a loüé des hommes, de ce dequoi ils méritoient du blasme.

Un Seigneur Italien tenoit une fois ce propos en ma présence, au desavantage de sa Nation : Que la subtilité des Italiens & la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prévenoient les dangers & accidents qui leur pouvoient advenir,

de si loing, qu'il ne falloit pas treuver estrange, si on les voyoit souvent à la guerre prouvoir à leur seureté, voire avant que d'avoir recogneu le peril : Que nous & les Espagnols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre; & qu'il nous falloit faire voir à l'œil & toucher à la main, le danger avant que de nous en effrayer; & que lors aussi nous n'avions plus de tenue : Mais que les Allemans & les Souysses, plus grossiers & plus lourds, n'avoient le sens de se raviser, à peine lors mesmes qu'ils estoient accablez soubs les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire : Si est-il bien vrai qu'au mestier de la guerre, les apprentifs se jettent bien souvent aux hazards, d'autre inconsideration qu'ils ne font après y avoir esté eschauldez :

f *Haud egnarus, quantum nova gloria in armis*
Et prædulce decus primo certamine possit.

---

f Car on sait ce que peut dans un premier combat le doux charme de l'honneur & de la gloire. *Æneid.* L. XI. *vs.* 154, 155.

Voilà pourquoi, quand on juge d'une action particuliere, il faut considerer plusieurs circonstances, & l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moi-mesme: J'ai veu quelsfois mes amis appeller prudence en moi, ce qui estoit fortune; & estimer advantage de courage & de patience, ce qui estoit advantage de jugement & opinion; & m'attribuer un tiltre pour autre, tantost à mon gain, tantost à ma perte. Au demeurant, il s'en faut tant que je sois arrivé à ce premier & plus parfaict degré d'excellence où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme, je n'en áy faict guere de preuve. Je ne me suis mis en grand effort, pour brider les desirs dequoi je me suis trouvé pressé. Ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale & fortuite. Si je fusse nai d'une complexion plus desreiglée, je crains qu'il fust allé piteusement de mon faict: car je n'ai essayé guere de fermeté en mon ame,

pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soi peu vehementes. Je ne sçai point nourrir des querelles, & du debat chez moi. Ainsi, je ne me puis dire nul grand-mercy, dequoi je me trouve exempt de plusieurs vices.

g *Si vitiis mediocribus, & mea paucis*
Mendosa est natura, alioqui recta, velut si
Egregio inpersos reprehendas corpore nævos:

Je le doi plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'hommie, & d'un très-bon pere. Je ne sçai s'il a escoulé en moi partie de ses humeurs ; ou bien si les exemples domestiques, & la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aidé ; ou si je suis autrement ainsi nai,

h *Seu Libra, seu me Scorpius aspicit*
Formidolosus, pars violentior

---

g Si je n'ai que des défauts peu considérables & en petit nombre, qui sont comme de petites taches sur un beau visage. *Horat.* L. I. Sat. VII. *vs.* 95, &c.

h Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous le Scorpion, constellation maligne, la plus

Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiæ Capricornus undæ.

Mai tant y a que la plûpart des vices je les ai de moi-mesmes en horreur. La repose d'Antisthenes à celui, qui lui demandoit le meilleur apprentissage : 13 *Desapprendre le mal* : semble s'arrester à cette image. Je les ai, dis-je, en horreur, d'une opinion si naturelle & si mienne, que ce mesme instinct & impression que j'en ai apporté de la nourrice ; je l'ai conservé, sans qu'aucunes occasions me l'ayent sceu faire alterer, voire non pas mes discours propres, qui pour s'estre desbandez en aucunes choses de la route commune, me licentieroient aisément à des actions, que cette naturelle inclination me fait haïr.

Je dirai un monstre : mais je le dirai pourtant. Je trouve par là en plusieurs

terrible de toutes, ou sous le Capricorne, Roi des mers d'Occident. *Horat.* L. II. Od. 17. *vs.* 7.

13 *Diog. Laërt.* dans la Vie d'Antisthene, L. VI. *Segm.* 7.

choses plus d'arrest & de reigle en mes mœurs qu'en mon opinion : & ma concupiscence moins desbauchée que ma raison. Aristippus establist des opinions si hardies en faveur de la volupté & des richesses, qu'il mit en rumeur toute la Philosophie à l'encontre de lui. Mais quant à ses mœurs, Dionysius le Tyran lui ayant présenté trois belles garses, afin qu'il en fist le chois : il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, & qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compagnes : 14 Mais les ayant conduictes à son logis, il les renvoya, sans en taster. Son vallet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit après lui, il lui ordonna 15 qu'il en versast & jettast là, 16 ce qui lui faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux & delicats, se porta en sa vie très-devotieuse-

14 *Diog. Laërce*, dans la Vie d'Aristippe, L. II. *Segm.* 67.

15 *Id.* ibid. *Segm.* 77. & *Horat.* L. II. Satire 3 *v.* 200, &c.

16 *Ce qui l'embarrassoit.*

ment & laborieusement. Il escrit à un sien ami, [17] qu'il ne vit que de pain bis & d'eau, le prie de lui envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque somptueux repas. Seroit-il vrai, que pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle, & universelle propriété, sans loi, sans raison, sans exemple? Les desbordements, ausquels je me suis treuvé engagé, ne sont pas Dieu merci des pires. Je les ai bien condamnez chez moi, selon qu'ils le valent: car mon jugement ne s'est pas trouvé infecté par eux. Au rebours, je les accuse plus rigoureusement en moi, qu'en un autre. Mais c'est tout: car au demeurannt j'y apporte trop peu de resistance, & me laisse trop aisément pencher à l'autre part de la balance; sauf pour les reigler, & empêcher du meslange d'autres vices, lesquels s'entretiennent & s'entre-enchaînent pour la plus part les uns aux autres, qui ne s'en prend

17 *Diog. Laërce*, L. X. *Segm.* 11.

garde. Les mieux, je les ai retranchez & contraints les plus ſeuls, & les plus ſimples que j'ai peu :

i *Nec ultrà*

Errorem foveo.

Car quant à l'opinion des Stoïciens, qui diſent, le ſage œuvrer quand il œuvre, par toutes les vertus enſemble, quoi qu'il y en ait une plus apparente ſelon la nature de l'action : (& à cela leur pourroit ſervir aucunement la ſimilitude du corps humain ; car l'action de la colere ne ſe peut exercer, que toutes les humeurs ne nous y aident, quoi que la colere predomine) ſi de là ils veulent tirer pareille conſéquence; que quand 18 le fautier faut, il faut par tous les vices enſemble, je ne les en croi pas ainſi ſimplement ; ou je ne les entends pas : je ſens par effect le con-

---

i Sans pouſſer l'extravagance plus avant. *Juven.* Sat. VIII, *vſ.* 194.

18 Ou *le vitieux*, comme on a mis dans les dernieres éditions. *Fautier* ou *faultier* (car on trouve l'un & l'autre dans Cotgrave) c'eſt, *qui eſt ſujet à mal faire, à faillir, à ſe tromper*, &c.

traire. Ce sont subtilitez aiguës, * insubstantielles, ausquelles la Philosophie s'arreste par fois. Je sui quelques vices : mais j'en fui d'autres, autant que sçauroit faire un sainct. Aussi desadvoüent les Peripateticiens, cette connexité & cousture indissoluble : & tient Aristote, qu'un homme prudent & juste, peut estre & intemperant & incontinent. Socrates advoüoit à ceux qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, 19 que c'estoit à la vérité sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigée par discipline. Et les familiers du Philosophe Stilpo 20 disoient, qu'estant nai subject au vin & aux femmes, il s'estoit rendu par estude très-abstinent de l'un & de l'autre.

---

* *Frivoles, chimériques.*

19 Cic. Tusc. Quæst. L. IV. c. 37. *Cùm illa* (vita) *sibi ingenita, sed ratione à se dejecta diceret.*

20 Stilponem -- scribunt ipsius familiares & ebriosum, & mulierosum fuisse : neque hoc scribunt vituperantes, sed potiùs ad laudem. Vitiosam enim naturam ab eo sic edomitam, & compressam esse doctrinâ, ut nemo unquam vinolentum illum, nemo in eo libidinis vestigium viderit. *Cic.* Lib. *de Fato*, c. 5.

Ce que j'ai de bien, je l'ai au rebours, par le fort de ma naissance : je ne le tiens ni de loi ni de precepte ou autre apprentissage. L'innocence qui est en moi, est une innocence niaise, peu de vigueur, & point d'art. Je hai entre autres vices, cruellement la cruauté, & par nature & par jugement, comme l'extreme de tous les vices : mais c'est jusques à telle mollesse, que je ne voi pas esgorger un poulet sans desplaisir, & ois impatiemment gemir un lievre sous les dents de mes chiens, quoique ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceux qui ont à combattre la volupté, usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vitieuse & des-raisonnable, que lors qu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peut avoir accez : & alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

k *Cùm jam præsagit gaudia corpus,*
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva:

k Dans les approches du plaisir, & lorsqu'on

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office, tout perclus & ravi en la volupté.

Je sçai qu'il en peut aller autrement; & qu'on arrivera par fois, si on veut, à rejetter l'ame sur ce même instant, à autres pensemens : Mais il la faut tendre & roidir 21 d'aguet. Je sçai qu'on peut gourmander l'effort de ce plaisir, & m'y cognoi bien; & n'ai point treuvé Venus si imperieuse Déesse que plusieurs & plus reformez que moi, la tesmoignent. Je ne prens pour miracle, comme faict la Royne de Navarre, en l'un des contes de son *Heptameron*, (qui est un gentil Livre

goûte actuellement ce que l'amour a de plus ravissant. *Lucret.* L. IV. *vs.* 1099, &c.

21 C'est-à-dire, *de guet à pensé*, *appensé*, ou *pourpensé*, *de propos délibéré*, ex præparato, deditâ operâ : *Nicot.* De *guetter* on a fait le composé *aguetter*, d'où *aguet* & *d'aguet* : Ménage dans son *Dictionnaire Etymologique.* Au lieu d'*aguet*, nous disons aujourd'hui *de guet-appens*; & cela par corruption pour *de guet appensé*, dont on se servoit autrefois pour dire, *de propos délibéré.* --- *Appenser* est un vieux mot qui se trouve souvent dans les grandes Chroniques de France pour *délibérer*; Menage, *ibid.*

pour son estoffe) ni pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité & liberté, avec une maistresse de long temps desirée, maintenant la foi qu'on lui aura engagée de se contenter des baisers & simples attouchements. Je croi que l'exemple du plaisir de la Chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement, & de surprinse, par où nostre Raison estonnée prend ce loisir de se preparer à l'encontre : lors qu'après une longue queste, la beste vient en sursaut à se présenter, en lieu où à l'adventure nous l'esperions le moins. Cette secousse, & l'ardeur de ces huées nous frappe, si qu'il seroit malaisé à ceux qui aiment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce point la pensée ailleurs. Et les Poëtes font Diane victorieuse du brandon & des flesches de Cupidon.

(1) *Quis non malarum quas Amor curas habet*
Hæc inter obliviscitur ?

---

(1) Qui dans ce temps-là n'oublie point toutes les funestes inquiétudes de l'amour ? *Horat.* Epod. *Lib.* Od. II. *vs.* 37, 38.

Pour revenir à mon propos, je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autrui, & pleurerois aisement par compagnie, si pour occasion que ce soit, je sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes : non vraies seulement, mais comment que ce soit, ou feintes, ou peintes. Les morts je ne les plains guere, & les envierois plustost; mais je plains bien fort les mourants. Les Sauvages ne m'offensent pas tant, de rostir & manger les corps des trespassez, que ceux qui les tourmentent & persecutent vivants. Les executions mesme de la justice, pour raisonnables qu'elles soient, je ne les puis voir d'une vue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Julius Cesar : Il estoit, dit-il, doux en ses vengeances : Ayant forcé les Pirates de se rendre à lui, qui l'avoient auparavant pris prisonnier & mis à rançon d'autant qu'il les avoit menassez de les faire mettre en croix, il les y condamna, mais ce fust après les avoir

faict estrangler. Philemon son Secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. Sans dire qui est cet 22 Auteur Latin, qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceux desquels on a esté offensé, il est aisé à deviner qu'il est frappé des vilains & horribles exemples de cruauté, que les Tyrans Romains mirent en usage.

Quant à moi, en la justice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté : & notamment à nous, qui devrions avoir respect d'en envoyer les ames en bon estat, ce qui

---

22 C'est *Suetone*, dont voici les propres paroles : *In ulciscendo*, dit-il, parlant de Jules César, *naturâ lenissimus. Piratas à quibus captus est, cùm in deditionem redegisset, quoniam suffixurum se cruci antè juraverat, jugulari priùs, jussit, deinde suffigi. --- Philemonem à manu servum qui necem suam per venenum inimicis promiserat, non gravius quàm simplici morte puniit.* --- Si je n'eusse pas été consulter cet Auteur Latin dont Montagne nous a voulu cacher le nom, je n'aurois pu corriger ici une petite faute qui se trouve dans toutes les éditions de ses *Essais*, qui me sont tombées entre les mains. C'est *Philomon* pour *Philemon*.

ne se peut, les ayant agitées & desespe-rées par tourmens insupportables. Ces jours passés, un soldat prisonnier, ayant apperceu d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, & que des charpentiers y dressoient leurs ou-vrages, creut que c'estoit pour lui : & entré en la resolution de se tuer, ne trouva qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la for-tune lui offrit, dequoi il se donna pre-mierement deux grands coups autour de la gorge : mais voyant que ce avoit esté sans effect, bientost après, il s'en donna un tiers, dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes, qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché & tout affoi-bli de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de lui prononcer sa sentence. Laquelle ouïe, & qu'il n'estoit condamné qu'à avoir la teste tranchée, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin, qu'il

avoit refusé : remercia ses Juges de la douceur inesperée de leur condamnation : * qu'il avoit prins parti d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre & insupportable : ayant conceu opinion par les apprest qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le voulust tourmenter de quelque horrible supplice : & sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changée. Je conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exerçassent contre les corps des criminels. Car de les voir priver de sepulture, de les voir bouillir, & mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on fait souffrir aux vivants ; quoi que par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dit : m *Qui corpus occidunt, & postea non habent quod faciant* ; & les Poëtes font singulierement valoir l'hor-

* *Disant qu'il*, &c.
m Qui tuent le corps, & ne peuvent rien faire après, *Luc*, ch. XII. *vs*. 4.

reur de cette peinture, & au dessus de la mort :

n *Heu reliquias semiossi regis denudatis ossibus,*
Per terram sonie delibutas fœde divexarier.

Je me rencontrai un jour à Rome, sur le point qu'on deffaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla sans aucune emotion de l'assistance : mais quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suivist d'une voix plaintive, & d'une exclamation, comme si chascun eust presté son sentiment à cette charogne. Il faut exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsi amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des Loix anciennes de Perse : ordonnant que les Seigneurs qui avoient failli en leur estat, au lieu qu'on les souloit foüetter, 23 fussent despouillez,

n Ah ! quelle horreur de voir les membres demi-brûlés de ce malheureux Prince, de les voir traînés par terre, dégoutans de sang, & ses os tout décharnés ! Cic. Tusc. Quæst. Lib. I. c. 44.

23 Plutarque, dans les *Dits notables des anciens Rois*, &c.

& leurs veſtements fouettez pour eux ; & au lieu qu'on leur ſouloit arracher les cheveux, qu'on leur oſtat leur [24] hault chappeau ſeulement. Les Egyptiens ſi devotieux eſtimoient bien ſatisfaire à la Juſtice divine, lui ſacrifiants [25] des pourceaux en figure, & repreſentez : Invention hardie, de vouloir payer en peinture & en ombrage Dieu, ſubſtance ſi eſſentielle.

Je vi en une ſaiſon en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles ; & ne void-on rien aux Hiſtoires anciennes, de plus extreme, que ce que nous en eſſayons tous les jours. Mais cela ne m'y a nullement apprivoiſé. A peine me pouvoi-je perſuader, avant que je l'euſſe veu, qu'il ſe fuſt trouvé des

24 Qu'on nommoit *Tiare.*

25 Herodote dit que ce n'étoit que les pauvres qui prenoient cette liberté. *Mais les pauvres d'entr'eux par indigence font des pourceaux de pâte, qu'ils offrent en ſacrifice après les avoir fait cuire.* L. II. p. 122.

ames

ames si farouches, qui pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre ; hacher & destrancher les membres d'autrui ; aiguiser leur esprit à inventer des tourments inusitez, & des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufi, & pour cette seule fin, de jouïr du plaisant spectacle, des gestes, & mouvements pitoyables, des gemissements, & voix lamentables d'un homme mourant en angoisse. Car voilà l'extreme poinct ; où la cruauté puisse atteindre : o *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantùm spectaturus occidat.*

De moi, je n'ai pas sceu voir seulement sans desplaisir, poursuivre & tuer une beste innocente, qui est sans deffense, & de qui nous ne recevons aucune offence. Et comme il advient communement que le cerf se sentant hors d'haleine & de force, n'ayant plus autre

o Que l'homme tue un homme sans y être poussé par la colere, ou par la crainte., mais par le seul desir de le voir expirer. *Senec.* Epist. XC.

remede, se rejette & rend à nous-mesmes qui le poursuivons, nous demandans mercy par ses larmes,

p *Quæstuque cruentus*
Atque imploranti similis;

ce m'a toujours semblé un espectacle très-desplaisant. Je ne prens guere beste en vie, à qui je ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des Pescheurs & des oiseleurs, pour en faire autant.

q *Primoque à cæde ferarum*
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une proposition naturelle à la cruauté. Après qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes & aux Gladiateurs. Nature a, (ce crains-je) elle-mesme, attaché à l'hom-

p *Et sanglant par ses pleurs semble demander grace.* Ænéïd. L. VII. *vs.* 501, 502.

q C'est, je crois, du sang des bêtes que le premier glaive a été teint. *Ovid.* Métamorph. L. XV, Fab. 2. *vs.* 47, 48.

me quelque instinct à l'humanité. Nul ne prend son esbat à voir des bestes s'entrejouer & caresser ; & nul ne faut de le prendre à les voir s'entredeschirer & desmembrer. Et afin qu'on ne se moque de cette sympathie que j'ai avec elle, la Theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroit. Et considerant, qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, & qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect & affection envers elles.

Pythagoras emprunta la Metempsychose, des Egyptiens ; mais depuis elle a esté receu par plusieurs Nations, & nottamment par nos Druides :

r *Morte carent animæ, semperque, priore relictâ*
Sede, novis domibus vivunt habitantque receptæ.

La Religion de nos anciens Gaulois por-

r Les ames ne meurent point : mais après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter & vivre dans un autre. *Ovid.* Métam. L. XV. Fab. 2. *vs.* 6, 7.

toit que les ames estants éternelles, ne cessoient de se remuer & changer de place d'un corps à un autre: meslant en outre à cette fentaisie, quelque consideration de la justice divine. Car selon les desportemens de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu lui ordonnoit un autre corps à habiter, plus ou moins penible, & rapportant à sa condition:

s Muta ferarum
Cogit vincla pati, truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis, fallaces vulpibus addit:
. . . .
Atque ubi per varios annos per mille figuras
Egit; lethæo purgatos flumine tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ.

Si elle avoit esté vaillante, la logeoient

s Il les réduit à vivre incorporés à des bêtes brutes: logeant les naturels féroces dans les ours, les ravisseurs dans les loups, les fourbes dans des renards. --- Et après les avoir fait passer, durant un long cercle d'années, par mille figures différentes, & les avoir enfin purifiés dans les eaux du fleuve Léthé, il leur redonne encore la forme humaine. *Claud.* in Ruffin. L. II. *vs.* 482, 483, 484 -- 491, 492, 493.

au corps d'un Lyon : si voluptueuse, en celui d'un Pourceau : si lasche, en celui d'un Cerf ou d'un Lievre : si malitieuse, en celui d'un Renard : ainsi du reste, jusques à ce que purifiée par ce chastiment, elle reprenoit le corps de quelqu'autre homme.

t *Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli Panthoïdes Euphorbus eram.*

Quant à ce cousinage-là d'entre nous & les bestes, je n'en fai pas 26 grande recepte : ni de ce aussi que plusieurs Nations, & notamment des plus anciennes & plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur société & compagnie, mais leur ont donné un rang bien loing au dessus d'eux ; les estimants

t *Et moi même du temps de la guerre de Troye (car il m'en souvient encore) j'étois Euphorbe, fils de Panthus*. C'est *Pythagore* qui parle ainsi de lui-même dans Ovide, *Metamorph.* L. XX. Fab. 3. *vs.* 8, 9. Voulez-vous savoir par quel moyen Pythagore pouvoit rappeller le souvenir de ce qu'il avoit été du temps de la guerre de Troye ? Voyez Diog. Laërc. dans la Vie de Pythagore, L. VIII. Segm. 4, 5.

26 *Grand compte.*

tantost familieres, & favories de leurs Dieux, & les ayants en respect & reverence plus qu'humaine : & d'autres ne recognoissants autre Dieu, ni autres Divinitez qu'elles u *Belluæ à barbaris propter beneficium consecratæ :*

> x *Crocodilon adorat*
> *Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus Ibim.*
> *Effigies sacri hic nitet aurea Cercopitheci :*
> *Hic piscem fluminis, illic*
> *Oppida tota canem venerantur.*

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne 27 à cette erreur, qui est très-bien prinse, leur est encores honorable. Car il dit, que ce n'estoit le chat, ou

---

u Les bêtes ont été divinisées par les Barbares, à cause du bien qu'ils en reçoivent. *Cic.* de Nat. Deor. L. II. c. 16.

x Chez les Égiptiens, les uns adorent le crocodile, les autres la cicogne qui se nourrit de serpens. Dans un de leurs temples on voit reluire sur l'autel un singe tout d'or à qui l'on rend les honneurs divins. Ici c'est un poisson du Nil qui fait l'objet de leur culte : & là des villes entieres révérent un chien. *Juvenal.* Sat. XV. *vs.* 2, 3, 4. -- 7, 8.

27 Dans son Traité d'*Isis & d'Osiris*, c. 39. De la traduction d'Amyot.

le bœuf (pour exemple) que les Egyptiens adoroient ; mais qu'ils adoroient en ces beſtes-là quelque image des facultez divines: En 28 cette-ci la patience & l'utilité: en 29 cette-là, la vivacité, ou comme nos voiſins les Bourguignons avec toute l'Allemagne, 30 l'impatience de ſe voir enfermez ; par où ils repreſentoient la *Liberté*, qu'ils aimoient & adoroient au delà de toute autre faculté divine, & ainſi des autres. Mais quand je rencontre parmi les opinions plus moderées, les diſcours qui eſſayent à montrer la prochaine reſſemblance de nous aux animaux ; & combien ils ont de part à nos plus grands privileges, & avec combien de vrai-ſemblance on nous les apparie ; certes j'en rabats beaucoup de noſtre preſomption, & me demets volon-

28 Le bœuf.

29 Le chat.

30 Paſſion qui eſt comme naturelle aux chats. Si l'on veut qu'un chat entre librement dans une chambre, il lui faut procurer le moyen d'en pouvoir ſortir de même.

tiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne ſur les autres creatures.

Quand tout cela en ſeroit à dire, ſi y a-t'il un certain reſpect qui nous attache, & un général devoir d'humanité, non aux beſtes ſeulement, qui ont vie & ſentiment, mais aux arbres meſmes & aux plantes. Nous devons la juſtice aux hommes, & la grace & la benignité aux autres creatures, qui en peuvent eſtre capables, Il y a quelque commerce entre elles & nous, & quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendreſſe de ma nature ſi puerile, que je ne puis pas bien refuſer à mon chien la feſte, qu'il m'offre hors de ſaiſon, ou qu'il me demande.

Les Turcs ont des aumoſnes & des hoſpitaux pour les beſtes. Les Romains avoient un ſoing public de la nourriture des oies, par la vigilance deſquelles leur Capitole avoit eſté ſauvé. Les Atheniens ordonnerent 31 que les mules & mulets,

31 *Plutarque*, dans la Vie de Caton le Cenſeur c. 3.

qui avoient servi au bastiment du Temple appellé Hacatompedon, fussent libres, & qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement. Les Agrigentins avoient en usage commun, 32 d'enterrer serieusement les bestes, qu'ils avoient eu cheres: comme les chevaux de quelque rare merite, les chiens & oiseaux utiles : ou mesme qui avoient servi de passe-temps à leurs enfants. Et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes autres choses, 33 paroissoit aussi singulierement, à la sumptuosité & nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade, plusieurs siecles depuis. Les Egyptiens 34 enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens & les chats, en lieux sacrés, embausmoient leurs corps, & portoient le deuil à leurs trespas. 35 Cimon fit une sepulture honorable aux

32 Diodore de Sicile, L. XIII. c. 17.
33 *Id.* ibid.
34 *Herodot.* L. II. p. 129.
35 *Pere de Miltiade*, *Id.* L. VI. p. 419.

juments, avec lesquelles il avoit gagné par trois fois le prix de la course aux jeux Olympiques. L'ancien 36 Xantippus fit enterrer son chien sur 37 un chef, en la coste de la mer, qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit-il, 38 conscience, de vendre & envoyer à la boucherie, pour un leger profit, un bœuf qui l'avoit long-temps servi.

CHAPITRE XII.

Apologie de 1 Raimond de Sebonde.

C'EST à la vérité une très-utile & grande partie que la science : ceux qui la mesprisent tesmoignent assez leur bes-

---

36 *Plutarque*, dans la Vie de Caton le Censeur, ch. 3.

37 *Chef* veut dire ici *Cap*, *Promontoire*.

38 *Plutarque*, dans la Vie de Caton le Censeur, ch. 3.

1 Dans la premiere édition des Essais, imprimée a *Boudeaux* en 1580, & dans celle d'*Abel l'Angelier in-4to* en 1588, il y a ici *Raimond Sebond*: mais dans la traduction Françoise du livre de ce même Raimond, faite par Montagne, & publié à Pa-

tiſe : mais je n'eſtime pas pourtant ſa valeur juſques à cette meſure extreme qu'aucuns lui attribuent, comme Herillus le Philoſophe, 2 qui logeoit en elle le ſouverain bien, & tenoit qu'il fuſt en elle de nous rendre ſages & contents ; ce que je ne croi pas : ni ce que d'autres ont dict, que la ſcience eſt mere de toute vertu, & que tout vice eſt produit par l'ignorance. Si cela eſt vrai, il eſt ſubject à une longue interpretation. Ma maiſon a eſté dès long-temps ouverte aux gents de ſçavoir, & en eſt fort cogneue ; car mon Pere qui l'a commandée cinquante ans & plus, eſchauffé de cette ardeur nouvelle, dequoi le Roi François premier embraſſa les Lettres & les mit en

ris en 1611, l'Auteur eſt nommé *Raymond Sebon*. Et enfin dans l'édition des Eſſais *in-folio*, de 1595, chez *Abel l'Angelier*, de laquelle je me ſers comme d'un modele pour celle-ci, préférablement à toute autre, il y a conſtamment *Raimond de Sebonde*. Quoique toutes ces variétés ne paroiſſent d'aucune importance, il pourroit n'être pas tout-à-fait inutile de les avoir remarquées.

2 *Diog. Laërce*, L. VII. Segm. 165.

credit, rechercha avec grand ſoin & deſpenſe l'accointance des hommes doctes, les recevant chez lui, comme perſonnes ſainctes, & ayants quelque particuliere inſpiration de ſageſſe divine; recueillant leurs ſentences, & leurs diſcours comme des oracles, & avec d'autant plus de reverence, & de religion, qu'il avoit moins de loi d'en juger : car il n'avoit aucune cognoiſſance des Lettres, non plus que ſes predeceſſeurs. Moi je les aime bien, mais je ne les adore pas. Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de ſçavoir en ſon temps, ayant arreſté quelques jours à *Montaigne* en la compaignie de mon pere, avec d'autres hommes de ſa ſorte, lui fit préſent au deſloger d'un livre qui s'intitule 3 *Theologia naturalis; ſive, Liber creaturarum Magiſtri Raimondi de Sebonde.* Et par-

3 Dans la premiere édition des Eſſais, & dans celle de 1588, *in 4to*, ce titre eſt ſimplement en François, de cette maniere. LA THÉOLOGIE NATURELLE DE RAIMOND SEBOND.

ce que la Langue Italienne & Espagnolle estoient familieres à mon pere, & que ce livre est basti d'un Espagnol barragouiné en terminaisons Latines, il espetoit faire son profit; & le lui recommanda, comme livre très-utile & propre à la saison, en laquelle il le lui donna: ce fut lors que les nouvelletez de Luther commençoient d'entrer en credit, & esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance. En quoi il avoit un très-bon advis, prevoyant bien par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit aisément en un execrable atheisme: Car le vulgaire n'ayant pas la faculté de juger des choses par elles-mesmes, se laissant emporter à la fortune & aux apparences; après qu'on lui a mis en main la hardiesse de mespriser & contreroller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, & qu'on a mis aucuns articles de sa religion en doubte & à la balance; il jette tantost après aisé-

ment en pareille incertitude toutes les autres pieces de ſa creance, qui n'avoient pas chez lui plus d'authorité ni de fondement, que celles qu'on lui a esbranlées : & ſecoue comme un joug tyrannique toutes les impreſſions, qu'il avoit receues par l'authorité des Loix ou reverence de l'ancien uſage :

a *Nam cupide conculcatur nimis anté metutum :*

entreprenant deſlors en avant, de ne recevoir rien, à quoi il n'ait interpoſé ſon decret, & preſté particulier conſentement.

Or quelques jours avant ſa mort, mon pere ayant de fortune rencontré ce livre ſous un tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le lui mettre en François. Il faict bon traduire les Autheurs, comme celui-là où il n'y a guere que la matiere à repréſenter : mais ceux qui ont donné beaucoup à la grace, & à l'ele-

---

a Car on ſe fait un plaiſir de fouler aux pieds ce qu'on a le plus craint & reveré. Lucret. L. V. ſ 1139.

gance du langage, ils font dangereux à entreprendre, nommément pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange & nouvelle pour moi : mais estant de fortune pour lors de loisir, & ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut onques, j'en vins à bout, comme je peuz : à quoi il print un singulier plaisir, & donna charge qu'on le fist imprimer : ce qui fut executé après sa mort. 4 Je trouvai belles les imagina-

---

4 Montagne parlant de cette premiere édition dans la premiere édition de ses Essais, faite à Bourdeaux en 1580, & dans celle de 1588, *in-4to*, dit, qu'elle fut faite *avec la nonchalance qu'on void, par l'infini nombre de fautes que l'Imprimeur y laissa, qui en eust la conduite lui seul.* Cette traduction fut réimprimée, & sans doute d'une maniere plus correcte, puisque Montagne a trouvé bon de retrancher d'ici les plaintes qu'il fit d'abord contre l'Imprimeur. J'en ai une édition faite à Paris en 1611, dont voici le titre : LA THÉOLOGIE NATURELLE DE RAYMOND SEBON : *Traduite en François par Messire Michel, Seigneur de Montaigne, Chevalier de l'Ordre du Roi, & Gentilhomme ordinaire de sa Chambre.* Derniere édition revue & corrigée --- Elle est en effet très-correcte. Il régne dans cette traduction une netteté, une force & une vivacité naturelle

tions de cet Autheur, la contexture de son ouvrage bien suivie; & son dessein plein de pieté. Parce que beaucoup de gens s'amusent à le lire, & notamment les Dames, à qui nous devons plus de service, je me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales objections qu'on lui faict. Sa fin est hardie & courageuse; car il entreprend par raisons humaines & naturelles, establir & verifier contre les articles de la Religion Chrestienne. En quoi, à dire la vérité, je le trouve si ferme & si heureux, que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument-là; & croi que nul 5 ne l'a

qui lui donnent un air tout-à-fait original. Montagne n'y a mis du sien qu'une petite Épître Dédicatoire à son pere, où il dit que c'est par son ordre qu'il a entrepris cet ouvrage; vous la trouverez la septieme dans le neuvieme Volume de cette Édition des ESSAIS.

5 On n'avoit pas encore vu le livre de GROTIUS *de la vérité de la Religion Chrétienne*, où ce grand homme dit expressément que ce sujet avoit été traité par *Raymond Sebonde*, avec beaucoup de subtilité, *Philosophicâ subtilitate*.

esgalé. Cet ouvrage me sembla trop riche & trop beau, pour un Autheur, duquel le nom soit si peu cogneu, & duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espaignol, faisant profession de Medecine à Thoulouse, il y a environ deux cents ans; je m'enquis autrefois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre: il me respondit, qu'il pensoit que ce fust quelque quinte-essence tirée de S. Thomas d'Aquin: car de vrai cet esprit-là, plein d'une érudition infinie & d'un subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que quiconque en soit l'Auteur & inventeur (& ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebonde ce tiltre) c'estoit un très-suffisant homme, & ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on fait de son Ouvrage, c'est que les Chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance, par des raisons humaines, qui ne se con-

çoit que par soi, & par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette objection, il semble qu'il y ait quelque zele de pieté : & à cette cause nous faut-il avec autant plus de douceur & de respect essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la Theologie, que de moi, qui n'y sçai rien. Toutesfois je juge ainsi, qu'à une chose si divine & si haultaine, & surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette verité, de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoing qu'il nous preste encore son secours, d'une faveur extraordinaire & privilegiée, pour la pouvoir concevoir & loger en nous ; & ne crois pas que les moyens purement humains en soient aucunement capables. Et s'ils l'estoient, tant d'ames rares & excellentes, & si abondamment garnies des forces naturelles ès siecles anciens n'eussent pas failli par leur discours d'arriver à cette cognoissance. C'est la foi

ſeule qui embraſſe vivement & certainement les hauts myſteres de notre religion. Mais ce n'eſt pas à dire, que ce ne ſoit une très-belle & très-louable entreprinſe, d'accomoder encore au ſervice de notre foi, les outils naturels & humains, que Dieu nous a donnez. Il ne faut pas doubter que ce ne ſoit l'uſage le plus honorable, que nous leur ſçaurions donner: & qu'il n'eſt occupation ni deſſein plus digne d'un homme Chreſtien, que de viſer par tous ſes eſtudes & penſemens à embellir, eſtendre & amplifier la vérité de ſa creance. Nous ne nous contentons point de ſervir Dieu d'eſprit & d'ame: nous lui devons encore, & rendons une reverence corporelle: nous appliquons nos membres meſmes, & nos mouvements & les choſes externes, à l'honorer Il en faut faire de meſme, & accompagner noſtre foi de toute la raiſon qui eſt en nous: mais toujours avec cette reſervation, de n'eſtimer pas que nos efforts & arguments puiſſent atteindre à une ſi ſu-

pernaturelle & divine ſcience. Si elle n'entre chez nous par une infuſion extraordinaire ; ſi elle y entre non ſeulement par diſcours , mais encor par moyens humains, elle n'y eſt pas en ſa dignité ni en ſa ſplendeur. Et certes je crains pourtant que nous ne la jouiſſions que par cette voie. Si nous tenions à Dieu par entremiſe d'une foi vive : ſi nous tenions à Dieu par lui , non par nous : ſi nous avions un pied & un fondement divin , les occaſions humaines n'auroienr pas le pouvoir de nous eſbranler , comme elles ont : noſtre fort ne ſeroit pas pour ſe rendre à une ſi foible batterie : l'amour de la nouvelleté , la contrainĉte des Princes , la bonne fortune d'un parti , le changement temeraire & fortuit de nos opinions , n'auroient pas la force de ſecoüer & alterer noſtre croyance : nous ne la lairrions pas troubler à la merci d'un nouvel argument , & à la perſuaſion non pas de toute la Rhetorique qui fut onques : nous ſouſtiendrons ces flots

d'une fermeté inflexible & immobile:

b *Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,*
Et varias circùm latrantes dissipat undas
Mole sua.

Si ce rayon de la Divinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit par tout: non-seulement nos paroles, mais encore nos operations en porteroient la lueur & le lustre. Tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte, qu'ès sectes humains il ne fut jamais partisan, quelque difficulté & estrangeté que main-

---

b *Comme un vaste rochet par sa masse pesante*
Dissipe tous les flots dont le bruit menaçant
Ne montre autour de lui qu'une rage impuissante.
Les Vers Latins sont d'un Poëte moderne qui a tiré la pensée, & la plûpart des mots, de ces beaux vers de Virgile:
Ille velut pelagi rupes immota, resistit
Ut pelagi rupes, magno veniente fragore,
Quæ sese, multis, circumlatrantibus undis,
Mole tenet. Æneïd. L. VII, *vs.* 587, &c.
Dans quelques éditions de Montagne on nous renvoie à cet endroit de Virgile, comme si Montagne l'eût cité directement. ---- Ce sont des vers d'un *Anonyme à la louange de Ronsard*. Tom. X. Paris. 1609. *in-12.*

tinſt ſa doctrine, qui n'y conformaſt aucunement ſes deportemens & ſa vie, & une ſi divine & celeſte inſtitution ne marque les Chreſtiens que par la langue. Voulez-vous voir cela ; comparez nos mœurs à un Mahometan, à un Payen, vous demeurez toujours au deſſoubs : Là où au regard de l'advantage de noſtre Religion, nous devrions luire en excellence, d'une extreſme & incomparable diſtance : & devroit-on dire. Sont-ils ſi juſtes, ſi charitables, ſi bons ? Ils ſont donc Chreſtiens. Toutes autres apparences ſont communes à toutes Religions : eſperance, confiance, evenemens, ceremonies, penitence, martyres. La marque peculiere de noſtre verité devroit eſtre noſtre vertu, comme elle eſt auſſi la plus celeſte marque, & la plus difficile ; & que c'eſt la plus digne production de la verité. Pourtant eut raiſon noſtre bon S. Loys, quand ce Roi Tartare, qui s'eſtoit faict Chreſtien, deſſeignoit de venir à Lyon, baiſer les pieds au Pape, & y re-

cognoiſtre la ſanctimonie qu'il eſperoit trouver en nos mœurs, 6 de l'en deſtourner inſtamment, de peur qu'au contraire, noſtre deſbordée façon de vivre ne le deſgoutaſt d'une ſi ſaincte creance. Combien que depuis il advint tout diverſement, à cet autre, lequel eſtant allé à Rome pour meſme effect, y voyant la diſſolution des Prélats, & peuple de ce temps-là, * s'eſtablit d'autant plus fort en noſtre Religion, conſiderant combien elle devoit avoir de force & de divinité, à maintenire ſa dignité & ſa ſplendeur, parmi tant de corruption, & en mains ſi vicieuſes. Si nous avions une ſeule goutte de foi, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la Saincte Parole: nos actions qui ſeroient guidées & accompaignées de la Divinité, ne ſeroient pas ſimplement humaines, elles auroient

---

6 Joinville, c XIX. p. 88, 89.

* Montagne pourroit bien avoir emprunté cette belle hiſtoire d'un *Conte de Bocace*, où l'on aſſure qu'un Juif ſe convertit au Chriſtianiſme par la raiſon qu'on nous dit ici. -- *Jornata prima Novella* II.

quelque chose de miraculeux, comme nostre croyance. c *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas.* Les uns font à croire au monde, qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas. Les autres en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mesme, ne sçachant pas penetrer que c'est que croire.

Nous trouvons estrange si aux guerres, qui pressent à cette heure nostre Estat, nous voyons flotter les evenements, & diversifier d'une maniere commune & ordinaire, c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La justice, qui est en l'un des partis, elle n'est que pour ornement & couverture: elle y est bien alleguée, mais elle n'y est ni receue, ni logée, ni espousée: elle y est comme en la bouche de l'Advocat, non comme dans le cœur & affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire à la foi &

c *Si tu crois, tu seras bientôt instruit des devoirs d'une bonne & heureuse vie* Quint. Inst. L. XII. c. 12. M. *Barbéirac* m'a indiqué ce passage.

à

à la Religion, non pas à nos passions.

Les hommes y sont conducteurs, & s'y servent de la Religion : ce devroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer comme de cire tant de figures contraires, d'une reigle si droite & si ferme, quand s'est-il veu mieux qu'en France en nos jours ? Ceux qui l'ont prinse à droitte, ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes & ambitieuses entreprinses, s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement & injustice, qu'ils rendent doubteuse & malaysée à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions en chose de laquelle depend la conduite & Loi de nostre vie. Peut-on voir partir de mesme eschole & discipline de mœurs plus unies, plus unes ? Voyez l'horrible impudence dequoi nous pelotons les raisons divines : & combien irreligieusement nous les avons rejettées & reprinses, selon que la fortune nous a

changé de place en ces orages publiques. Cette proposition si solenne : *S'il est permis au Subject de se rebeller & armer contre son Prince pour la défense de la Religion* : souvienne vous en quelles bouches cette année passée l'affirmative d'icelle estoit l'arcboutant d'un parti : la négative, de quelque autre parti c'estoit l'arcboutant : Et oyez 7 à present de quel quartier vient la voix & instruction de l'une & de l'autre ; & si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle-là. Et nous brusons les gents, qui disent, qu'il faut faire souffrir à la vérité le joug de nostre besoing : & de combien faict la France pis que de le dire ? Confessons la vérité, qui trieroit de l'armée mesme légitime, ceux qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, & encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leur Pays, ou service du

7 Ici Montagne se moque tout doucement des Catholiques, comme dit M. *Bayle*, dans son Dictionnaire, à l'article HOTMAN, remarque I.

Prince, il n'en ſçauroit baſtir une compaignie de gensdarmes complette. D'où vient cela, qu'il s'en trouve ſi peu, qui ayent maintenu meſme volonté & meſme progrez en nos mouvemens publiques, & que nous les voyons tantoſt n'aller que le pas, tantoſt y courir à bride avalée ; & meſmes hommes, tantoſt gaſter nos affaires par leur violence & aſpreté, tantoſt par leur froideur, molleſſe & peſanteur ; ſi ce n'eſt qu'ils y ſont pouſſez par des conſiderations particulieres & caſuelles, ſelon la diverſité deſquelles ils ſe remuent ?

Je voi cela evidemment, que nous ne preſtons volontiers à la dévotion que les offices, qui flattent nos paſſions. Il n'eſt point d'hoſtilité excellente comme la Chreſtienne. Noſtre zele fait merveilles, quand il va ſecondant noſtre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion. A contrepoil, vers la bonté, la benignité, la tempérance, ſi, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne

va ni de pied, ni d'aîle. Nostre Religion est faicte pour extirper les vices : elle les ouvre, les nourrit, les incite. Il ne faut point 8 faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict. Si nous le croyions, je ne dis pas par foi, mais d'une simple croyance : voire (& je le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions & cognoissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté & beauté qui relui en lui : au moins marcheroit-il

8 Vieux proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, & *lui faire barbe de paille.* Car *foarre*, d'où nous est apparemment venu le mot de *fourrage*, signifie *de la paille*, comme on peut voir dans *Nicot*, qui du reste ne dit pas, faire à Dieu *barbe*, mais *gerbe de foarre*; c'est-à-dire, pour me servir de ses propres termes, *frauder la dixme*, *ne baillant que de la paille sans grain.* On disoit du tems de Rabelais *faire gerbe de feurre.* Gargantua, *dit-il*, faisoit gerbe de feurre aux Dieux, L. I. c. XI. Si Nicot a donné la vraie explication de cette espece de proverbe, comme il n'y a pas lieu d'en douter, le mot de *Dieu* n'y a été mis que pour désigner les Ministres des choses sacrées, par un tour d'expression dont l'usage est fort ancien dans le monde.

en mesme rang de nostre affection, que les richesses, les plaisirs, la gloire & nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager, comme il craint d'outrager son voisin, son parent, son maistre. Est-il si simple entendement, lequel ayant d'un costé l'objet d'un de nos vicieux plaisirs, & de l'autre en pareille cognoissance & persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, 9 entrast en bigue de l'un pour l'autre? Et si nous y renonçons souvent de pur mespris: car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense? Le Philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le Prestre lui disant, que ceux qui se vouoyent à cette Religion, avoient à recevoir après leur mort des biens éternels & parfaicts: 10 *Pour-*

9 *Voulut échanger l'un pour l'autre?* --- *Biguer* changer, troquer: *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, où l'on n'a point mis le mot de *Bigue*, qui n'est pas non plus dans *Nicot* ni dans *Cotgrave*, ce qui pourroit faire croire que Montagne l'a fabriqué lui-même.

10 *Diogene Laërce*, dans la Vie d'Antisthene, L. VI. Segm. 4.

quoi, si tu le crois, ne meurs-tu donc toi-mesme ? lui fit-il. Diogenes plus brusquement selon sa mode & plus loing de nostre propos, au Prestre qui le preschoit de mesme, de se faire de son Ordre, pour parvenir aux biens de l'autre monde : 11 *Veux-tu pas que je croie qu'Agesilaüs & Epaminondas, si grands hommes, seront miserables, & que toi qui n'es qu'un veau, & qui ne fais rien qui vaille, seras bienheureux, parce que tu es Prestre ?* Ces grandes promesses de la beatitude éternelle si nous les recevions de pareille authorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

d *Non jàm se moriens dissolvi conquereretur,*
Sed magis ire foras, vestemque relinquere ut anguis

11 Id. dans la Vie de *Diogene le Cynique*, L. VI. Segm. 39.

d Bien loin de nous plaindre en mourant de notre dissolution, nous serions tous joyeux d'aller ailleurs & de quitter comme le serpent, une dépouille corruptible, ou d'imiter le cerf qui avec l'âge se décharge de son bois. *Lucret.* L. II. *vs.* 612, &c.

Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.

12 *Je veux estre dissoult*, dirions-nous, *& estre avecques Jesus-Christ.* La force du discours de Platon de l'immortalité de l'ame, poussa bien aucuns de ses disciples à la mort pour jouïr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Tout cela c'est un signe tres-evident que nous ne recevons nostre Religion qu'à nostre façon & par nos mains, & non autrement que comme les autres Religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrez au Pays, où elle estoit en usage ; ou nous regardons son ancienneté, ou l'authorité des hommes qui l'ont maintenue, ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreans, ou suivons ses promesses. Ces considerations là doivent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre region, d'autres tesmoings, pareilles promesses & menasses,

12 S. Paul, dans son Épître aux Philipp. c. 1. vs. 23.

nous pourroient imprimer par mesme voie une creance contraire. Nous sommes Chrestiens à mesme tiltre que nous sommes ou Perigordins ou Alemans. Et ce que dit Platon 13, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'Atheïsme, qu'un danger pressant ne ramene à la recognoissance de la divine puissance : ce rolle ne touche point un vrai Chrestien : C'est à faire aux Religions mortelles & humaines, d'estre reçues par une humaine conduite. Quelle foi doit-ce estre, que la lascheté & la foiblesse de cœur plantent en nous & establissent ? Plaisante foi, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir le courage de le descroire. Une vitieuse passion, comme celle de l'inconstance & de l'estonnement, peut-elle faire en nostre ame aucune production reiglée ? Ils establissent, 14 dit-il, par la raison de leur jugement,

13 Voyez ci-dessus, L. I. ch. 56. n. 2.

14 *Platon.* De Republ. L. I. vers le commencement, pag. 330. D. *C'est M.* Barbeyrac *qui m'a indiqué ce passage.*

que ce qui se recite des Enfers, & des peines futures est feint : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lors que la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, la terreur d'icelle les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et parce que telles impressions rendent les courages craintifs, 15 il defend en ses loix toute instruction de telles menaces, & la persuasion que des Dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien quand il y eschoit, & pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des Atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long-temps se moquant des hommes religieux : mais la mort le surprenant, 16 qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les Dieux

15 J'apprens encore de M *Barbeyrac* que c'est le résultat de ce que *Platon* dit sur la fin du second livre, & au commencement du troisieme de sa *République*.

16 *Diogene Laërce*, dans la Vie de Bion, L. IV *Segm.* 4.

17 s'oftoient & fe remettoient felon l'affaire de Bion. Platon, & ces exemples veulent conclurre, que nous fommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raifon, ou par force. L'Atheïfme eftant une propofition, comme defnaturée & monftrueufe, difficile auffi, & malaifée d'eftablir en l'efprit humain, pour infolent & defreiglé qui puiffe eftre: il s'en eft veu affez, par vanité & par fierté de concevoir des opinions non vulgaires, & réformatrices du monde, en affecter la profeffion par contenance : qui s'ils font affez fols, ne font pas affez forts, pour l'avoir plantée en leur confcience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le Ciel, fi vous leur attachez un bon coup d'efpée en la poitrine : & quand la crainte ou la maladie aura abattu & appefanti cette licentieufe ferveur d'hu-

17 Cette réflexion, fi jufte & fi naturelle, eft de *Diogene Laërce* lui même, ibid. *Segm.* 55. Comme il n'eft pas riche de fon fond, il feroit cruel de lui ravir le peu qu'il a.

meur volage, ils ne lairront pas de se revenir, & se laisser tout discretement manier aux creances & exemples publiques. Autre chose est, un dogme serieusement digeré, autre chose ces impressions superficielles : lesquelles nées de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement & incertainement en la fantaisie. Hommes bien miserables & escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent.

L'erreur du Paganisme, l'ignorance de nostre sainĉte verité, laissa tomber 18 cette grande ame, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet autre voisin abus, que les enfans & les vieillards se trouvent plus susceptibles de Religion, comme si elle naissoit & tiroit son credit de nostre imbecillité. Le nœud qui devroit attacher nostre jugement & nostre volonté, qui devroit estreindre nostre ame & joindre à nostre Createur, ce

18 *Le divin Platon.*

devroit estre un nœud prenant ses replis & ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons & passions, mais d'une estreinte divine & supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage, & un lustre, qui est l'authorité de Dieu & sa grace. Or nostre cœur & nostre ame estant regie & commandée par la foi, c'est raison qu'elle tire au service de son dessein toutes nos autres pieces selon leur portée.

Aussi n'est-il pas croyable, que toute cette machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand Architecte; qu'il n'y ait quelque image ès choses du monde rapportant aucunement à l'ouvrier, qui les a basties & formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le caractere de sa Divinité, & ne tient qu'à nostre imbecillité, que nous ne le puissions descouvrir. C'est ce qu'il nous dit lui-mesme, que ses operations invisibles, il nous les manifeste par les visibles. Sebonde s'est travaillé à ce digne estude, & nous montre comment il n'est piece du monde,

qui desmente son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'Univers ne consentoit à nostre creance. Le ciel, la terre, les elements, nostre corps & nostre ame, toutes choses y conspirent : il n'est que de trouver le moyen de s'en servir ; elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre. Car ce monde est un Temple très-sainct, dedans lequel l'homme est introduict, pour y contempler des statues, non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine pensée a faict sensibles, le Soleil, les Estoiles, les eaux & la terre, pour nous representer les intelligibles. *Les choses invisibles de Dieu,*
19 dit Sainct Paul, *apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience éternelle, & sa Divinité par ses œuvres.*

e *Atque adeò faciem cœli non invidet Orbi*
Ipse Deus, vultusque suos corpusque recludit
Semper volvendo : seque ipsum inculcat & offert.

---

19 Épître aux Romains, ch. 1. *vs.* 20.

e Dieu n'envie point à la terre l'aspect du ciel. Lui-même roulant sans cesse, expose à nos yeux son

Ut benè cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges.

Or nos raisons & nos discours humains c'est comme la matiere lourde & sterile : la grace de Dieu en est la forme : c'est elle qui y donne la façon & le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates & de Caton demeurent vaines & inutiles pour n'avoir eu leur fin, & n'avoir regardé l'amour & obeissance du vrai Createur de toutes choses, & pour avoir ignoré Dieu : ainsi est-il de nos imaginations & discours : ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon & sans jours, si la foi & grace de Dieu n'y sont jointes. La foi venant à teindre & illustrer les arguments de Sebonde, elle les rend fermes & solides : ils sont capables de servir d'acheminement, & de premiere guide à un apprentif, pour le mettre à la voie de cette cognoissance :

corps à découvert. Il se montre à nous pour être clairement connu, & nous apprend à contempler sa marche, & à remarquer attentivement ses loix.

ils le façonnent aucunement & rendent capable de la graçe de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit & se parfaict après, nostre creance. Je sçai un homme d'authorité nourri aux Lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance par l'entremise des argumens de Sebonde. Et quand on les despouillera de cet ornement, & du secours & approbation de la foi, & qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combattre ceux qui sont precipitez aux espouvantables & horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors, aussi solides & autant fermes, que nuls autres de mesme condition qu'on leur puisse opposer. De façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties:

f *Si melius quid habes, accerse, vel imperium fer.*

Qu'ils souffrent la force de nos preuves,

---

f Avez-vous quelque chose de meilleur, produisez-le, ou acceptez ce qu'on vous présente. *Horat.* L. I. Epist. V. v. 6.

ou qu'ils nous en facent voir ailleurs; & sur quelque autre subject, de mieux tissues, & mieux estoffées. Je me suis sans y penser à demi desja engagé dans la seconde objection, à laquelle j'avois proposé de respondre pour Sebonde.

Aucuns disent que ses arguments sont foibles & ineptes à verifier ce qu'il veut, & entreprennent de les choquer aisément. Il faut secoüer ceux-ci un peu plus rudement: car ils sont plus dangereux & plus malitieux que les premiers. On couche volontiers les dicts d'autrui à la faveur des opinions qu'on a prejugées en soi: A un Atheïste tous Escrits tirent à l'Atheïsme. Il infeste de son propre venin la matiere innocente. Ceux-ci ont quelque preoccupation de jugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebonde. Au demeurant il leur semble qu'on leur donne beau jeu, de les mettre en liberté de combattre nostre Religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa majesté



pleine d'authorité & de commandement. Le moyen que je prens pour rabattre cette frenesie, & qui me semble le plus propre, c'est de froisser & fouler aux pieds l'orgueil, & l'humaine fierté : leur faire sentir l'inanité, la vanité, & [20] deneantise de l'homme : leur arracher des poings les chetives armes de leur raison : leur faire baisser la teste & mordre la terre, soubs l'authorité & reverence de la Majesté Divine. C'est à elle seule qu'appartient la science & la sapience : elle seule qui peut estimer de soi quelque chose, & à qui nous desrobons ce que nous nous comptons, & ce que nous nous prisons. Abbatons [21] ce cuider, premier fondement de tyrannie du malin esprit. [g] *Deus superbis resistit : humilibus autem dat gratiam.* L'intelligence

---

20 *L'extrême bassesse.* C'est ce que signifie *deneantise* dans le Dictionnaire François & Anglois de Cotgrave.

21 *Cette présomption.*

g Dieu résiste aux superbes & fait grace aux humbles. I *Epître de S. Pierre.* c. v. *vs.* 5.

eſt en tous les Dieux, dit Platon 22, & point ou peu aux hommes. Or c'eſt cependant beaucoup de conſolation à l'homme Chreſtien, de voir nos outils mortels & caduques, ſi proprement aſſortis à noſtre foi ſaincte & divine, que lors qu'on les emploie aux ſubjects de leur nature mortels & caduques, ils n'y ſoient pas appropriez plus uniement, ni avec plus de force. Voyons donc ſi l'homme a en ſa puiſſance d'autres raiſons plus fortes que celles de Sebonde: voire s'il eſt en lui d'arriver à aucune certitude par argument & par diſcours. Car ſainct Auguſtin 23 plaidant contre ces gents ici, a occaſion de reprocher leur injuſtice, en ce qu'ils tiennent les parties de noſtre creance fauſſes, que noſtre raiſon faut à eſtablir. Et pour monſtrer qu'aſſez de choſes peuvent eſtre & avoir eſté, deſquelles notre diſcours ne ſçauroit ſonder la nature & les

22 Dans ſon *Timée*, p. 51. E. Tom. III. Je tiens cette citation de M. *Barbeyrac*.

23 *De Civitate Dei*, L. XXI. c. v.

causes, il leur met en avant certaines experiences cognues & indubitables, ausquelles l'homme confesse rien ne voir: Et cela faict-il, comme toutes autres choses, d'une curieuse & ingenieuse recherche. Il faut plus faire, & leur apprendre, que pour convaincre la foiblesse de leur raison; il n'est besoing d'aller triant de rares exemples: & qu'elle est si manque & si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité, qui lui soit assez claire: que l'aisé & le malaisé lui sont un: que tous subjects également, & la nature en general desavouë sa jurisdiction & entremise. Que nous presche la vérité, quand elle nous presche 24 de fuir la mondaine Philosophie: quand elle nous inculque si souvent, que nostre sagesse n'est que folle devant Dieu: que de toutes les vanitez la plus vaine c'est l'homme: que l'homme qui presume de son sçavoir: & que l'homme, qui n'est rien, s'il

24 *S. Paul* aux Coloss. c. ij. *vs.* 8.
25 1 *Corinth.* c. iij. *vs.* 19.

pense eſtre quelque choſe, ſe ſeduit ſoi-meſme, & ſe trompe? Ces ſentences du S. Eſprit expriment ſi clairement & ſi vivement ce que je veux maintenir, qu'il ne me faudroit aucune autre preuve contre des gents qui ſe rendroient avec toute ſubmiſſion & obéiſſance à ſon authorité.

Mais ceux-ci veulent eſtre fouëtze à leurs propres deſpens, & ne veulent ſouffrir qu'on combatte leur raiſon que par elle-meſme. Conſiderons donc pour cette heure, l'homme ſeul, ſans ſecours eſtranger, armé ſeulement de ſes armes, & deſpourveu de la grace & cognoiſſance divine, qui eſt tout ſon honneur, ſa force, & le fondement de ſon eſtre. Voyons combien il a de tenuë en ce bel équipage. Qu'il me face entendre par l'effort de ſon diſcours, ſur quels fondemens il a baſty ces grands advantages, qu'il penſe avoir ſur les autres creatures. Qui lui a perſuadé que ce branſle admirable de la voute Celeſte, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulans ſi fie-

rement ſur ſa teſte, les mouvements eſpouvantables de cette mer infinie, ſoient eſtablis & ſe continuent tant de ſiecles, pour ſa commodité & pour ſon ſervice? Eſt-il poſſible de rien imaginer ſi ridicule, que cette miſerable & chetive creature, qui n'eſt pas ſeulement maiſtreſſe de ſoi, expoſée aux offences de toutes choſes, ſe die maiſtreſſe & emperiere de l'Univers, duquel il n'eſt pas en ſa puiſſance de cognoiſtre la moindre partie, s'en faut de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'eſtre ſeul en ce grand baſtiment, qui ait la ſuffiſance d'en recognoiſtre la beauté & les pieces, ſeul qui en puiſſe rendre graces à l'Architecte, & tenir compte de la recepte & miſes du monde : qui lui a ſcellé ce privilege? Qu'il nous montre Lettres de cette belle & grande charge. Ont-elles été ottroyées en faveur des Sages ſeulement? Elles ne touchent guere de gents. Les fols & les meſchants ſont-ils dignes de faveur ſi extraordinaire, & eſtants la pire piece du

monde, d'eſtre preferez à tout le reſte? En croirons-nous 26 cettui-là? *Quorum igitur causâ quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur. Hi sunt dii & homines, quibus profectò nihil est melius.* Nous n'aurons jamais aſſez bafoüé l'impudence de cet accouplage. Mais pauvret, qu'a-t'il en ſoi digne d'un tel advantage? A conſiderer cette vie incorruptible des corps celeſtes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une ſi juſte reigle:

h *Cùm suspicimus magni cœlestia mundi*
Templa super, stellisque micantibus Æthera fixum,

26 C'eſt-à-dire, *le Stoïcien Balbus, qui dans le livre de Ciceron*, de Naturâ Deorum, L. II. c. 53. *parle ainſi*: Quorum igitur, &c. » Pour qui dirons-» nous donc que le monde a été fait? C'eſt, ſans » doute, pour les êtres animés, qui ont l'uſage de » la raiſon, ſavoir les Dieux & les hommes, qui » ſont certainement ce qu'il y a de plus excellent.

h Lorſque nous levons les yeux vers la voûte éclatante qui couvre ce vaſte univers, lorſque nous contemplons le ciel tout brillant d'étoiles, & que nous conſiderons le cours réglé du ſoleil & de la lune. *Lucret*, L. V. *vſ.* 1203, &c.

Et venit in mentem Lunæ Solisque viarum.

A considerer la domination & puissance que ces corps-là ont non seulement sur nos vies & conditions de nostre fortune,

i *Facta etenim & vitas hominum suspendit ad astra :*

mais sur nos inclinations mesme, nos discours, nos volontez, qu'ils regissent, poussent & agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l'apprend & le trouve :

k *Speculataque longè*
Deprendit tacitis dominantia legibus astra;
Et totum alternâ mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discernere signis :

A voir que non un homme seul, non un Roi, mais les Monarchies, les Empires, & tout ce bas monde se meut au bransle des moindres mouvemens celestes :

---

i Car tout le cours de notre vie, dépend de celui des astres. *Manil.* L. III *vs.* 58.

k Puisqu'on trouve que ces astres qu'on voit de si loin, régnent par des loix secretes, que le monde se meut par une mutuelle correspondance, & que l'enchaînement des destinées est déterminé par des signes certains. *Id.* L. I. *vs.* 62, &c.

l *Quantaque quàm parvi faciant discrimina motus :* Manil. L. I. *vs.* 57.
Tantum est hoc regnum quod regibus imperat ipsis : Id. L. IV. *vs.* 93.

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance & science, & ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, & cette comparaison d'eux à nous, elle vient, comme juge nostre raison, par leur moyen, & de leur faveur:

m *Fuit alter amore;*
Et pontum tranare potest & vertere Trojam:
Alterius sors est scribendis legibus apta,
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes;
Mutuaque armati coëunt in vulnera fratres:
Non nostrum hoc bellum est: coguntur tanta movere,

---

l Et quels grands changemens sont produits par ses mouvemens insensibles, dont l'empire s'étend jusques sur les Rois.

m L'un forcené d'amour passe la mer pour aller renverser la ville de Troye : un autre est déterminé par sa destinée à composer des loix. Voici d'un autre côté des enfans qui tuent leur pere; des peres qui tuent leurs enfans; & des freres qui courent aux armes pour s'égorger l'un l'autre. Ce n'est pas aux hommes qu'il faut imputer la cause de tous ces dé-

Inque

Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra.

. . . .

. . . .

Hoc quoque fatale est sic ipsum expendere fatum.

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons? comment nous pourra-t'elle esgaler à lui? comment soubs-mettre à nostre science son essence & ses conditions? Tout ce que nous voyons en ces corps-là, nous estonne: n *quæ molitio, quæ ferramenta qui vecter, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt*? pourquoi les privons-nous & d'ame, & de vie, & de discours? y avons-nous recognu quelque stupidité immobile & insensible, nous qui n'avons aucun commerce avec eux que d'obéissance? Dirons-nous que nous n'avons veu en nulle autre creature, qu'en l'homme,

---

sordres. Une force supérieure qui les y entraîne, leur en fait souffrir la peine. -- Et d'examiner le destin, comme je fais ici, cela même est un effect du destin: *Manil.* L. IV. *vs.* 79 -- 85, 113.

n De quels instrumens, de quelles machines, de quels ouvriers s'est-on servi pour élever un si vaste édifice? *Cic.* de Naturâ Deorum, L. I. c. 11.

l'uſage d'une ame raiſonnable ? Et quoi ? avons-nous veu quelque choſe ſemblable au Soleil ? Laiſſe-t'il d'eſtre, parce que nous n'avons rien vu de ſemblable ? & ſes mouvements, d'eſtre, parce qu'il n'en eſt point de pareils ? Si ce que nous n'avons pas veu, n'eſt pas, notre ſcience eſt merveilleuſement raccourcie. o *Quæ ſunt tantæ animi anguſtiæ* ! Sont-ce pas des ſonges de l'humaine vanité, de faire de la Lune une terre celeſte ? y deviner des montaignes, des vallées comme Anaxagoras ? y planter des habitations & demeures humaines, & y dreſſer des colonies pour noſtre commodité, comme faict Platon & Plutarque ? & de noſtre Terre en faire un Aſtre eſclairant & lumineux ? p *Inter cætera mortalitatis incommoda, &*

---

o Ah ! que les bornes de notre eſprit ſont étroites ! *Id.* ibid. c. 31.

p *Entr'autres déſavantages de notre nature mortelle, l'un eſt l'aveuglement de l'eſprit humain, qui non-ſeulement ſe trouve dans la néceſſité d'errer, mais qui ſe plaît dans ſes erreurs.* Senec. *de Irâ*, L. II. c. 9. -- Dans quelques éditions de Montagne, le paſſage qui ſuit eſt attribué à Seneque, Epiſt. 65. mais

hoc est, caligo mentium: nec tantùm necessitas errandi, sed errorum amor. . . .

. . . .

Corruptibile corpus aggravat animam, & deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem.

La présomption est nostre maladie naturelle & originelle. La plus calamiteuse & fragile de toutes les creatures c'est l'homme, & quant & quant, la plus orgueilleuse. Elle se sent & se voit logée ici parmi la bourbe & le fient du monde, attachée & clouée à la pire, plus morte & croupie partie de l'Univers, au dernier estage du logis, & le plus esloigné de la voute Celeste, avec les animaux de la pire

il n'est point dans cette épître, & si je ne me trompe il paroît par le stile qu'on le cherchéroit inutilement dans tout autre ouvrage de Seneque. Quoiqu'il en soit, il peut être traduit ainsi en François : *Le corps corruptible appesantit l'ame de l'homme; & cette habitation terrestre déprime son imagination qui se répand sur tant de différens objets.* --- Enfin je viens de trouver ce passage dans S. Augustin, *de Civitate Dei*, L. XII. c. 15. qui l'a pris du livre de la *Sapience*, IX, 15.

27 condition des trois : & se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune, & ramenant le Ciel soubs ses pieds.

C'est par la vanité de cette mesme imagination qu'il s'esgale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-mesme & separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres & compaignons, & leur distribue telle portion de facultez & de forces, que bon lui semble. Comment cognoist-il par l'effort de son intelligence, les branles internes & secrets des animaux ? par quelle comparaison d'eux à nous conclud-il la bestise qu'il leur attribue ? Quand je me joue à ma chatte, qui sçait, si elle passe son temps de moi plus que je ne fai d'elle ? Nous nous entretenons de singeries reciproques. Si j'ai mon heure de commencer ou de refuser,

---

27 C'est-à-dire, *avec les animaux purement terrestres, toujours rampans sur la terre, & par cela même de pire condition que les deux autres especes, qui volent dans l'air, ou nagent dans les eaux.*

aussi a-t'elle la sienne. Platon[28] en sa peinture de l'aage doré sous Saturne, compte entre les principaux advantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avec les bestes, desquelles s'enquerant & s'instruisant, il sçavoit les vraies qualités & differences de chascune d'icelles, par où il acqueroit une très-parfaite intelligence & prudence: & en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire. Nous faut-il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le faict des bestes? Ce grand Autheur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle, que Nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications, qu'on en tiroit en son temps. Ce defaut qui empesche la communication d'entre elles & nous, pourquoi n'est-il aussi bien à nous qu'à elles? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point: car

28 Dans son Dialogue intitulé *le Politique*, p. 272. Tom. II.

nous ne les entendons non plus qu'elles nous. Par cette mesme raison elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les estimons. Ce n'est pas grand' merveille, si nous ne les entendons pas, aussi ne faisons-nous les Basques & les 29 Troglodytes. Toutesfois aucuns se sont vantez de les entendre, comme 30 Apollonius Thyaneus, 31 Melampus, 32 Tiresias, Thales, & autres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les Cosmographes, 33 qu'il y a des Nations qui reçoivent un Chien pour leur Roi, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix & mouvements.

Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous. Nous avons quelque moyen-

---

29 Anciens peuples sur la côte Occidentale du Golphe Arabique, ainsi nommés, parce qu'ils habitoient dans des cavernes.

30 Qui l'avoit appris des Arabes, dit Philostrate, *De Vitâ Apoll. Thyan.* L. I. c. 20. p. 29. Ed. Olear.

31 *Apollodor.* L. I. c. 9. §. 11.

32 *Id.* L. III. c. 9. §. 7.

33 *Plin.* Hist. Nat. L. VI. c. 30. *Ex Africæ parti Proembari, Proemphanæ qui canem pro rege habent, motu ejus imperia augurantes.*

ne intelligence de leurs ſens : auſſi ont les beſtes des noſtres, environ à meſme meſure. Elles nous flattent, nous menaſſent, & nous requierent : & nous elles. Au demeurant nous decouvrons bien evidemment, qu'entre elles il y a une pleine & entiere communication, & qu'elles s'entr'entendent, non ſeulement celles de meſme eſpece, mais auſſi d'eſpeces diverſes :

q *Cùm mutæ pecudes, cùm deniqueſecla ferarum*
Diſſimiles ſoleant voces variaſque ciere,
Cùm metus aut dolor eſt, aut cùm jàm gaudia gliſcunt.

En certain abboyer du chien le cheval cognoiſt qu'il y a de la colere : de certaine autre ſienne voix, il ne s'effraye point. Aux beſtes meſmes qui n'ont pas de voix, par la ſociété d'offices que nous voyons entre elles, nous argumentons

q Les différens animaux, tant les domeſtiques que les ſauvages, forment divers ſons, ſelon que la peur, la douleur, ou la joie, agiſſent en eux. *Lucret.* L. V. *vſ.* 1058, &c.

aisément quelque autre moyen de communication, leurs mouvements discourent, & traictent:

r Non aliâ longè ratione atque ipsa videtur,
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ.

Pourquoi non tout aussi bien, que nos muets disputent, argumentent, & content des histoires par signes? J'en ai veu de si souples & formez à cela, qu'à la verité, il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroussent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, & disent enfin toutes choses des yeux:

s E'l silentio ancor suole
Haver pieghie parole:

Quoi des mains? nous requerons,

r Ainsi nous voyons que l'impuissance où se trouvent les enfans d'expliquer leurs pensées par leurs premiers bégayemens, les force à recourir aux gestes pour se faire entendre. *Id.* ibid. *vs.* 1029, &c.

s Le silence même a son langage. Il fait prier, & se faire entendre. *Aminta* del Tasso, Atto II. nel *Choro. vs.* 34, 35.

nous promettons, appellons, congedions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mesprisons, deffions, despittons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, rejouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons: & quoi non? d'une variation & multiplication à l'envi de la langue. De la teste nous convions, renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, egayons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons, exhortons, menaçons, asseurons, enquerons. Quoi de sourcils? Quoi des espaules? Il n'est mouvement

sans discipline, & un langage public: Qui sait, voyant la varieté & usage distingué des autres, que cettui-ci doibt plustost estre jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulierement la necessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoing, & les Alphabets des doigts, & Grammaires en gestes: & les Sciences qui ne s'exercent & ne s'expriment que par iceux : & les Nations que Pline dit 34 n'avoir point d'autre langue. Un Ambassadeur de la ville d'Abdere, après avoir longuement parlé au Roi Agis de Sparte, lui demanda: Et bien, Sire, quelle réponse veux-tu que je rapporte à nos Citoyens? 35 *Que je t'ai laissé dire tout ce que tu as voulu, & tant que tu as voulu, sans jamais dire mot.* Voilà pas un taire parlier & bien intelligible?

34 Hist. Nat. L. VI. c. 30. *Quibus pro sermone nutus motusque membrorum est.*

35 Plutarque, dans les *Dits notables des Lacédémoniens*, au mot AGIS, *fils d'Archidamus.*

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons-nous aux operations des animaux ? Est-il police reiglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges & d'offices, & plus constamment entretenue, que celle des mouches à miel ? Cette disposition d'actions & de vacations si ordonnée, la pouvons-nous imaginer se conduire sans discours & sans prudence ?

t His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere.

Les arondelles que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent-elles sans jugement, & choisissent-elles sans discretions de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger ? Et en cette belle & admirable contexture de leurs bastimens,

---

t A ces marques & sur ces observations, quelques-uns ont dit que les abeilles avoient une portion de l'esprit divin, & qu'elles étoient éclairées d'un rayon céleste. *Georg.* L. IV. *vs.* 219, &c.

les oiseaux peuvent-ils se servir plutost d'une figure quarrée, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions & les effets? Prennent-ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'ammollit en l'humectant? Planchent-ils de mousse leurs palais, ou de duvet, sans prevoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement & plus à l'aise? Se couvrent-ils du vent pluvieux, & plantent leur loge à l'Orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, & considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre? Pourquoi espessit l'araignée sa toile en un endroit, & relasche en un autre; se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle-là, si elle n'a & deliberation, & pensement, & conclusion?

Nous recognoissons assez en la plus-part de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous, & combien nostre art est foible à les

imiter. Nous voyons toutesfois aux nostres plus grossiers, les facultez que nous y employons, & que nostre ame s'y sert de toutes ses forces : pourquoi n'en estimons-nous autant d'eux ? pourquoi attribuons-nous à je ne sçai quelle inclination naturelle & servile, les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature & par art ? En quoi sans y penser nous leur donnons un très-grand advantage sur nous, de faire que Nature par une douceur maternelle les accompaigne & guide, comme par la main, à toutes les actions & commoditez de leur vie, & qu'à nous elle nous abandonne au hasard & à la fortune, & à quester par art, les choses necessaires à nostre conservation ; & nous refuse quant & quant les moyens de pouvoir arriver par aucune institution & contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutalle surpasse en toutes commoditez, tout ce que peut nostre divine intelligence. Vraiement

à ce compte nous aurions bien raiſon de l'appeller une très-injuſte maraſtre : mais il n'en eſt rien, noſtre police n'eſt pas ſi difforme & deſreiglée.

Nature a embraſſé univerſellement toutes ſes creatures : & n'en eſt aucune, qu'elle n'ait bien pleinement fourni de tous moyens neceſſaires à la conſervation de ſon eſtre. Car ces plaintes vulgaires que j'oi faire aux hommes, (comme la licence de leurs opinions les eſleve tantoſt au deſſus des nuës, & puis les ravale aux Antipodes) que nous ſommes le ſeul animal abandonné, nud ſur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant dequoi s'armer & couvrir que de la deſpouille d'autrui : là où toutes les autres creatures, Nature les a reveſtues de coquilles, de gouſſes, d'eſcorce, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'eſcaille, de toiſon, & de ſoie, ſelon le beſoin de leur eſtre : les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour aſſaillir & pour deffendre : & les a elle-meſme inſtruites

à ce qui leur eſt propre, à nager, à courir, à voler, à chanter : là où l'homme ne ſçait ni cheminer, ni parler, ni manger, ni rien que pleurer ſans apprentiſſage.

u *Tùm porrò puer, ut ſævis projectus ab undis*
Navita, nudus humi jacet infans, indigus omni
Vitali auxilio, cùm primùm in luminis oras
Nexibus ex alvo matris natura profudit;
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum eſt,
Cui tantùm in vitâ reſtet tranſire malorum.
At variæ creſcunt pecudes, armenta, feræque,
Nec crepitacula eis opus eſt, nec cuiquam adhibenda eſt
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela:
Nec varias quærunt veſtes pro tempore cœli:

---

u L'enfant, comme un pauvre matelot que les flots ont jetté ſur le bord de la mer après un triſte naufrage, eſt couché par terre tout nud, & denué de tous les ſecours de la vie, dès que la nature l'a détaché du ſein de ſa mere pour lui faire voir la lumiere. Auſſi remplit-il de cris lugubres le lieu de ſa naiſſance, comme doit faire une créature qui eſt deſtinée à ſouffrir tant de maux dans la vie. Au contraire, les bêtes de toute eſpece, tant privées que ſauvages, croiſſent d'elles-mêmes, ſans avoir beſoin de jouets, ni qu'une nourrice les amuſe par des paroles flateuſes & enfantines. Elles ne ſont point obligées de s'habiller differemment ſelon la différence des ſaiſons : &

Denique non armis opus est, non mœnibus altis
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia largè
Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum.

Ces plaintes-là sont fausses, il y a en la police du monde, une égalité plus grande, & une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les injures du temps, tesmoing plusieurs Nations, qui n'ont encores essayé nul usage de vestement. Nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus; ne sont pas les Irlandois nos voisins, soubs un ciel si froid: Mais nous le jugeons mieux par nous-mesmes: car tous les endroits de la personne, qu'il nous plaist descouvrir au vent & à l'air, se trouvent propres à le souffrir. S'il y a partie en nous foible, & qui semble devoir craindre la froidure, ce devroit estre l'estomach, où se fait la digestion: nos peres

---

comme là nature fait éclorre de son sein tout ce qui leur est nécessaire, elles n'ont besoin ni d'armes, ni de hautes murailles, pour defendre leurs provisions. *Lucret.* L. V. *vs.* 223 — 235.

le portoient descouvert : & nos Dames; ainsi molles & delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril. Les liaisons & emmaillotements des enfants ne sont non plus necessaires : & les meres 36 Lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la plus part des autres animaux, & n'en est guere qu'on ne voie se plaindre & gemir long-temps après leur naissance : d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse, en quoi ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est en nous, comme en eux, naturel & sans instruction :

x *Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti.*

Qui fait doubte qu'un enfant arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture ? Et la terre en produit, &

---

36 *Plutarque*, dans la vie de Lycurgue, c. 13.
x Car chacun sent ce qu'il est capable de faire. *Lucret.* L. V. *vs.* 1032.

lui en offre assez pour sa necessité, sans autre culture & artifice: & si non en tout temps, aussi ne fait-elle pas aux bestes, tesmoing les provisions, que nous voyons faire aux fourmis & autres, pour les saisons steriles de l'année. Ces Nations, que nous venons de descouvrir si abondamment fournies de viande & de breuvage naturel, sans soing & sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture: & que sans labourage, nostre mere Nature nous avoit munis à planté de tout ce qu'il nous falloit: voire, comme il est vrai-semblable, plus pleinement & plus richement qu'elle ne fait à présent, que nous y avons meslé nostre artifice:

> y *Et tellus nitidas fruges vinetaque læta*
> *Sponte suâ primùm mortalibus ipsa creavit:*
> *Ipsa dedit dulces fœtus, & pabula læta*
> *Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,*
> *Conterimusque boves & vires agricolarum:*

---

y D'abord la terre produisit d'elle-même pour les hommes les riches moissons & les fertiles vignobles; elle leur donna d'excellens fruits & de gras pâturages;

le débordement & desreiglement de nostre appetit devançant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de divers mouvements de membres, & en tirons plus de service naturellement & sans leçon : ceux qui sont conduicts à combattre nuds, on les voit se jetter aux hazards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cet advantage, nous en surpassons plusieurs autres. Et l'industrie de fortifier le corps & le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct & precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise & esmoult ses dents, desquelles il se sert à la guerre : car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, & ne les emploie aucunement à ses autres services. Quand les taureaux vont au

---

mais à présent toutes ces choses dépérissent malgré tout notre travail qui fatigue le bœuf, & épuise les force du laboureur. *Lucret.* L. II. *vs.* 1157, &c.

combat, ils respandent & jettent la poussiere à l'entour d'eux : les sangliers 37
affinent leurs deffenses, & l'ichneumon, quand il doit venir aux prinses avec le crocodile, munit son corps, l'enduit & le crouste tout à l'entour, de limon bien serré & bien paistry, comme d'une cuirasse. Pourquoi ne dirons-nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois & de fer ?

Quant au parler, il est certain, que s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutefois je croi qu'un enfant qu'on auroit nourri en pleine solitude, esloigné de tout ce commerce (qui seroit un essai mal-aisé à faire) auroit quelque espéce de parole pour exprimer ses conceptions : & n'est pas croyable, que Nature nous ait refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs autres animaux : Car qu'est-ce autre chose que parler, cette

37 *Aiguisent*, *affilent*. Je n'ai point trouvé dans les vieux Dictionaires le mot *affiner* dans le sens qu'il a ici.

faculté, que nous leur voyons de se plaindre, de se resjouir, de s'entrappeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix? Comment ne parleroient-elles entr'elles? elles parlent bien à nous, & nous à elles. En combien de sortes parlons-nous à nos chiens? & ils nous respondent. D'autre langage, d'autres appellations, devisons-nous avec eux, qu'avec les oiseaux, avec les porceaux, les bœufs, les chevaux: & changeons d'idiome selon l'espece,

a Cosi per entro loro schiera bruna
S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse a spiar lor via & lor fortuna.

Il me semble que Lactance 38 attribue aux bestes, non le parler seulement,

a Ainsi parmi une troupe de fourmis on en voit qui s'abouchent, dans la vue peut-être d'épier les desseins & la fortune, l'une de l'autre. *Dante*, uel Pugatorio, *Canto* XXVI. *vs.* 34, &c.

38 *Quum enim suas voces propriis icter se discernunt atque dignoscunt, colloqui videntur: ridendique ratio adparet in his aliqua*, &c. Instit. Divin. L. III. c. 10. Ce passage, qui est très-remarquable, m'a été indiqué par M. *Barbeyrac.*

mais le rire encore. Et la difference de langage, qui se voit entre nous, selon la difference des contrées, elle se treuve aussi aux animaux de mesme espece. Aristote allegue 39 à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

b *Variaque volucres*

. . . .

Longè aliàs alio jaceant in tempore voces ;

. . . .

Et partim mutant cum tempestatibus unà
Raucisonos cantus.

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet enfant : & ce qui s'en dit par divination, n'a pas beaucoup d'apparence.

Si on m'allegue contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point : Je responds que ce n'est pas seulement

39 Dans son *Histoire des Animaux*, L. IV. c. 9. vers la fin.

b Les voix des oiseaux sont différentes en différens temps : & ils changent en partie leur chant selon les saisons. *Lucret.* L. V. *vs.* 1077, 1080, 1082, 1083.

pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les oreilles, mais plustost pour ce que le sens de l'ouie, duquel ils sont privez, se rapporte à celui du parler, & se tiennent ensemble d'une cousture naturelle : En façon, que ce que nous parlons, il faut que nous le parlions premierement à nous, & que nous le facions sonner au dedans à nos oreilles, avant que de l'envoyer aux estrangers.

J'ai dict tout ceci, pour maintenir cette ressemblance, qu'il y a aux choses humaines : & pour nous ramener & joindre à la presse. Nous ne sommes ni au dessus, ni au dessous du reste : tout ce qui est sous le ciel, dit le Sage, court une loi & fortune pareille :

c *Indupedita suis fatalibus omnia vinclis.*

Il y a quelque difference, il y a des ordres & des degrez : mais c'est sous le visage d'une mesme nature :

---

c Toutes choses sont entrelacées par un enchaînement fatal. *Lucret.* L. V. vs. 874.

d *Res quæque suo ritu procedit, & omnes*
Fœdere naturæ certo discrimina servant.

Il faut craindre l'homme, & le ranger dans les barrieres de cette police. Le miserable n'a garde d'enjamber par effect au delà : il est entravé & engagé, il est assubjecti de pareille obligation que les autres creatures de son ordre, & d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogative, préexcellence vraie & essentielle. Celle qui se donne par opinion, & par fantasie, n'a ni corps ni goust. Et s'il est ainsi, que lui seul de tous les animaux, ait cette liberté de l'imagination, & ce desreiglement de pensées, lui representant ce qui est, ce qui n'est pas, & ce qu'il veut, le faux & le veritable, c'est un advantage qui lui est bien cher vendu, & duquel il a bien peu à se glorifier : Car de là naist la source principales des maux

d Chaque chose suit ses premieres dispositions, & elles gardent toutes constamment les differentes loix qui leur sont prescrites par la nature. *Id.* ibid. *vs.* 921, 922.

qui

qui le pressent, péché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Je dis donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer, que les bestes facent par inclination naturelle & forcée, les mesmes choses que nous faisons par nostre choix & industrie. Nous devons conclurre de pareils effects, pareilles facultez ; & de plus riches effects, des facultez plus riches : & confesser par consequent, que ce mesme discours, cette mesme voie, que nous tenons à œuvrer, aussi la tiennent les animaux, ou quelque autre meilleure. Pourquoi imaginons-nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en esprouvons aucun pareil effect ? Joint qu'il est plus honorable d'estre acheminé & obligé à reiglément agir par naturelle & inevitable condition, & plus approchant de la Divinité, que d'agir reiglément par liberté temeraire & fortuite ; & plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduicte. La vanité de nostre

presomption faict, que nous aimons mieux devoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance : & enrichissons les autres animaux des biens naturels, & les leur * renonçons, pour nous honorer & annoblir des biens acquis, par une humeur bien simple, ce me semble : car je priserois bien autant des graces toutes miennes & naïves, que celles que j'aurois esté mendier & quester de l'apprentissage. Il n'est pas en nostre puissance d'acquerir une plus belle recommandation, que d'estre favorisé de Dieu & de Nature.

Par ainsi le renard, dequoi se servent les habitans de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelée, & le laschent devant eux pour cet effet, quand nous le verrions au bord de l'eau 40 approcher son oreille bien près de la glace,

---

* *Abandonnons.*

40 Plutarque, *de solertiá animalium*, &c. c. 12, de la traduction d'Amyot.

pour sentir s'il orra d'une longue ou d'une voisine distance, bruïre l'eau courant au dessous; & selon qu'il trouve par-là, qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'avancer; puis n'aurions-nous pas raison de juger qu'il lui passe par la teste ce mesme discours, qu'il feroit en la nostre: & que c'est une ratiocination & consequence tirée du sens naturel: Ce qui fait bruit, se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé, est liquide, & ce qui est liquide, plie sous le faix? Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouïe, sans discours & sans consequence, c'est une chimere, & ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut-il estimer de tant de sortes de ruses & d'inventions, dequoi les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, & d'en user à nostre volonté, ce n'est que ce

mesme advantage, que nous avons les uns sur les autres. Nous avons à cette condition nos esclaves : & les Climacides 41 estoient-ce pas des femmes en Syrie qui servoient couchées à quatre pattes, de marchepied & d'eschelle aux Dames à monter en coche ? Et la pluspart des personnes libres, abandonnent pour bien legeres commoditez, leur vie & leur estre à la puissance d'autrui. Les femmes & concubines des Thraces 42 plaident à qui sera choisie pour estre tuée au tombeau de son mari. Les tyrans ont-ils jamais failli de trouver assez d'hommes voüez à leur devotion : aucun d'eux ajoutants davantage cette necessité de les accompagner à la mort, comme en la vie ? Des armées entieres se sont ainsi obligées à leurs Capitaines. La formule du serment en cette rude eschole des escrimeurs à outrance, 43 portoit ces promesses, Nous

41 Plutarque, dans son Traité, intitulé, *Comment on pourroit discerner le flatteur d'avec l'ami*. c. 3.

42 *Herodot*. L. V, p. 331.

43 Ceci est tiré de Pétrone : *Sacramentum jura-*

jurons de nous laiſſer enchainer, bruſler, battre, & tuer de glaive, & ſouffrir tout ce que les gladiateurs legitimes ſouffrent de leur maiſtre; engageant très-religieuſement & le corps & l'ame à ſon ſervice:

e *Ure meum ſi vis flammâ caput, & pete ferro*
Corpus, & intorto verbere terga ſeca.

C'eſtoit une obligation veritable; & ſi il s'en trouvoit dix mille telle année, qui y entroient & s'y perdoient. Quand les Scythes enterroient leur Roi, 44 ils eſtrangloient ſur ſon corps, la plus favorie de ſes concubines, ſon eſchanſon, eſcuyer d'eſcurie, chambellan, huiſſier de chambre & cuiſinier. Et en ſon anniverſaire ils tuoient cinquante chevaux montez de cinquante pages, qu'ils avoient empalé

vimus, uri, vinciri, verberari, ferroque necari, & quidquid aliud Eumolpus juſſiſſet, tanquam legitimi gladiatores domino corpora animaſque religioſiſſimè addicimus. Sat. ch. 117.

e Je conſens que tu me brûles la tête avec un fer chaud, que tu me perces le corps d'une épée, & me déchires le dos à coups de fouet. *Tibull.* L. I. Eleg. X. *vſ.* 21, 22.

44 *Herodot.* L. IV. p. 280.

par l'espine du dos jusques au gozier, & les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tombe.

Les hommes qui nous servent, le font à meilleur marché, & pour un traictement moins curieux & moins favorable, que celui que nous faisons aux oiseaux, aux chevaux, & aux chiens. A quel souci ne nous demettons-nous pour leur commodité? Il ne me semble point, que les plus abjects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres, ce que les Princes s'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant ses parents en peine de le racheter de servitude: *Ils sont fols*, 45 disoit-il; *c'est celui qui me traite & nourrit, qui me sert*: & ceux qui entretiennent les bestes, se doivent dire plutost les servir, qu'en estre servis. Et si, elles ont cela de genereux, que jamais Lion ne s'asservit à un autre Lion, ni un Cheval à un autre Cheval par faute de cœur.

45 Diogene Laërce, dans la Vie de *Diogene le Cynique*, L. VI. Segm. 75.

Comme nous allons à la chasse des bestes, ainsi vont les Tigres & les Lions à la chasse des hommes : & ont un pareil exercice les unes sur les autres : les chiens sur les lievres, les brochets sur les tanches, les arondelles sur les cigales, les esperviers sur les merles & sur les allouëtes :

f Serpente ciconia pullos
Nutrit, & inventâ per devia rura lacertâ :
. . . .
Et leporem aut capream famulæ Jovis, & generosæ
In saltu venantur aves.

Nous * partons le fruict de nostre chasse avec nos chiens & oiseaux, comme la peine & l'industrie. Et au dessus d'Am-

f La cicogne nourrit ses petits de serpens & de lezards, qu'elle trouve dans les champs : & l'aigle, ministre de Jupiter, & les autres oiseaux de ce noble genre, vont chasser dans les bois des lievres ou des chevreuils. *Juvenal.* Sat. XIV. *vs.* 74, &c.

* Partageons. -- *Partir*, diviser en plusieurs parts. Ce mot vieillit, disent Messieurs de l'Académie dans leur Dictionnaire. Il reste encore dans cette phrase proverbiale, *Il y a toujours maille à partir entr'eux.*

phipolis en Thrace, 46 les chasseurs & les faucons sauvages partent justement le butin par moitié : comme le long 47 des Palus Mœotides, si le pescheur ne laisse aux loups de bonne foi, une part esgale de sa prinse, ils vont incontinent deschirer ses rets.

Et comme nous avons une chasse, qui se conduit plus par subtilité, que par force, comme celle des † coliers de nos lignes & de l'hameçon, il s'en void aussi de pareilles entre les bestes. Aristote dit, 48 que la Seche jette de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, & le retire à soi quand elle veut : à mesure qu'elle apperçoit quelque petit poisson s'approcher, elle le laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachée dans le sable, ou dans la

46 *Plin.* Hist. Nat. L. X. c. 8. §. 10. *Ed. Harduin*.

47 *Id.* ibid.

† On dit à présent *Collet*, sorte de Lacs à prendre des lievres, &c.

48 Plutarque, *de solertiâ animalium*, c. 28.

vase, & petit à petit le retire jusques à ce que ce petit poisson soit si près d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses, que l'homme : il ne nous faut point une baleine, un elephant, un crocodile, ni tels autres animaux, desquels un seul est capable de défaire un grand nombre d'hommes : les pouls sont suffisants pour faire vacquer la Dictature de Sylla : c'est le desjeuner d'un petit ver, que le cœur & la vie d'un grand & triomphant Empereur.

Pourquoi disons-nous, que c'est à l'homme science & cognoissance, bastie par art & par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, & au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas, de cognoistre la force de la rubarbe & du polypode; & quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller entre un million d'herbes choisir le dictame pour leur guerison; & la tortue quand elle a mangé de la vipere,

chercher incontinent de l'origanum pour se purger ; le dragon fourbir & esclairer ses yeux avecque du fenouil ; les cigongnes se donner elles-mesmes des clysteres à tout de l'eau marine ; les elephans arracher non seulement de leurs corps & de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoin 49 celui du Roi Porus qu'Alexandre deffit) les javelots & les dards qu'on leur a jettez au combat, & les arracher si dextrement, que nous ne le sçaurions faire avec si peu de douleur : pourquoi ne disons-nous de mesmes, que c'est science & prudence ? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction & maistrise de Nature, qu'elles le sçavent, ce n'est pas leur oster le tiltre de science & de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'eschole.

Chrysippus, bien qu'en toutes autres

49 Plutarque, *de solertiâ Animalium*, c. 13. de la traduction d'*Amyot*.

choſes, autant deſdaigneux juge de la condition des animaux, que nul autre Philoſophe, conſiderant les mouvements du chien, qui ſe rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queſte de de ſon maiſtre qu'il a eſgaré, ou à la pourſuite de quelque proie qui fuit devant lui, va eſſayant un chemin après l'autre; & après s'eſtre aſſuré des deux, & n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eſlance dans le troiſieme ſans marchander: il eſt contraint 50 de confeſſer, qu'en ce chien-là, un tel diſcours ſe paſſe: J'ai ſuivi juſques à ce carrefour mon maiſtre à la trace, il faut neceſſairement qu'il paſſe par l'un de ces trois chemins: ce n'eſt ni par cettui-ci, ni par celui-là, il faut donc infailliblement qu'il paſſe par cet autre: & que s'aſſurant par cette concluſion & diſcours, il ne ſe ſert plus de ſon ſentiment au troiſieme chemin, ni ne le ſonde plus, ains s'y laiſſe emporter par la force

50 Sextus Empiricus, *Pyrrh.* Hypot. L. I. c. 14. p. 15.

de la raison. Ce traict purement dialecticien, & cet usage de propositions divisées & conjoinctes, & de la suffisante enumerations des parties, vaut-il pas autant que le chien le sçache de soi, que de * Trapezonce ?

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruites à nostre mode. Les merles, les corbeaux, le pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler : & cette facilité, que nous recognoissions à nous fournir leur voix & haleine si souple & si maniable, pour la former & l'astreindre à certain nombre de lettres & de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans, qui les rend ainsi disciplinables & volontaires à apprendre. Chascun est saoul, ce croi-je, de voir tant de sortes de singeries que les

* *Georgius Trapezuntius*, qu'on nomme présentement en François *George de Trébisonde*, l'un de ces Savans qui forcés de quitter l'Orient dans le quinzieme siecle, se réfugierent en Occident où ils firent revivre les belles-lettres. Eugene IV l'honora de la conduite d'un des Colleges de Rome.

batteleurs apprennent à leurs chiens : les dances, où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oient : plusieurs divers mouvements & saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole : mais je remarque avec plus d'admiration cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens dequoi se servent les aveugles, & aux champs & aux villes : je me suis prins garde comme ils ont accoustumé de tirer l'aumosne, comme ils evitent le choc des coches & des charrettes, lors mesme que pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage : j'en ai veu le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain & uni, & en prendre un pire, pour esloigner son maistre du fossé. Comment pouvoit-on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre & mespriser ses propres commoditez pour le servir ? & comment avoit-il la cognoissance que tel chemin lui estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour

un aveugle ? Tout cela se peut-il comprendre sans ratiocination ?

Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit 51 avoir veu à Rome d'un chien, avec l'Empereur Vespasian le pere au Theatre de Marcellus. Ce chien servoit à un batteleur qui joüoit une fiction à plusieurs mines & à plusieurs personnages, & y avoit son rolle. Il falloit entre autres choses qu'il contrefist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue: après avoir avallé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commença tantost à trembler & branler, comme s'il eust esté estourdi: finalement s'estendant & se roidissant, comme mort, il se laissa tirer & trainer d'un lieu à autre, ainsi que portoit le subject du jeu; & puis quand il cogneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se * fust revenu d'un profond som-

---

51 Plutarque, *de solertiâ Animalium*, c. 18.

* *Se revenir*, se recolligere, *Nicot*. On ne dit plus aujourd'hui *se revenir*, mais *revenir d'un profond sommeil*, d'une pâmoison, d'un évanouissement, &c.

meil, & levant la teste regarda çà & là d'une façon qui estonnoit tous les assistans.

Les bœufs qui servoient aux jardins Royaux de Suse, pour les arrouser, & tourner certaines grandes rouës à puiser de l'eau, ausquelles il y a des baquets attachez (comme il s'en voit plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par jours jusques à cent tours chascun: 52 ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible par aucune force de leur en faire tirer un tour davantage, & ayants faict leur tasche ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter jusques à cent, & venons de descouvrir des Nations qui n'ont aucune cognoissance des nombres.

Il y a encore plus de discours à instruire autruy qu'à estre instruit. Or laissant à part ce que Democritus jugeoit & prouvoir, 53 que la pluspart des Arts,

52 Plutarque, *de solertiâ Animalium*, c. 20.
53 *Id.* ibid. c. 14.

les beſtes nous les ont appriſes, comme l'araignée à tiſſer & à coudre l'arondelle à baſtir, le cigne & le roſſignol la Muſique, & pluſieurs animaux par leur imitation à faire la Medecine. Ariſtote tient
54 que les roſſignols inſtruiſent leurs petits à chanter, & y emploient du temps & du ſoing : d'où il advient que ceux que nous nourriſſons en cage, qui n'ont point eu loiſir d'aller à l'eſchole ſous leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant. Nous pouvons juger par-là, qu'il reçoit de l'amendement par diſcipline & par eſtude : Et entre les libres meſme, * il n'eſt pas ung & pareil : chacun en a pris ſelon ſa capacité. Et ſur la jalouſie de leur apprentiſſage, ils ſe debattent à l'envi, d'une contention ſi courageuſe, que par fois le vaincu y demeure mort, l'haleine lui faillant pluſtoſt que la voix. Les plus jeunes ruminent

54 *Id.* ibid. c. 18.

* *Le chant n'eſt pas exactement le même.*

penſifs, & prennent à imiter certains couplets de chanſon : le diſciple eſcoute la leçon de ſon Precepteur, en rend compte avec grand ſoin : il ſe taiſent l'un tantoſt, tantoſt l'autre : on oit corriger les fautes, & ſent-on aucunes reprehenſions du Precepteur.

J'ai veu (dit 55 Arrius) autrefois un elephant ayant à chacune cuiſſe un cymbale pendu, & un autre attaché à ſa trompe, au ſon deſquels tous les autres dançoient en rond, s'eſlevants & s'inclinants à certaines cadences, ſelon que l'inſtrument les guidoit ; & y avoit plaiſir à ouïr cette harmonie. Aux ſpectacles de Rome, il ſe voyoit ordinairement 56 des Elephans dreſſez à ſe mouvoir & dancer au ſon de la voix, des dances à pluſieurs entrelaſſeures, coupeures & diver-

---

55 C'eſt une traduction aſſez exacte de ce qu'*Arrien* dit avoir vu, *Hiſt. Indic.* c. 14. p. 328. *Ed. Gronov.* Montagne ou les Imprimeurs ont mis ici *Arrius*, pour *Arrianus*, ce que j'ai appris de M. *Barbeyrac*, de qui je tiens cette remarque.

56 Plutarque, *de ſolertiâ animalium*, c. 12.

ſes cadences très-difficiles à apprendre. Il s'en eſt veu, 57 qui en leur privé rememoroient leur leçon, & s'exerçoient par ſoing & par eſtude pour n'eſtre tancez & battus de leur maiſtres.

Mais cett'autre hiſtoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque meſme 58 pour reſpondant, eſt eſtrange: Elle eſtoit en la boutique d'un barbier à Rome, & faiſoit merveilles de contrefaire avec la voix tout ce qu'elle oioit. Un jour il advint que certaines trompettes s'arreſterent à ſonner long temps devant cette boutique. Depuis cela & tout le lendemain, voilà cette pie penſive, muette & melancholique ; dequoi tout le monde eſtoit eſmerveillé, & penſoit-on que le ſon des trompettes l'euſt ainſi eſtourdie

---

57 *Id.* ibid. -- Pline aſſure la même choſe ; *Certum eſt*, (dit-il), *unum tardioris ingenii in accipiendis quæ tradebantur ſæpius caſtigatum verberibus, eadem illa meditantem noctu repertum*, Hiſt. Natur. L. VIII, c. 3.

58 Dans ſon Traité, *de ſolertiâ Animalium*, cap. 18.

& estonnée ; & qu'avec l'ouïe, la voix se fust quant & quant esteinte. Mais on trouva enfin, que c'estoit une estude profonde, & une retraicte en soi-mesme, son esprit s'exercitant & preparant sa voix à representer le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix ce fut celle-là, d'exprimer parfaictement leurs reprises, leurs poses, & leurs nuances, ayant quitté par ce nouvel apprentissage, & pris à desdain tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Je ne veux pas obmettre d'alleguer aussi cet autre exemple d'un chien, que ce mesme Plutarque dit avoir veu, (car quant à l'ordre, je sens bien que je le trouble, mais je n'en observe non plus à ranger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne) lui estant dans un navire, ce chien estant en peine d'avoir l'huile qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroite embouchure du vais-

ſeau, 59 alla querir des cailloux, & en mit dans cette cruche juſques à ce qu'il euſt faict hauſſer l'huile plus près du bord, où il la peut atteindre. Cela qu'eſt-ce, ſi ce n'eſt l'effect d'un eſprit bien ſubtil? On dit 60 que les corbeaux de Barbarie en font de meſme, quand l'eau qu'ils veulent boire eſt trop baſſe.

Cette action eſt aucunement voiſine de ce que recitoit des Elephants, un Roi de leur Nation, Juba, que quand par la fineſſe de ceux qui les chaſſent, l'un d'entre eux ſe trouve prins dans certaines foſſes profondes qu'on leur prepare, & les recouvre-t'on de menues broſſailles pour les tromper, ſes compaignons 61 y apportent en diligence force pierres, & pieces de bois, afin que cela l'aide à s'en mettre hors. Mais cet animal apporte en tant d'autres effects à l'humaine ſuffiſance, que ſi je voulois ſuivre par le menu ce que

59 *Id.* ibid. c. 12.
60 *Id.* ibid.
61 *Id*, ibid. c. 20.

l'experience en a appris, je gaignerois aisément ce que je maintiens ordinairement, qu'il se trouve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant en une maison privée de Syrie, desroboit à tous les repas, la moitié de la pension qu'on lui avoit ordonné : un jour le maistre voulut lui-mesme le panser, & versa dans sa mangeoire la juste mesure d'orge, qu'il lui avoit prescrite, pour sa nourriture ; l'elephant regardant de mauvais œil ce gouverneur, 62 separa avec la trompe, & en mit à part la moitié, déclarant par-là le tort qu'on lui faisoit. Et un autre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour croistre la mesure, 63 s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner, & le lui remplit de cendres. Cela ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, & que tout

62 *Id.* ibid. c. 12.
63 *Id.* ibid.

le monde ſçait, qu'en toutes les armées qui ſe conduiſoient du pays du Levant, l'une des plus grandes forces conſiſtoit aux Elephants, deſquels on tiroit des effects ſans comparaiſon plus grands que nous ne faiſons à preſent de notre artillerie, qui tient à peu près leur place en une bataille ordonnée, (cela eſt aiſé à juger à ceux qui cognoiſſent les hiſtoires anciennes).

g *Si quidem Tyrio ſervire ſolebant*
Annibali, & noſtris ducibus, regique Moloſſo
Horum majores, & dorſo ferre cohortes,
Partem aliquam belli, & euntem in prælia turrim:

Il falloit bien qu'on ſe reſpondiſt à bon eſcient de la creance de ces beſtes & de leurs diſcours, leur abandonnant la teſte d'une bataille, là où le moindre arreſt

g Les éléphans, d'où nous ſont venus, (dit *Juvenal*, Sat. XII, *vſ.* 107, &c.) ceux que de ſimples particuliers entretiennent aujourd'hui, ſervoient Annibal, Pyrrhus, & nos Généraux d'armée, qui leur faiſoient porter ſur le dos des cohortes entieres, & des tours pleines de ſoldats qui de là chargeoient les ennemis.

qu'elles euſſent ſceu faire, pour la grandeur & peſanteur de leurs corps, le moindre effroi qui leur euſt faict tourner la teſte ſur leurs gents, eſtoit ſuffiſant pour tout perdre. Et s'eſt veu peu d'exemples, où cela ſoit advenu, qu'ils ſe rejectaſſent ſur leurs troupes; au lieu que nous-meſmes nous rejectons les uns ſur les autres, & nous rompons. On leur donnoit charge non d'un mouvement ſimple, mais de pluſieurs diverſes parties au combat: comme faiſoient aux chiens Eſpagnols à la nouvelle conqueſte des Indes, 64 auſquels ils payoient ſolde, & faiſoient partage au butin. Et montroient ces animaux, autant d'addreſſe & de jugement à pourſuivre & arreſter leur victoire, à charger ou à reculer, ſelon les occaſions,

64 C'eſt ce que pluſieurs peuples avoient fait long-temps auparavant. *Propter bella*, dit Pline, L. VIII. c. 40. *Colophonii*, *item Caſtabalenſes* (en Cilicie) *cohortes canum habuere. Et primâ dimicabant in acie nunquam detrectantes; hæc erant auxilia; nec ſtipendiorum indigna.* --- Vide & *Ælian*, Var. Hiſt. L. XIV. c. 46.

à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur & d'aspreté. Nous admirons & poisons mieux les choses estrangeres, que les ordinaires : & sans cela je ne me fusse pas amusé à ce long registre : Car selon mon opinion, qui contrerollera de près ce que nous voyons ordinairement ès animaux, qui vivent parmi nous, il y a dequoi y trouver des effects autant admirables, que ceux qu'on va recueillant ès pays & siecles estrangers. C'est une mesme nature qui roule son cours. Qui en auroit suffisamment jugé le present estat, en pourroit seurement conclurre & tout l'advenir & tout le passé.

J'ai veu autrefois parmi nous, des hommes amenez par la mer de loingtain pays, desquels parce que nous n'entendions aucunement le langage, & que leur façon au demeurant & leurs vestements estoient du tout esloignez des nostres, qui de nous ne les estimoit & sauvages & brutes? qui n'attribuoit à stupidité & à bestise, de les voir muets, ignorants la

langue françoise, ignorants nos baise-mains, & nos inclinations serpentées, nostre port & nostre maintien, sur lequel, sans faillir, doit prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, & ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsi au jugement que nous faisons des bestes: Elles ont plusieurs conditions, qui se rapportent aux nostres: de celles-là par comparaison nous pouvons tirer quelque conjecture: mais de ce qu'elles ont de particulier, que sçavons-nous que c'est? Les chevaux, les chiens, les bœufs, les brebis, les oiseaux, & la pluspart des animaux, qui vivent avec nous, recognoissent nostre voix, & se laissent conduire par elle: si faisoit bien encore la murène de Crassus, 65 & venoit à lui quand il l'appelloit: & le font aussi les anguilles, qui se trouvent en la fontaine d'Arethuse; & j'ai veu des gardoirs assez,

65 Plutarque, *de solertiâ Animalium*, c. 14.

où les poissons accourent, pour manger à certain cri de ceux qui les traictent.

> h *Nomen habet, & ad magistri*
> *Vocem quisque sui venit citatus.*

Nous pouvons juger de cela. Nous pouvons aussi dire, 66 que les elephants ont quelque participation de religion, d'autant qu'après plusieurs ablutions & purifications, on les voit haussant leur trompe, comme des bras; & tenants les yeux fichez vers le Soleil levant, se planter long temps en meditation & contemplation, à certaines heures du jour: de leur propre inclination, sans instruction & sans precepte. Mais pour ne voir aucune telle apparence ès autres animaux, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, & ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché.

Comme nous voyons quelque chose en

---

h *Ils ont un nom, & chacun d'eux vient à la voix du maître qui l'appelle.* Martial. L. IV. Epig. 30, *vs.* 6, 7.

66 *Plin.* Hist. Nat. L. VIII. c. 1.

cette action que le Philosophe Cleanthes remarqua, parce qu'elle retire aux nostres : Il vid, dit-il, des fourmis partir de leur fourmiliere, 67 portants le corps 68 d'un fourmi mort, vers une autre fourmiliere, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au devant, comme pour parler à eux; & après avoir esté ensemble quelque piece, ceux-ci s'en retournerent, pour consulter, pensez, avec leurs concitoyens, & firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation : Enfin ces derniers venus, apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, & emporterent chez eux, laissants aux autres le corps du trespassé. Voilà l'interpretation que Cleanthes y donna : tesmoignant par là que celles qui n'ont

67 Plutarque, *de solertiâ Animalium*, c. 12.

68 *Fourmi*, que nous faisons féminin, étoit masculin autrefois, comme on voit ici, & dans *Nicot*,

point de voix, ne laissent pas d avoir pratique & communication mutuelle, de laquelle c'est nostre défaut que nous ne soyons participants ; & nous meslons à cette cause sottement d'en opiner.

Or elles produisent encore d'autres effects, qui surpassent de bien loing nostre capacité, ausquels il s'en faut tant que nous puissions arriver par imitation, que par imagination mesme nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande & derniere bataille navale qu'*Antonius* perdit contre Auguste, 69 sa galere capitainesse fut arrestée au milieu de sa course, par ce petit poisson, que les Latins nomment *remora*, à cause de cette sienne propriété d'arrester toute sorte de vaisseaux, ausquels ils s'attache. Et l'Empereur *Caligula* vogant avec une grande flotte en la coste de la Romanie, 70 sa seule galere fut arrestée tout court,

69 *Plin.* Hist. Nat. L. XXXII, c. 1.

70 *Id.* ibid. *Nec longa fuit illius moræ admiratio, statim causa intellecta, cùm è totâ classe quinquere-*

par ce mesme poisson ; lequel il fit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout depit dequoi un si petit animal pouvoit forcer & la mer & les vents, & la violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille) & s'estonna encore, non sans grande raison, de ce que lui estant apporté dans le batteau, il n'avoit plus cette force, qu'il avoit au dehors.

Un Citoyen de Cyzique 71 acquit jadis reputation de bon Mathematicien, pour avoir appris la condition de l'herisson. Il a sa taniere ouverte à divers endroits & à divers vents, & prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé

---

mis solo non proficeret, exilientibus protinùs qui id quærerent circa navim invenere adhærentem gubernaculo, ostenderuntque Caio, indignanti hoc fuisse quod se revocaret, quadringintorumque remigum obsequio contra se intercederet. Constabat peculiariter miratum quomodo adhærens tenuisset, nec idem polleret in navigium receptus.

71 Plutarque, *de solertiâ Animalium*, c. 15.

de ce vent-là: ce que remarquant ce citoyen, apportoit en sa ville certaines prédictions du vent, qui avoit à tirer.

Le cameleon prend la couleur du lieu, où il est assis : mais le poulpe 72 se donne lui-mesme la couleur qui lui plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, & attraper ce qu'il cherche. Au cameleon c'est changement de passion, mais au poulpe c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, & autres passions, qui alterent le teint de nostre visage; mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon. Il est bien en la jaunisse de nous faire jaunir, mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or ces effects que nous recognoissons aux autres animaux, plus grands que les nostres, tesmoignent en eux quelque faculté plus excellente, qui nous est occulte; comme il est vrai-

72 *Id.* ibid. c. 28.

ſemblable que ſont pluſieurs autres de leurs conditions & puiſſances, deſquelles nulles apparences ne viennent juſques à nous.

De toutes les prédictions du temps paſſé, les plus anciennes & plus certaines eſtoient celles qui ſe tiroient du vol des oiſeaux. Nous n'avons rien de pareil ni de ſi admirable. Cette reigle, cet ordre du branſler de leurs aiſles, par lequel on tire des conſequences des choſes à venir, il faut bien qu'il ſoit conduit par quelque excellent moyen à une ſi noble operation; c'eſt preſter à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect, à quelque ordonnance naturelle, ſans l'intelligence, conſentement, & diſcours de qui le produict: & eſt une opinion evidemment fauſſe. 73 Qu'il ſoit ainſi; La torpille

73 Montagne nous donne ici le change, ou plutôt le prend lui-même: car de ce que la torpille endort les membres de ceux qui la touchent; & de ce que les grues, les hirondelles & les autres oiſeaux de paſſage changent de climat ſelon les ſaiſons de l'année, il ne s'enſuit nullement que les prédictions que l'on a

a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent; mais au travers des filets, & de la 74

---

prétendu tirer du vol des oiseaux soient fondées sur certaines facultés qu'ont ces oiseaux de découvrir l'avenir à ceux qui prennent la peine d'observer leurs divers mouvemens. La vivacité de son esprit lui fait confondre ici des choses fort différentes. Car les propriétés de la torpille, des grues & des hirondelles se montrent par des effets sensibles: mais les prédictions qu'on a voulu tirer du vol de certains oiseaux en vertu *de la regle & de l'ordre du branlement de leurs aîles*, n'ont pour fondement que des imaginations humaines, dont on n'a jamais prouvé la réalité, qui ont varié selon les temps & les lieux, & qui ont été entiérement décréditées dans l'esprit des peuples qui en avoient été les plus entêtés. Je crois au reste que Montagne ne se sert ici de l'argument tiré de la faculté divinatrice des oiseaux, que pour embarrasser les Dogmatistes qui décident si positivement que les bêtes n'ont ni raison ni intelligence: ce qu'il a fait à l'imitation de *Sextus Empiricus*, qui attaquant les Dogmatistes sur cet article, dit expressément, *Qu'on ne peut nier que les oiseaux n'aient l'usage de la parole, & plus de pénétration que nous, puis que connoissant non-seulement le présent, mais aussi l'avenir, ils découvrent l'avenir à ceux qui peuvent les entendre, en le leur donnant à connoître par la voix, & par plusieurs autres moyens*. Pyr. Hypot. Lib. I. cap. 14. p. 16.

74 *Seine*. Rêts à pêcher: du mot Latin *Sagena*, qui signifie la même chose: MÉNAGE, dans son *Dictionnaire Etymologique*.

V: .1

ſeine, elle tranſmet une peſanteur endormie aux mains de ceux qui la remuent & manient: voire dit-on davantage, que ſi on verſe de l'eau deſſus on ſent cette paſſion qui gaigne contremont juſques à la main, & endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force eſt merveilleuſe: mais elle n'eſt pas inutile à la torpille: elle la ſent & s'en ſert; de maniere que pour attraper la proie qu'elle queſte, on la void ſe tapir ſous le limon, afin que les autres poiſſons ſe coulants par deſſus, frappez & endormis de cette ſienne froideur, tombent en ſa puiſſance.

Les gruës, les arondeles, & autres oiſeaux paſſagers, changeants de demeure ſelon les ſaiſons de l'an, montrent aſſez la cognoiſſance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, & la mettent en uſage.

Les chaſſeurs nous aſſurent, que pour choiſir, d'un nombre de petits chiens, celui qu'on doit conſerver pour le meilleur, il ne faut que mettre la mere au

propre de le choisir elle-mesme ; comme si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'ile y rapportera, sera tousjours le meilleur : ou bien si on fait semblant d'entourner de feu le giste, de toutes parts, celui des petits, au secours duquel elle courra premierement. Par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas : ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits, autre & plus vive que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre & mourir des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices, & que nous adjoutons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reiglement de nostre santé, les Medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes, & leur façon : car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple ;

Tenez chaults les pieds & la teste ;
Au demeurant vivez en beste.

La génération eſt la principale des actions naturelles : nous avons quelque diſpoſition de membres, qui nous eſt plus propre à cela : toutesfois ils nous ordonnent de nous ranger à l'aſſiette & diſpoſition brutale, comme plus effectuelle :

> i *Mole ferarum*
> *Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur*
> *Concipere uxores ; quia ſic loca ſumere poſſunt,*
> *Pectoribus poſitis, ſublatis ſemina lumbis.*

Et rejettent comme nuiſibles ces mouvements indiſcrets, & inſolents, que les femmes y ont mêlé de leur creu ; les ramenant à l'exemple & uſage des beſtes de leur ſexe, plus modeſte & raſſis.

> k *Nam mulier prohibet ſe concipere atque repugnat,*

i On croit que les femmes conçoivent plus ſûrement à ſuivre la maniere des bêtes, parceque dans cette diſpoſition elles reçoivent plus aiſément ce qui contribue à la génération. *Lucret.* Lib. IV. *vſ.* 1258, &c.

k Dans l'acte les mouvemens laſcifs de la part de la femme ſont un obſtacle à la fertilité : car par-là elle rend inutiles les efforts de l'homme, dont elle détourne les influences du but où la Nature les détermine. *Id.* ibid. *vſ.* 1263, &c.

Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Ejicit enim sulci rectâ regione viâque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum

Si c'est justice de rendre à chacun ce qui lui est deu, les bestes qui servent, aiment & deffendent leurs bien-faiteurs & qui poursuivent & outragent les estrangers & ceux qui les offencent, elles représentent en cela quelque air de nostre justice: comme aussi en conservant une equalité très-equitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits.

Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vive & plus constante, que n'ont pas les hommes. Hircanus le chien du Roi Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict, 75 sans vouloir boire ne manger: & le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course, & se jetta dans le feu, ou il fut bruslé. Comme fit aussi 76 le chien d'un nom-

75 Plutarque, *de solertiâ Animalium*, c. 14.
76 *Id.* ibid.

mé Pyrrhus; car il ne bougea de dessus le lict de son maistre, depuis qu'il fut mort: & quand on l'emporta, il se laissa enlever quant & lui, & finalement se lança dans le buscher où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection, qui naissent quelquefois en nous, sans le conseil de la Raison, qui viennent d'une témérité fortuite, que d'autres nomment sympathie: les bestes en sont capables comme nous. Nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager séparément. On les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage; & où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec feste & demonstration de bienveillance; & prendre quelque autre forme à contrecœur & en haine.

Les animaux ont choix, comme nous, en leurs amours, & font quelque triage

de leurs femelles. Ils ne font pas exempts de nos jaloufies, & d'envies extremes & irreconciliables. Les cupiditez font ou naturelles & néceffaires, comme le boire & le manger; ou naturelles & non neceffaires, comme l'accointance des femelles; ou elles ne font ni naturelles ni neceffaires : de cette derniere forte font quafi toutes celles des hommes : elles font toutes fuperflues & artificielles : car c'eft merveille combien peu il faut à Nature pour fe contenter, combien peu elle nous a laiffé à defirer. Les apprefts de nos cuifines ne touchent pas fon ordonnance. Les Stoïciens difent qu'un homme auroit dequoi fe fubftanter d'une olive par jour. La délicateffe de nos vins n'eft pas de fa leçon, ni la recharge que nous adjoutons aux appétits amoureux :

> *Neque illa*
> *Magno prognatum depofcit Confule cunnum.*

Elle ne recherche point la haute naiffance, comme un ingrédient qui doit affaifonner le plaifir de l'amour. *Horat.* Lib. I. Sat. ij. *vf.* 69, 70.

Ces cupiditez estrangeres, que l'ignorance du bien & une fausse opinion ont coulée en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles: Ni plus ni moins que si en une cité, il y avoit si grand nombre d'estrangers, qu'ils en missent hors les naturels habitans, ou esteignissent leur authorité & puissance ancienne, l'usurpant entierement, & s'en saisissant. Les animaux sont beaucoup plus reiglez que nous ne sommes, & se contiennent avec plus de modération soubs les limites que Nature nous a prescrits; mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encore quelque convenance à nostre desbauche. Et tout ainsi comme il s'est trouvé des desirs furieux, qui ont poussé les hommes à l'amour des bestes, elles se trouvent aussi par fois esprises de nostre amour, & reçoivent des affections merveilleuses d'une espece à autre: Temoin l'elephant 77

77 Plutarque, *de solertiâ Animalium*, c. 16.

corrival d'Ariſtophanes le Grammairien, en l'amour d'une jeune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne lui cedoit en rien aux offices d'un pourſuivant bien paſſionné: car ſe promenant par le marché, où l'on vendoit des fruićts, il en prenoit avec ſa trompe, & les lui portoit: il ne la perdoit de veue, que le moins qu'il lui eſtoit poſſible; & lui mettoit quelquesfois la trompe dans le ſein par deſſous ſon collet, & lui taſtoit les teſtins. Ils recitent auſſi 78 d'un dragon amoureux d'une fille; & d'une oye eſpriſe de l'amour d'un enfant, en la ville d'Aſope; & d'un belier ſerviteur de la meneſtriere Glaucia. Et il ſe void tous les jours des magots furieuſement eſpris de l'amour des femmes. On voit auſſi certains animaux s'addoner à l'amour des maſles de leur ſexe. Oppianus 79, & autres recitent quelques

78 *Id.* ibid.

79 *De Venatione*, L. I. *vſ.* 236, *& ſuiv.*

exemples, pour montrer 80 la reverence que les bestes en leurs mariages portent à la parenté, mais l'expérience nous fait bien souvent voir le contraire:

m *Nec habetur turpe juvencæ*
Ferre patrem tergo: fit equo sua filia conjux.
Quasque creavit, init pecudes caper: ipsaque cujus
Semine concepta est, ex illo concipit ales.

De subtilité malitieuse, en est-il une plus expresse que celle du mulet du Philosophe Thales? lequel passant au travers d'une riviere, chargé de sel, & de fortune y estant bronché, si que les sacs

80 En voici un exemple très-remarquable que j'ai trouvé dans VARRON, *de Re Rusticâ*, L. II. c. 7. *Tametsi incredibile quod usu venit, memoriæ mandandum est: cùm equus matrem ut saliret adduci non posset, & cum capite obvoluto peroriga (peroriga appellatur*, exponente ipso Varrone, *quisquis admitit.* Ibid.) *adduxisset, & coëgisset matrem inire, cùm descendenti velum dempsisset ab oculis, ille impetum fecit in eum; ac mordicùs interfecit.*

m La genisse ne refuse pas le taureau qui lui a donné la vie. La cavale se livre au cheval de qui elle est née. Le bouc se sert librement des chevres qu'il a engendrées, & l'oiseau s'apparie avec l'oiseau qui a fécondé l'œuf dont il est éclos. *Ovid.* Metamorph. Lib. X. Fab. 9. *vs.* 25, &c.

qu'il portoit en furent tous mouillez s'estant apperçu 81 que le sel fondu par ce moyen, lui avoit rendu sa charge plus legere, ne fallioit jamais aussitost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avec sa charge; jusques à ce que son maistre descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine, à quoi se trouvant mescompté, il cessa de plus user de cette finesse.

Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice; car on leur void un soin extreme de surprendre tous ce qu'elles peuvent, & de le curieusement cacher, quoi qu'elles n'en tirent nul usage.

Quant à la mesnagerie, elle nous surpassent non seulement en cette prévoyance d'amasser & espargner pour le temps à venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la science, qui y est nécessaire. Les fourmis estendent au

81 Plutarque, *de solertiâ Anim.* c. 15. & Ælian, *de Animalibus*, L. VII. c. 42.

dehors de l'aire leurs grains & semences pour les esventer, refreschir, & secher, quand ils voyent qu'ils commencent à se moisir & à sentir le rance, de peur qu'il ne se corrompent & pourissent. Mais la caution & prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine. Parce que le froment ne demeure pas toujours sec ni sain, ains s'amollit, se résoult & destrempe comme en laict, s'acheminant à germer & produire: de peur qu'il ne devienne semence, & perde sa nature & proprieté de magazin pour leur nourriture, ils rongent le bout, par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande & pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers, si nous nous en voulons servir pour argument de quel prerogative, ou au rebours pour tesmoignage de nostre imbecillité & imperfection: comme de vrai, la science de nous entre-deffaire & entretuer, de rui-

ner & perdre noſtre propre eſpece, il ſemble qu'elle n'a pas beaucoup dequoi ſe faire deſirer aux beſtes qui ne l'ont pas.

n *Quando Leoni*
Fortior eripuit vitam Leo? quo nemore unquam
Expiravit aper majoris dentibus apri?

Mais elles n'en ſont pas univerſellement exemptes pourtant : teſmoin les furieuſes rencontres des mouches à miel, & les entreprinſes des Princes des deux armées contraires :

o *Sæpe duobus*
Regibus inceſſit magno diſcordia motu;
Continuoque animos vulgi & trepidantia bello
Corda licet longè præſciſcere.

Je ne voi jamais cette divine deſcription, qu'il ne m'y ſemble lire peinte

---

n Quand eſt-ce (dit *Juvenal*; Sat. XV. *vſ.* 160, *&c.*) qu'un lion a ôté la vie à un lion plus foible que lui? Et en quel bois un ſanglier a-t-il expiré ſous la dent d'un autre ſanglier plus vigoureux?

o Dans une ruche il s'éleve ſouvent une violente diſcorde entre deux Rois : d'où l'on peut d'abord prévoir de loin les emportemens & de violens combats entre le peuple. *Georg.* L. IV. *vſ.* 67, &c.

l'ineptie & vanité humaine. Car ces mouvemens guerriers, qui nous raviſſent de leur horreur & eſpouvantement, cette tempeſte de ſon & de cris :

> p *Fulgur ubi ad cœlum ſe tollit, totaque circum*
> *Ære renideſcit tellus, ſubterque virûm vi*
> *Editur pedibus ſonitus, clamoreque montes*
> *Icti rejectant voces ad ſidera mundi :*

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur, & de courage, il eſt plaiſant à conſiderer par combien vaines occaſions elle eſt agitée, & par combien legeres occaſions eſteinte.

> q *Paridis propter narratur amorem*
> *Græcia Barbariæ diro colliſa duello.*

Toute l'Aſie ſe perdit & ſe conſomma en

---

p Lorſque l'éclat des armes rejaillit juſqu'au ciel, que la terre qui en eſt éclairée tout autour, tremble ſous les pieds des chevaux, & que les cris des ſoldats, rempliſſant les montagnes, retentiſſent dans les airs. *Lucret.* L. II. *vſ.* 327, &c.

q Une guerre funeſte, allumée par l'amour de Pâris, penſa perdre toute la Grece. *Horat.* L. I. Ep. 2. *vſ.* 6, 7.

guerres pour le maquerellage de Paris. L'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devroient pas esmouvoir deux harangeres à s'esgratigner, c'est l'ame & le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons-nous en croire ceux mesmes qui en sont les principaux autheurs & motifs? Oyons le plus grand, le plus victorieux Empereur, & le plus puissant 82 qui fust onques, se jouant & mettant en risée très-plaisamment & très-ingenieusement, plusieurs batailles hazardées & par mer & par terre, le sang & la vie de cinq cent mille hommes qui suivirent sa fortune, & les forces & richesses des deux parties du Monde espuisées pour le service de ses entreprinses:

t *Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam*

82 *Auguste.*

t *Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire, Fulvie a ses beaux yeux me veut assujettir. Antoine est infidele. Hé bien donc? Est-ce à dire*

Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam? quid, si me Manius oret,
Pædicem, faciam? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait: quid si mihi vita
Carior est ipsâ mentula? signa canant.

(J'use en liberté de conscience de mon Latin, avec le congé que vous m'en avez donné.) Or ce grand corps a tant de visages & de mouvements, qui semblent menacer le ciel & la terre:

s Quam multi Libico volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis,

Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir.
Qui? moi? que je serve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte on verroit se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, *me dit-elle*, ou combattons. *Mais quoi?*
Elle est bien laide! Allons, sonnez, trompettes.
Cette Épigramme composée par AUGUSTE, nous a été conservée par *Martial*, L. XI. Épigr. 21. *vs.* 3, &c. Mais comme dans le latin les idées sont si libres & si grossieres, qu'ils auroit été impossible de les rendre en françois sans les adoucir, j'ai pris la liberté de transcrire ici la traduction que M. *de Fontenelle* en a donnée dans un de ses incomparables *Dialogues des Morts*, laquelle toute polie qu'elle est, ne nous fait rien perdre du sens d'Auguste.

s Comme dans le fort de l'hyver il y a des flots

Vel cùm sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Liciæ flaventibus avis,
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus :

ce furieux monstre, à tant de bras & à tant de testes, c'est tousjours l'homme foible, calamiteux, & miserable. Ce n'est qu'une fourmiliere esmuë & eschauffée,

t *Et nigrum campis agmen.*

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une broüée matiniere, suffisent à le renverser & porter par terre. Donnez-lui seulement d'un rayon de Soleil par le visage, le voilà fondu & esvanoui : qu'on lui esvente seule-

innombrables qui s'entre-suivent impétueusement sur la mer d'Afrique ; ou des épis au retour de l'été que le soleil mûrit dans les campagnes qu'arrose le fleuve Hermus, ou dans celles de la Lycie : ainsi les boucliers retentissent dans le combat, & la terre tremble sous les piés des chevaux. *Æneid.* L. VII, v. 718.

t Noire brigade qui court les champs. *Æneid.* L. IV. vs. 404.

ment

ment un peu de poussiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre Poëte, voilà toutes nos Enseignes, nos Legions, & le grand Pompeius mesmes à leur teste, rompu & fracassé: car ce fut lui, ce me semble 83, que Sertorius battit en Espaigne à tout ces belles armes, qui ont aussi servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus:

u *Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta*
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

Qu'on descouple mesmes de nos mouches après, elles auront & la force & le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de

83 Ici Montagne se défie un peu de sa mémoire & avec raison : car ce ne fut pas pour Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les *Caracitaniens*, peuple d'Espagne qui habitoit dans de profondes cavernes, creusées dans le roc, où il étoit impossible de les forcer. Voyez dans Plutarque, *la Vie de Sertorius*, ch. 6.

u Un peu de poussiere suffira pour dissiper toute cette fougue, & terminer ces grands combats. *Georg.* L. IV *vs.* 86, 87.

Talmy, au territoire de Xiatine, les habitans d'icelle porterent sur la muraille quantité de ruches, de quoi ils sont riches. Et avec du feu chasserent les abeilles si vivement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs assauts & piqueures. Ainsi demeura la victoire & liberté de leur ville, à ce nouveau secours : avec telle fortune, qu'au retour du combat, il ne s'en trouva 84 une seule à dire. Les ames des Empereurs & des *

---

84 Montagne ne prétend pas sans doute, que nous prenions à la lettre ce qu'il dit ici, qu'*au retour de ce combat, il ne se trouva pas une seule mouche à dire.* Car comment auroit-il pu être si exactement instruit du sort de toutes ces mouches ? Les esprits vifs donnent naturellement dans l'hyperbole. Mais peut-être, me dira-t-on pour me payer de la même monnoie, que les esprits trop critiques s'attachent souvent à des vétilles.

* *Savatier* ou *Savetier*, dit Cotgrave. -- *Savatier* a été en usage long-temps avant Montagne, car du temps de *Villon* on disoit *Savatier*:

Et vous Blanche la Savatiere.

Savatier vient fort naturellement de *Savate* nom très usité encore aujourd'hui : & cependant l'usage qui s'est avisé de substituer *Savetier* à *Savatier*, a si bien proscrit *Savatier*, que bien des gens seroient

Savatiers sont jettées à mesme moule. Considerant l'importance des actions des Princes & leur poids, nous nous persuadons qu'elles soyent produictes par quelques causes aussi poisantes & importantes. Nous nous trompons : ils sont menez & ramenez en leurs mouvements, par les mesmes ressorts, que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous fait tanser avec un voisin, dresse entre les Princes une guerre : la mesme raison qui nous fait fouëtter un laquais, tombant en un Roi, lui fait ruiner une Province. Ils veulent aussi legerement que nous, mais ils peuvent plus. Pareils appetits agitent un ciron & un elephant .

Quant à la fidélité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos Histoires racontent la vifve poursuite que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le Roi Pyrrhus ayant rencontré un chien qui gardoit un hom-

---

tentés de croire qu'il est non - seulement tout-à-fait barbare à présent, mais qu'il l'a toujours été.

me mort, & ayant entendu qu'il y avoit trois jours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, & mena ce chien quant & lui. Un jour qu'il assistoit aux montres generales de son armée, ce chien appercevant les meurtriers de son maistre, 85 leur courut sus, avec grands abois & aspreté de courroux; & par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faicte bientost après par la voïe de la justice. Autant en fit le chien du sage Hesiode, 86 ayant convaincu les enfants de Ganistor Naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Un autre chien estant à la garde d'un Temple à Athenes, ayant apperçeu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux joyaux, 87 se mit à abboyer contre lui tant qu'il peut: mais les mar-

85 Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 12.

86 *Id.* ibid.

87 Id. ibid. La même histoire est dans Elien, *de Animalibus*, L. VII. c. 13.

guilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se mit à le suivre, & le jour estant venu, se tint un peu plus esloigné de lui, sans le perdre jamais de veue: s'il lui offroit à manger, il n'en vouloit pas, & aux autres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queuë, & prenoit de leurs mains ce qu'ils lui donnoient à manger: si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant & quant au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette Eglise, ils se mirent à le suivre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce chien; & enfin le rencontrerent en la ville de Cromyon, & le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il fut puni. Et les Juges en recognoissance de ce bon office, ordonnerent du public certaine mesure de bled pour nourrir le chien, & aux Prestres d'en avoir soin. Plutarque tesmoigne cette histoire, comme chose très-averée & advenue en son siecle.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoins de mettre 88 ce mot en crédit) ce seul exemple y suffira, 89 qu'Appion recite comme en ayant esté lui-mesme spectateur. Un jour, dit-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes

88 Le mot de *gratitude* est à présent tout-à-fait autorisé par l'usage. Montagne se faisoit une affaire d'enrichir la langue, & nous avons vu des Écrivains qui ont pris à tâche de l'appauvrir. C'est à l'Académie Françoise à s'opposer à ces faux Puristes, qui, avant que de se mêler de proscrire des mots, devoient examiner, *si ce sont les choses qui ont été faites pour les mots, ou les mots pour les choses.*

89 Aulu Gelle nous a conservé ce conte sur la foi d'Appion, *savant homme*, dit-il *mais qu'une grande ostentation rend peut-être trop babillard dans le recit des choses qu'il dit avoir ouïes ou lues :* Litteris homo multis præditus; --- sed in his quæ audivisse vel legisse sese dicit, fortasse à vitio studioque ostentationis fit loquacior. *Aul. Gell.* L. V. c. 14. A l'égard de ce fait, Appion assure, qu'il l'a vu de ses propres yeux à Rome; & Seneque le confirme en quelque sorte par ce peu de paroles, (*De Benef.* L. II. c. 19. « Leonem in amphitheatro spectavimus qui unum » è bestiariis agnitum, quum quondam ejus fuisset » magister, protexit ab impetu bestiarum : » *Nous avons vu dans l'amphithéâtre un lion qui ayant reconnu un homme à qui il avoit appartenu autrefois, le protégea contre les autres bêtes qui alloient fondre) sur lui.*

estranges, & principalement de Lions de grandeur inusitée, il y en avoit un entre autres, qui par son port furieux, par la force & grosseur de ses membres, & un rugissement haultain & espouvantable, attiroit à soi la veue de toute l'assistance. Entre les autres esclaves, qui furent presentez au peuple en ce combat des bestes, fut un * Androclus de Dace, qui estoit à un Seigneur Romain, de qualité consulaire. Ce Lyon l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, &

* Dans toutes les éditions de Montagne qui ont précédé celle-ci, on lit *Androdus* au lieu d'*Androclus*. Mais si Montagne a pris ce conte d'*Aulu-Gelle*, comme il n'y a pas lieu d'en douter, il devoit nommer cet esclave *Androclus*, & ne pas dire qu'il étoit de *Dace* : car Aulu-Gelle, sans parler du pays de cet esclave, dit tout simplement, qu'il s'appelloit *Androclus* ; *Ei servo* Androclus *nomen fuit*. Ibid. Au reste il pourroit fort bien être que d'abord ce fût le Compositeur d'Imprimerie, qui, travaillant sur un manuscrit d'un caractere mal formé, (car Montagne peignoit fort mal) mit *Androdus* pour *Androclus*, ayant pris un *c* mal lié avec une *l* pour un *d* : méprise très-aisée à faire en ce cas-là & sur-tout à l'égard d'un nom propre.

puis s'approcha tout doucement d'une façon molle & paisible, comme pour entrer en recognoissance avec lui. Cela fait, & s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la qeuue à la mode des chiens qui flattent leur maistre, & à baiser, & lescher les mains & les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroi & hors de soi. Androclus ayant repris ses esprits par la benignité de ce Lyon, & r'asseuré sa vue pour le considerer & recognoistre: c'estoit un singulier plaisir de voir les caresses & les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. Dequoi le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'Empereur fit appeller cet esclave, gour entendre de lui le moyen d'un si estrange evenement. Il lui recita une histoire nouvelle & admirable: « Mon maistre, *dict-il*, estant Proconsul en Affrique, je fus contrainct par la » cruauté & rigueur qu'il me tenoit, » me faisant journellement battre, me » desrober de lui, & m'en fuir. Et

» pour me cacher seurement d'un per-
» sonnage ayant si grande authorité en
» la Province, je trouvai mon plus court,
» de gaigner les solitudes & les contrées
» sabloneuses & inhabitables de ce pays-
» là; resolu, si le moyen de me nourrir
» venoit à me faillir, de trouver quel-
» que façon de me tuer moi-mesme Le
» Soleil étant extremement aspre sur le
» midi, & les chaleurs insupportables,
» 90 je m'embatis sur une caverne
» cachée & inaccessible, & me jettai de-
» dans. Bientost après y survint ce lyon,
» ayant une paste sanglante & blessée,
» tout plaintif & gemissant des douleurs
» qu'il y souffroit: à son arrivée j'eus
» beaucoup de frayeur : mais lui me
» voyant mussé dans un coing de sa loge,
» s'approcha tout doucement de moi,

90 *Je rencontrai une caverne*, &c. *Embattre* signifie *arriver en quelque lieu soit par dessein, soit par des aventures*: Qui sont ces gens qui ainsi *se sont embattus* en ces pays, c'est-à-dire, *sont entrés ou se sont rués dedans*, Nicot. *Je m'embattis sur lui*, je le rencontrai par hasard, *Cotgrave*.

» me présentant sa patte offensée, & me
» la montrant comme pour demander
» secours : je lui ostai lors * un grand
» escot qu'il y avoit, & m'estant un peu
» apprivoisé à lui, pressant sa plaie en
» fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'es-
» suyai, & nettoyai le plus proprement
» que je peus. Lui se sentant allegé de
» son mal, & soulagé de cette douleur,
» se prit à reposer, & à dormir, ayant
» toujours sa patte entre mes mains. De
» là en hors lui & moi vesquimes en-
» semble en cette caverne trois ans en-
» tiers de mesme viande : car des bestes
» qu'il tuoit à sa chasse, il m'en appor-
» toit les meilleurs endroits, que je fai-
» sois cuir au Soleil à faute de feu, &
» m'en nourrissois. A la longue, m'estant

---

* *Un grand éclat de bois :* --- *Escot* signifie ici *une écharde, un piquant de chardon* ou *de bois ;* & pris dans ce sens-là, il se trouve dans le Dictionnaire François & Anglois de Cotgrave. -- *Ibi ego stirpem ingentem vestigio pedis ejus hærentem revelli* dit Androclus dans Aulu-Gelle : *Nect. Attic.* Lib. V. c. 14.

» ennuyé de cette vie brutale & ſauvage, » comme ce Lyon eſtoit allé un jour à » ſa queſte accouſtumée, je partis de » là, & à ma troiſieme journée fus ſur- » prins par les ſoldats, qui me menerent » d'Affrique en cette ville à mon maiſ- » tre, lequel ſoudain me condamna à » mort, & à eſtre abandonné aux beſtes. » Or à ce que je voi, ce Lyon fut auſſi » prins bienſtot après, qui m'a à cette » heure voulu recompenſer du bien-faict » & gueriſon qu'il avoit reçeu de moi. » Voila l'hiſtoire qu'Androclus recita à l'Empereur, laquelle il fit auſſi entendre de main à main au peuple. Parquoi à la requeſte de tous il fut mis en liberté, & abſous de cette condemnation, & par ordonnance du peuple lui fut faict preſent de ce Lyon. * Nous voyons depuis,

---

* Poſtea, inquit, videbamus Androclum & leonem loro tenui revinctum urbe totâ circa tabernas ire: donari ære Androclum floribus ſpargi leonem omnes ferè ubique obvios dicere: *Hic eſt leo hoſpes hominis, hic eſt homo medicus leonis.* Aul. Gell. Lib. V. c. 14.

dit Appion, Androclus conduisant ce Lyon à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on lui donnoit, le Lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on lui jettoit, & chascun dire en les rencontrant: *Voila le Lyon hoste de l'homme, voila l'homme Medecin du Lyon.*

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aimons, aussi font-elles la nostre.

> x *Post bellator equus positis insignibus Æthon*
> *It lacrimans, guttisque humectat grandibus ora.*

Comme aucunes de nos Nations ont

---

x Ensuite venoit Æthon, son cheval de bataille, dépouillé de ses ornemens, & pleurant à grosses larmes. *Æneid.* L. XI. vs. 89, 90. Mais c'est un témoignage purement poétique, & par conséquent frivole. Montagne lui-même parlant de la prérogative que les Poëtes donnent à l'homme de se tenir droit sur jambes, les yeux levés vers le ciel, nous dira bientôt pour s'en moquer, que c'est une prérogative *vraiement poëtique.* --- Je viens d'apprendre d'un célèbre Ecrivain dont l'autorité mérite d'être respectée, que ma critique n'est pas trop sûre: Pline dit expressément que les chevaux pleurent la mort de leurs maîtres: *Amissos lugunt*

les femmes en commun, aucunes à chacun la sienne; cela ne se voit-il pas aussi entre les bestes, & des mariages mieux gardez que les nostres?

Quant à la societé & confederation qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble, & s'entresecourir, il se voit des bœufs, des pourceaux, & autres animaux, qu'au cri de celui que vous offensez, toute la troupe accourt à son aide, & se rallie pour sa défense.

L'escare, 91 quand il a avallé l'hameçon du pescheur, ses compaignons s'assemblent en foule autour de lui, & rongent la ligne: & si adventure il y

---

dominos, (Lib. VIII. c. 42,) *lacrimasque interdum desiderio fundunt.* Bien plus, cet Auteur assure que le Nicomede ayant été tué, son cheval se laissa mourir faute de manger. *Interfecto Nicomedo Rege, equus ejus inediâ vitam finivit.* J'ai donc eu tort de blâmer Montagne pour avoir cité Virgile, dont le témoignage n'est en cette occasion, *ni purement poëtique, ni par consequent frivole.* --- Je laisse ici cette téméraire critique; & c'est, je crois, la satisfaction la plus authentique que je puisse faire à Montagne.

91 Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 26.

en a un, qui ait donné dedans la nasse, les autres lui baillent la queue par dehors, & lui la serre tant qu'il peut à belles dents : ils le tirent ainsi au dehors & l'entrainent.

Les barbiers, quand l'un de leurs compaignons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, 92 dressants une espine qu'ils ont dentelée comme une scie, à tout laquelle ils la scient & coupent.

Quant aux particuliers offices, que nous tirons l'un de l'autre, pour le service de la vie, il s'en void plusieurs pareils exemples parmi elles. Ils tiennent que la baleine ne marche jamais qu'elle n'ait au devant d'elle 93 un petit poisson semblable au goujon de mer, qui s'appelle pour cela *la guide :* la baleine le suit, se laissant mener & tourner aussi facilement, que le timon fait retourner

---

92 *Id.* ibid.

93 Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 32. de la traduction d'Amyot, & *pag.* 387. de l'édition Grecque & Latine, citée dans la note précédente.

le navire: & en recompense aussi, au lieu que toute autre, soit beste † ou vaisseau qui entre dans l'horrible cahos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu & englouti, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, & y dort, & pendant son sommeil la baleine ne bouge: mais aussi tot qu'il sort, elle se met à le suivre sans cesse: & si de fortune elle * l'escarte, elle va errant çà & là, & souvent se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail: Ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'Isle d'Anticyre.

Il y a une pareille societé 94 entre le petit oiseau qu'on nomme le roitelet &

† Ici Montagne ne fait que copier Amyot: mais comme on pourroit soupçonner Amyot de n'avoir pas bien rendu le sens de Plutarque, j'ai consulté Plutarque lui-même.

* On trouve dans Nicot *s'écarter* pour *s'égarer*: mais *écarter quelqu'un* pour dire *l'abandonner*, *le perdre par accident*, auquel sens Montagne l'emploie ici, je ne l'ai pu trouver, ni dans aucun de nos vieux Dictionnaires, ni ailleurs.

94 Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 31.

le crocodile: le roitelet sert de sentinelle à ce grand animal: & si l'Ichneumon son ennemi s'approche pour le combattre, ce petit oiseau, de peur qu'il ne le surprenne endormi, va de son chant & à coup de bec l'esveillant, & l'advertissant de son danger. Il vit † des demeurans de ce monstre, qui le reçoit familierement en sa bouche, & lui permet de becqueter dans ses machoueres, & entre ses dents, & y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez: & s'il veut fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir en la serrant peu à peu sans l'estreindre & l'offenser.

Cette coquille qu'on nomme la Nacre, 95 vit aussi ainsi avec le Pinnothere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, lui servant d'huissier & de portier assis à l'ouverture de cette coquille,

† *Des morceaux de chair qui sont demeurés entre les dents de ce monstre*, comme Montagne nous le dira lui-même bientôt après."

95 Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 32. & Cic. *de Nat. Deor.* Lib. II c. 48.

qu'il tient continuellement entrebaillée & ouverte, jusques à ce qu'il y voie entrer quelque petit poisson propre à leur prise: car lors il entre dans la nacre, & lui va pinsant la chair vive, & la contraint de fermer sa coquille: lors eux deux ensemble mangent la proie enfermé dans leur fort.

En la maniere de vivre des tons, on y remarque une singuliere science des trois parties de la Mathematique. Quant à l'Astrologie, ils l'enseignent à l'homme: car ils s'arrestent 96 au lieu où le solstice d'hiver les surprend, & n'en bougent jusques à l'equinoxe ensuivant: voila pourquoi Aristote 97 mesme leur

---

96 Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 29.

97 *Aristote* dit seulement, que ces poissons ne bougent point du lieu où le solstice d'hiver les surprend, jusqu'à l'équinoxe du printemps, *Histor. Animal.* Lib. VIII. c. 13 Mais *Elien* rapportant le fait sur la foi d'Aristote, y ajoute du sien; cette réflexion, que les thons sentent le changement des saisons, & qu'ils connoissent très-bien le solstice, sans avoir besoin de consulter pour cela les Astronomes:

concede volontiers cette Science. Quant à la Geometrie & Arithmetique, ils font toujours leur bande de figure cubique, 98 carrée en tout sens, & en dressent un corps de bataillon, solide, clos, & environné tout à l'entour, à six faces toutes esgalles : puis nagent en cette ordonnance carrée, autant large derriere que devant, de façon que qui en void & compte un rang, il peut aisément nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est esgal à la largeur, & la largeur à la longueur.

Quant à la magannimité, il est malaisé de lui donner un visage plus apparent, que ce faict du grand chien, qui fut envoyé des Indes au Roi Alexandre : on lui presenta premierement un cerf pour le combattre, & puis un sanglier, & puis un ours ; il n'en fit compte, & ne daigna se remuer de sa place : mais quand il veid un Lyon, 99 il se dressa incon-

98 Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 31.
99 *Id.* ibid. c. 14.

tinent sur ses pieds, monstrant manifestement qu'il déclaroit celui là seul digne d'entrer en combat avecques lui.

Touchant la repentance & recognoissance des fautes, on recite 100 d'un Elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impétuosité de cholere en print un deuil si extreme, qu'il ne voulut oncques puis manger, & se laissa mourir.

Quant à la clémence, on recite d'un Tygre, la plus inhumaine beste de toutes, 101 que lui ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offenser, & le troisieme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher autre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier & son hoste. Et quant aux droicts de la familiarité & convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des

100 *Arrien*, Hist. Indic. c. 14.

101 Putarque *de solertiâ Animal*, c. 18.

chats, des chiens, & des lievres ensemble.

Mais ce que l'expérience apprend à ceux qui voyagent par mer, & notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation. De quelle espece d'animaux 102 a jamais Nature tant honoré les couches, la naissance, & l'enfantement? car les Poetes disent bien qu'une seule Isle de Delos, estant auparavant vagante, fut affermie pour le service de l'enfantement de Latone: mais Dieu a voulu que toute la mer fust arrestée, affermie, applanie, sans vagues, sans vents & sans pluie, cependant que l'halcyon fait ses petits, qui est justement environ le Solstice, le plus court jour de l'an: & par son privilege nous avons sept jours & sept nuicts, au fin cœur de l'hiver, que nous pouvons naviguer sans danger. Leurs femelles ne

102 *Id.* ibid. c. 34.

recognoissent autre masle que le leur propre; l'assistent toute leur vie sans jamais l'abandonner. S'il vient à estre debile & cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent par tout, & le servent jusques à la mort.

Mais aucune suffisance n'a encores peu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique, dequoi l'halcyon compose le nid pour ses petits, ni en deviner la matiere. Plutarque, qui en a veu & manié plusieurs, 103 pense que ce sont des arrests de quelque poisson qu'elle conjoinct & lie ensemble, les entrelassant les unes de long, les autres de travers, & adjoustant des courbes & des arrondissemens, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer: puis quand elle a paraéhevé de le construire, elle le porte aubattement du flot marin, là où la mer le battant tout doucemeut, lui enseigne à mieux

103 *Id. ibid.*

fortifier aux endroits où elle void que sa structure se desmeut, & se lasche pour les coups de mer : & au contraire ce qui est bien joinct, le battement de la mer le vous estreinct, & vous le serre de sorte, qu'il ne se peut ni rompre ni dissoudre ou endomager à coups de pierre, ni de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion & figure de la concavité du dedans : car elle est composée & proportionée de maniere qu'elle ne peut recevoir ni admettre autre chose, que l'oiseau qui l'a bastie : car à toute autre chose, elle est impénétrable, close, & fermée, tellement qu'il ni peut rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voila une description bien claire de ce bastiment & empruntée de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encore suffisamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peut-il partir, de loger au dessous de nous ; & d'interpreter desdaigneusement

les effects que nous ne pouvons imiter ni comprendre ?

Pour suivre encore un peu plus loing cette egualité & correspondance de nous aux bestes, le privilege dequoi nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conçoit, de despouiller de qualitez mortelles & corporelles tout ce qui vient à elle, de ranger les choses qu'elle estime dignes de son accointance à desvestir & despouiller leurs conditions corruptibles, & leur faire laisser à part, comme vestemens superflus & viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la mollesse, la dureté, la polissure, & tous accidents sensibles, pour les accommoder á sa condition immortelle & spirituelle : de maniere que Rome & Paris, que j'ai en l'ame, Paris que j'imagine, je l'imagine & le comprens, sans grandeur & sans lieu, sans pierre, sans plastre. & sans bois : ce mesme privilege, dis-je ; sem-

ble eſtre bien evidemment aux beſtes. Car un cheval accouſtumé aux trompettes aux harquebuſades, & aux combats, que nous voyons tremouſſer & fremir en dormant, eſtendu ſur la litiere, comme s'il eſtoit en la meſlée, il eſt certain qu'il conçoit en ſon ame un ſon de tabourin ſans bruict, une armée ſans armes & ſans corps :

y *Quippe videbis equos fortes, cùm membra jacebunt.*
In ſomnis, ſudare tamen ſpirareque ſæpè,
Et quaſi de pulmâ ſumma contendere vires.

Ce lievre qu'un levrier imagine en ſongé, après lequel nous voyons haleter en dormant, alonger la queue, ſecouër les jarrets, & repréſenter parfaitement les mouvements de ſa courſe, c'eſt un lievre ſans poil & ſans os.

---

y Car le ſommeil ayant aſſoupi des chevaux fougueux, on les voit quelquefois ſuer, haleter, & s'aaimer, comme s'ils étoient prêts à partir pour diſputer le prix de la courſe. *Lucret.* L. IV. *vſ.* 984, &c.

Venantum

1 Venantumque canes in molli sæpe quiete
Jactant crura tamen subitò, vocesque repente
Mittunt, & crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum:
Expergefactique, sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant;
Donec discussis redeant erroribus ad se.

Les chiens de garde, que nous voyons souvent gronder en songeant, & puis japper tout à faict, & s'esveiller en sursaut, comme s'ils appercevoient quelque estranger arriver: cet estranger que leur ame void, c'est un homme spirituel, & imperceptible, sans dimension, sans couleur & sans estre:

2 --- Consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem

---

1 Et souvent les chiens de chasse ensevelis dans un doux sommeil, remuent tout d'un coup les jambes, aboient, & hument l'air à différentes reprises, comme s'ils étoient sur la piste de la bête qu'ils ont accoutumé de chasser; & quelquefois déja éveillés ils poursuivent de vaines images de cerfs qu'il croyent voir fuir devant eux, ne cessant de s'agiter qu'après avoir reconnu leur méprise. *Id.* ibid. *vs.* 988.

2 Et souvent les chiens domestiques ne sont pas

Discutere, & corpus de terrâ corripere instant;
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuentur.

Quant à la beauté du corps, avant passer outre, il me faudroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vrai-semblable que nous ne sçavons guere, ce que c'est que beauté en nature & en général, puisque à l'humaine & nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la cognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit.

b *Turpis Romano Belgicus ore color.*

Les Indes la peignent noir & basannée, aux levres grosses & enflées, au nez plat & large: & chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour

plutôt endormis qu'ils s'éveillent, & se dressent sur leurs pieds pour aboyer, comme s'ils voyoient des étrangers. *Lucret.* L. IV. *vs.* 999, &c.

b Le teint Belgique ne sied pas à un visage Romain. *Propert.* L. II. Eleg. xviij. *vs.* 26.

le faire prendre jusques à la bouche, comme aussi 104 la balieure, de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton; & est leur grace de montrer leurs dents jusques au dessous des racines. Au Perou les plus grandes oreilles sont les plus belles: & les estendent autant qu'ils peuvent par artifice. Et un homme d'aujourd'hui dit avoir veu en une nation Orientale, ce soing de les agrandir, en tel credit, & de les charger de poisants joyaux, qu'à touts coups il passoit son bras vestu, au travers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des Nations, qui noircissent les dents avec grand soing, & on a mespris de les

104 J'estime, dit Borel, dans son *Trésor de Recherches Gauloises*, que le mot de *Baleures* (car c'est ainsi qu'il l'a écrit) dénote les joues ou machoires. FROISSARD: *Perçoient bras, testes & baleures*. Il signifie la même chose, selon Cotgrave, qui écrit *Balieures*, comme a fait Montagne. Mais, selon Nicot, *levres & balieures* sont termes synonymes: & pour moi, je crois, que par *balieure*, Montaigne entend ici la *levre d'enbas*, qui percée de gros cercles enrichis de pierreries, tombe sur le menton, & découvre les dents jusqu'au dessous des racines.

voir blanches: ailleurs ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque les femmes se trouvent plus belles la teste rase, mais assez ailleurs : & qui plus est, en certaines contrées glaciales,
105 comme dit Pline. Les Mexicanes comptent entre les beautez, la petitesse du front ; & où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, & peuplent par art : & ont en si grande recommandation la grandeur des tetins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfants par dessus l'espaule. Nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse & massive : les Espagnols vuidée & estrillée: & entre nous, l'un la fait blanche, l'autre brune, l'un molle & delicate, l'autre forte & vigoureuse: qui y demande de la mignardise & de la douceur, qui de la fierté & majesté. Tout ainsi que la préférence en beauté, que

---

105 *Hist. Nat.* L. VI, c. 13.

Platon attribue à la figure spherique, les 106 Epicuriens la donnent à la pyramidale plustot, ou carrée: ne peuvent avaler un Dieu en forme de boule.

Mais quoi qu'il en soit, Nature ne nous á non plus privilégiez en cela qu'au demeurant, sur les Loix communes. Et si nous nous jugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous, il y en a d'autres, & en grand nombre, qui le sont plus: c *A multis animalibus decore vincimur:* voire des terrestres nos compatriotes. Car quant aux marins, laissant la figure, qui ne peut tomber en proportion, tant elle est autre: en couleur, netteté, polissure, disposition, nous leur cedons assez: & non moins, en toutes qualitez aux aërez. Et cette

106 *At mihi*, dit Velleius l'Epicurien, *vel cylindri, vel quadrati, vel pyramidis (forma) videtur esse formosior.* Id. *ibid.*

c Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. *Senec.* Epist. 124. *sub finem.*

prerogative que les Poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le Ciel son origine,

d *Pronaque cùm spectent animalia cætera terram,*
Os homini sublime dedit, cœlumque videre
Jussit, & erectos ad sidera tollere vultus;

elle est vraiement poëtique: car il y a plusieurs bestioles, qui ont la veue renrenversée tout à faict vers le Ciel; & l'encoleure des chameaux, & des autruches, je la trouve encore plus relevée & droite que la nostre. Quels animaux n'ont la face au haut, & ne l'ont devant, & ne regardent vis à vis comme nous: & ne descouvrent en leur juste posture autant du ciel & de la terre que l'homme? Et quelles qualitez de nostre corporelle constitution 107 en Platon & en Cicero ne peuvent

---

d Et au lieu que les autres animaux regardent en bas vers la terre, Dieu a placé la tête de l'homme en haut, pourqu'il eût les yeux levés vers le ciel, & disposés à contempler les aitres. *Ovid*, Metamorph, L. I. Fab. 2. *vs.* 51, &c.

107 Décrites par *Platon* & par *Ciceron*: par le

servir à mille sortes de bestes? 108 Celles qui nous retirent les plus, ce sont les plus laides, & les plus abjectes de toute la bande: car pour l'apparence extérieure & forme du visage, ce sont les magots:

e *Simia quàm similis, turpissima bestia, nobis!*

pour le dedans & parties vitales, c'est le pourceau.

Certes quand j'imagine l'homme tout nud (oui ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté) ses tares, sa subjection naturelle, ses imperfections, je treuve que nous avons eu plus de raison que nul autre animal, de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter

premier dans son *Timée*, & par le dernier dans son Traité, *de la Nature des Dieux*. L. II. c. 54, &c Ce qu'on peut encore mieux voir dans quelques Traités de nos Anatomistes modernes, où l'on a pris à tâche de comparer le corps de l'homme avec celui de différens animaux

108 Les bêtes qui nous ressemblent le plus, &c.

e *Tout difforme qu'il est, le singe nous ressemble* ENNIUS apud Cic. *de Nat. Deor.* L. I. c. 35. J'ai pris ce vers du dernier traducteur François *de la Nature des Dieux*, M. l'Abbé d'*Olivet*, le seul qui mérite, & qui, je crois, méritera jamais d'être lu.

ceux que Nature avoit favorisée en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, & nous cacher soubs leur despouille, de laine, plume, poil, soie. Remarquons au demeurant, que nous sommes le seul animal, duquel le deffaut offense nos propres compaignons, & seuls qui avons à nous desrober en nos actions naturelles, de nostre espece. Vraiement c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veue & libre du corps qu'on recherche: que pour refroidir l'amitié, il ne faille que voir librement ce qu'on aime.

f Ille quòd obscœnas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor.

Et encore qne cette recepte puisse à l'adventure partir d'une humeur un peu

---

f Tel pour avoir vu à découvert les parties secrettes de ce qu'il aimoit, s'est trouvé tout d'un coup délivré de sa passion. *Ovid.* de Remed. Amor. L. II *vs.* 33, 34

delicate & refroidie : si est-ce un merveilleux signe de nostre 109 defaillance, que l'usage & la cognoissance nous degouste les uns des autres. Ce n'est pas tant de pudeur, qu'art & prudence, qui rend nos Dames si circonspectes, à nous refuser l'entrée de leurs cabinets, avant qu'elles soient peintes & parées pour la montre publique :

g Nec veneres nostras hoc fallit, quò magis ipsæ
Omnia summopère hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt adstrictoque esse in amore.

Là où en plusieurs animaux, il n'est rien d'eux que nous n'aimions, & qui ne plaise à nos sens : de façon que de leurs excremens mesmes & de leur décharge, nous tirons non-seulement de la friandise au manger, mais nos plus riche ornemens & parfums. Ce discours ne touche

---

109 *Imperfection.*

g Aussi nos Dames qui n'ignorent pas cela, ont-elles grand soin de cacher tout l'artifice de leur parure à un amant qu'elles veulent retenir dans leurs filets. *Lucret.* L. IV. *vs.* 1178, &c.

que noſtre commun ordre, & n'eſt pas ſi ſacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, ſupernaturelles & extraordinaires beautez, qu'on voit par fois reluire entre nous, comme des Aſtres ſoubs un voile corporel & terreſtre.

Au demeurant la part meſme que nous faiſons aux animaux, des faveurs de Nature, par noſtre confeſſion, elle leur eſt bien advantageuſe. Nous nous atribuons des biens imaginaires & fantaſtiques, des biens futures & abſents, deſquels l'humaine capacité * ne ſe peut d'elle-meſme reſpondre : ou des biens que nous nous attribuons fauſſement, par la licence de noſtre opinion, comme la raiſon, la ſcience & l'honneur ; & à eux, nous laiſſons en partage des biens eſſentiels, maniables & palpables, la paix, le repos, la ſécurité, l'innocence & la ſanté : la ſanté, dis-je, le plus beau & le plus riche préſent, que Nature nous ſçache faire,

* Ne ſe peut aſſurer par elle-même.

De façon que la Philosophie 110 voire la Stoïque, ose bien dire qu'Heraclitus & Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, & se delivrer par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encore plus grand prix à la sagesse, la comparant & contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette autre proposition, qui est aussi des leurs.

Ils disent, 111 que si Circé eust presenté à Ulysses deux breuvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, Ulysses eust deu plustost accepter celui de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste: Et disent que la Sagesse mesme eust parlé à lui en cette maniere: « Quitte-moi, laisse-moi

110 Plutarque, dans son Traité, *des communes conceptions contre les Stoïques*, ch. 8. *de la traduction d'Amyot.*

111 *Id.* ibid.

» là pluſtoſt que de me loger ſoubs la » figure & corps d'un aſne. » Comment ? cette grande & divine Sapience, les Philoſophes la quittent donc, pour ce voile corporel & terreſtre ? Ce n'eſt donc plus par la raiſon, par le diſcours, & par l'ame, que nous excellons ſur les beſtes : c'eſt par noſtre beauté, noſtre beau teint, & noſtre belle diſpoſition des membres, pour laquelle il nous faut mettre noſtre intelligence, noſtre prudence, & tout le reſte, à l'abandon. Or j'accepte cette naïfve & franche confeſſion. Certes ils ont cognu que ces parties-là, dequoi nous faiſons tant de feſte, ce n'eſt que vaine fantaiſie. Quand les beſtes auroient donc toute la vertu, la ſcience, la ſageſſe & ſuffiſance Stoïque, ce feroient touſjours des beſtes : ni ne feroient comparables à un homme miſerable, meſchant & inſenſé. Car enfin tout ce qui n'eſt comme nous ſommes, n'eſt rien qui vaille : Et Dieu pour ſe faire valoir, il faut qu'il y retire, comme nous dirons

tantost. Par où il appert que ce n'est 112 par vrai discours, mais par une fierté folle & opiniatreté, que nous nous preferons aux autres animaux, & nous sequestrons de leur condition & societé.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part, l'inconstance, l'irrésolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la sollicitude des choses à venir, voire après nostre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appetits desreiglez, forcenez & indomptables, la guerre, le mensonge, la desloyauté, la detraction, & la curiosité. Certes nous avons estrangement † surpayé ce beau discours, dequoi nous nous glorifions, cette capacité de juger & cognoistre, si nous l'avons achetée au prix de ce nombre infini de passions, ausquelles nous sommes incessamment en prinse. S'il ne

112 Par des raisons solides.

† *Exalté cette belle raison.* --- *Surpayer une chose*, c'est la payer au-delà de son juste prix.

nous plaist de faire encore valoir, comme fait bien Socrates, cette notable prerogative sur les bestes, que où Nature leur a prescrit certaines saisons & limites à la volupté Venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures & occasions. h *Ut vinum ægrotis qui prodest rarò, nocet sæpissimè; melius est non adhibere omninò, quàm, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere:*

---

h Comme il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce que le plus souvent il leur est nuisible, & qu'il leur fait rarement du bien, que de les exposer à un danger visible sous l'espoir d'un bien incertain: ainsi je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux que cette activité, cette vivacité, cette subtilité d'esprit que nous appellons *raison*, n'eût point été donnée à l'homme, que de lui être donnée si libéralement ces qualités se trouvent funestes à beaucoup de gens, & salutaires à fort peu. *Cic.* de Nat. Deor. L. III. c. 27. *Edit. Gronov.* M. *Walker* dont le nom se trouve souvent dans les remarques de M. le Président *Bouhier* sur le Traité *de la Nat. des Dieux*, traduit en françois par M. l'Abbé d'*Olivet*, vient de m'apprendre que selon les meilleurs manuscrits il faut lire ici, *quoniam pestifera sit multis* (ratio) *admodum paucis salutaris.* Cela étant, après *si libéralement*, il faudroit mettre, *puisqu'elle se trouve funeste à beaucoup de gens, & salutaire à peu.* Mais laquelle de ces deux leçons qu'on suive, le sens est toujours le même.

Sic, haud ſcio, an melius fuerit humano generi motum iſtum celerem cogitationis, acumen, ſolertiam, quam rationem vocamus, quoniam peſtifera ſit multis, admodum paucis ſalutaria, non dari omninò quam tam munificè & tam largè dari.

De quel fruit pouvons-nous eſtimer avoir eſté à Vario & Ariſtote, cette intelligence de tant de choſes? Les a-t'elle exemptez des incommoditez humaines? Ont-ils eſté deſchargez des accidens qui preſſent un crocheteur? Ont-ils tiré de la Logique quelque conſolation à la goutte? Pour avoir ſceu comme cette humeur ſe loge aux jointures, l'en ont-ils moins ſentie? Sont-ils entrez en compoſition de la mort, pour ſçavoir qu'aucunes Nations s'en resjouiſſent: & du cocuage, pour ſçavoir les femmes eſtre communes en quelque region? Au rebours, ayants tenu le premier rang en ſçavoir, l'un entre les Romains, l'autre entre les Grecs, & en la ſaiſon où la Science fleuriſſoit le

plus, nous n'avons pas pourtant appris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie : voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aucunes taches notables en la sienne. A-t'on trouvé que la volupté & la santé soyent plus savoureuses à celui qui sçait l'Astrologie, & la Grammaire ?

i *Illiterati nùm minùs nervi rigent ?*

& la honte & pauvreté moins importunes?

k *Scilicet & morbis & debilitate carebis,*
Et luctum & curam effugies, & tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliora dabuntur.

---

i. Pour être ignorant & sans lettres, en est-on moins propre au jeu d'amour? *Horat.* Epod. Lib. Od. VII. *vs.* 17. Bien loin de là, si nous en croyons *la Fontaine*, ce Copiste fidele & délicat de la simple nature.

——— *Un Empereur auguste*
A les vertus propres pour commander;
Un Avocat sait les points décider;
Au jeu d'Amour le Muletier fait rage.

k C'est vraiment bien par-là que vous vous préserverez de maladie, de foiblesse, d'affliction, d'inquiétude, & que vous jouirez d'une plus longue & plus heureuse vie! *Juvenal.* Sat. XIV. *vs.* 156, &c.

J'ai veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages & plus heureux que des Recteurs de l'Université: & lesquels j'aimerois mieux ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient rang entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la richesse, & telles autres qualitez qui y servent voirement, mais de loing & plus par fantaisie que par Nature. Il ne nous faut guere non plus d'offices, de reigles, & de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en faut aux grues & fourmis en la leur. Et neantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent très-ordonnément, sans érudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vrai prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile & propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions & deportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellens entre les ignorans, qu'entre les sçavants: je di en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en

avoir bien porté de plus grande valeur, & pour la paix, & pour la guerre, que cette Rome sçavante, qui se ruina soi-mesme. Quand le demeurant seroit tout pareil, au moins la preud'hommie & l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne: car elle loge singulierement bien avec la simplicité. Mais je laisse ce discours, qui me tireroit plus loing, que je ne voudrois suivre. J'en dirai seulement encore cela, que c'est la seule humilité & submission, qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laisser au jugement de chascun la cognoissance de son debvoir: il le lui faut prescrire, non pas de laisser choisir à son discours: autrement, selon l'imbécillité & variété infinie de nos raisons & opinions, nous nous forgerions enfin des debvoirs, qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dit Epicurus.

La premiere loi, que Dieu donna jamais à l'homme, ce fut une loi de pure obeïssance; ce fut un commandement,

nud & simple, où l'homme n'eust rien à cognoistre & à causer, d'autant que l'obeir est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste Superieur & bien-faicteur. De l'obeïr & ceder naist toute autre vertu; comme du † cuider, tout pesché. Et au rebours : la premiere tentation qui vint à l'humaine Nature de la part du Diable, sa premiere poison, s'insinua en nous, par les promesses qu'il nous fit de science & de cognoissance, l *Eritis sicut Dii scientes bonum & malum.* Et les 113 Sereines, pour piper Ulysse en Homere, & l'attirer en leurs dangereux & ruineux laqs, lui offrent en don la Science.

---

† *De la presomption.*

l Vous serez comme des Dieux, sachans le bien & le mal. *Genese*, ch. 3. *vs.* 5.

113 Ou *Sireines*, comme on parle aujourd'hui, & comme on a mis dans les dernieres éditions. *Serene* on *Sereine*, Nicot. *Le Serin, petit oisillon bien chantant*, dit le même Auteur, *a été ainsi appellé à cause de son chant, du mot* Sereine: *communément on dit*, Il chante comme une Sereine.

La peste de l'homme c'est l'opinion de sçavoir. Voila pourquoi l'ignorance nous est tant recommandée par nostre Religion, comme piece propre à la creance & à l'obeïssance. m *Cavete, ne quis vos decipiat per philosophiam & inanes seductiones : secundùm elementa mundi.*

En ceci y a-t'il une generale convenance entre tous les Philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame & du corps : Mais où la trouvons-nous ?

n *Ad summam sapiens uno minor est Jove, dives,*
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum :
Præcipuè sanus, nisi cùm pituita molesta est.

Il me semble à la vérité, que Nature, pour la consolation de nostre estat miserable & chetif, ne nous ait donné en

---

m Prenez garde que personne ne vous séduise par la Philosophie, & par de vaines illusions, suivant les élémens du monde. *S. Paul* aux Coloss. ch. ij. *vs.* 8.

n Le sage ne voit que Jupiter au dessus de lui : il est riche, libre, noble, beau, en un mot le Roi des Rois : il jouit sur-tout d'une santé parfaite, hormis lorsqu'il est tourmenté de la pituite. *Horat.* L. I, Epist. 1. *vs.* 106, &c.

partage que la presomption. C'est ce que dit Epictete, que l'homme n'a rien proprement sien, que l'usage de ses opinions: Nous n'avons que du vent & de la fumée en partage. Les Dieux ont la santé en essence, dit la Philosophie, & la maladie en intelligence: l'homme, au rebours, possede ses biens par fantasie, les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination: car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre & calamiteux animal. Il n'est rien, dit Cicero, si doux que l'occupation des lettres, dis-je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de Nature, les cieux en ce monde mesme, & les terres, & les mers qui nous sont descouvertes: ce sont elles 114 qui nous ont

114 Philosophia omnium mater Artium --- nos primùm ad Deorum cultum, deinde ad ejus hominum quod situm est in generis humani societate, tum ad modestiam, magnitudinemque animi erudivit: eademque ab animo, tanquam ab oculis, caliginem dispulit, ut omnia supera, infera, prima, ultima, media, videremus. CICERO, *Tusc. Quæst* L. I. c. 26.

appris la Religion, la moderation, la grandeur du courage; & qui ont arraché nostre ame de tenebres, pour lui faire voir toutes choses hautes, basses, premieres, dernieres, & moyennes: ce sont elles qui nous fournissent dequoi bien & heureusement vivre, & nous guident à passer nostre adge sans desplaisir & sans offense. Cettui-ci ne semble-t'il pas parler de la condition de Dieu tout vivant & tout-puissant? Et quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus douce, & plus constante, que ne fut la sienne.

o —— *Deus ille fuit Deus, inclute Memmi,*
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur Sapientia, quique per artem
Fluctibus è tantis vitam tantisque tenebris
In eam tranquillâ & tam clarâ luce locavit.

---

o Illustre Memmius, celui-là fut un Dieu, oui un Dieu, qui le premier trouva cet art de vivre, auquel on donne presentement le nom de *sagesse*, & qui par cet art divin nous fit passer des agitations & des tenebres d'une vie malheureuse, dans un état si tranquile & si lumineux. *Lucret.* L. V. *vs.* 8. &c.

Voila des paroles très magnifiques & belles : mais un bien leger accident mit l'entendement 115 de cettui-ci en pire estat, que celui du moindre berger, nonobstant ce Dieu precepteur & cette divine Sapience. De mesme imprudence est cette promesse du Livre 116 de Democritus, *Je m'en vai parler de toutes choses :* & ce sot tiltre qu'Aristote nous preste, 117 de *Dieux mortels :* & ce jugement

115 De *Lucrece*, qui dans les vers qui précédent cette periode, parle magnifiquement d'Epicure, & de sa doctrine : Car un breuvage que lui donna sa femme ou sa maîtresse lui troubla si fort la raison, que la violence du mal ne lui laissa que quelques intervales lucides qu'il employa à composer son livre, & le porta enfin à se tuer lui-même. EUSÉBII *Chronicon.*

116 *Qui ita sit ausus ordiri*, Hæc loquor de universis, *Nihil excipit de quo non profiteatur. Quid enim esse potest extra universa?* Cic. *Acad. Quæst.* L. II. c. 23.

117 Apud Ciceronem, *de Finibus bon. & mal.* L. II. c. 13. Cyrenaïci Philosophi *non viderunt, ut ad cursum, equum; ad arandum, bovem; ad indigandum, canem: sic hominem ad duas res, ut ait Aristoteles, intelligendum, & agendum esse natum, quasi mortalem Deum.*

de Chryſippus, 118 que *Dion eſtoit auſſi vertueux que Dieu.* Et mon Seneca recognoiſt, dit-il, que Dieu lui a donné le vivre, mais qu'il a de ſoi le bien vivre: conformément à cette autre: p *In virtute verè gloriamur; quod non contingeret, ſi id donum à Deo, non à nobis haberemus.* Ceci eſt auſſi de Seneca: 119 « Que le » ſage a la fortitude pareille à Dieu: » mais en l'humaine foibleſſe, par où il » le ſurmonte ». Il n'eſt rien ſi ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité. Il n'y a aucun de nous qui s'offence tant de ſe voir apparier à Dieu, comme il fait de ſe voir deprimer au rang des autres animaux: tant nous

118 Plutarque, *des communes conceptions des Stoïques.* ch. 30.

p C'eſt avec raiſon que nous nous glorifions de notre vertu; ce qui ne ſeroit point, ſi nous la tenions de Dieu, & non pas de nous-mêmes. *Cic.* de Nat. Deor. L. III. c. 36.

119 Eſt aliquid quo ſapiens antecedat Deum. Ille naturæ beneficio, non ſuo, ſapiens eſt. Ecce res magna, habere imbecillitatem hominis, ſecuritatem Dei. *Epiſt.* 55. ſub finem.

ſommes

ſommes plus jaloux de noſtre intereſt, que de celui de noſtre Createur. Mais il faut mettre aux pieds cette ſorte vanité; & ſecouër vivement & hardiment les fondements ridicules, ſur quoi ces fauſſes opinions ſe baſtiſſent. Tant qu'il penſera avoir quelque moyen & quelque force de soi, jamais l'homme ne recognoiſtra ce qu'il doit à ſon maiſtre: il fera toujours de ſes œufs poulles, comme on dit: il le faut mettre en chemiſe.

Voyons quelque notable exemple de l'effect de ſa Philoſophie. Poſſidonius eſtant preſſé d'une ſi douloureuſe maladie, qu'elle lui faiſoit tordre les bras & grincer les dents, penſoit bien faire la figue à la douleur pour s'eſcrier contre elle: 119 *Tu as beau faire, ſi ne dirai-je pas que tu ſois mal.* Il ſent meſmes paſſions que mon laquais, mais il ſe brave ſur ce qu'il contient au moins ſa langue ſous

119 Nihil agis, dolor: quamvis ſi moleſtus, nunquam te eſſe confitebor malum. *Cic.* Tuſc. Quæſt L. II. c. 25.

les loix de sa secte: q *Re succumbere non opportebat, verbis gloriantem :* Arcesilas estant malade de la goutte, 120 Carneades qui le vint visiter, s'en retournoit tout fasché : il le rappella, & lui montrant ses pieds & sa poitrine: *Il n'est rien venu de là ici*, lui dit-il. Cettui-ci a un peu meilleure grace : car il sent avoir du mal, & en voudroit estre depestré. Mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbatu & affoibli. L'autre se tient en sa roideur, plus, ce crains-je, verbale, qu'essentielle. Et Dionisius Heracleotes affligé d'une cuisson vehemente

q Faisant le brave en paroles, il ne devoit pas succomber en effet. *Id.* ibid. c. 13.

120 Ciceron nous apprend que ce *Carneade* étoit grand ami d'Epicure, *Epicuri perfamiliaris* : & par conséquent ce ne peut être celui qui fonda la NOUVELLE ACADEMIE : car Epicure étoit mort environ 60 ans avant que Carneade fondateur de la Nouvelle Académie, fût né. *Is* (Arcesilas) *cùm ardere podagræ doloribus, visitassetque hominem Carneades, Epicuri perfamiliaris, & tristis exiret : Mane, quæso, inquit*, Carneade noster : Nihil illinc huc pervenit. *Ostendit pedes & pectus.* Cic. *de Finibus bon. & mal.* L. V. c. 31.

des yeux, 122 fut rangé à quitter ces resolutions Stoïques.

Mais quand la Science feroit par effect ce qu'ils disent, d'émousser & rabattre l'aigreur des infortunes qui nous suivent, que fait-elle, que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance & plus evidemment? Le Philosophe Pyrrho 123 courant en mer, le hazard d'une grande tourmente, ne pensoit à ceux qui estoient avec lui à imiter que la securité d'un pourceau, qui voyageoit avecques eux, regardant cette tempeste sans effroi. La Philosophie au bout de ses preceptes nous renvoie aux exemples d'un athlete & d'un muletier: auxquels on void or-

---

122 *Id.* ibid. *Vobis Heracleotes ille Dionisius flagitiosè descivisse videtur à Stoïcis, propter oculorum dolorem.* --- Ciceron dit ailleurs, que ce Philosophe ayant mal aux reins, crioit à pleine tête, que tout ce qu'il avoit jugé auparavant de la douleur, étoit faux: *Cùm ex renibus laboraret, ipso in ejulatu clamitabat, falsa esse illa quæ anteà de dolore ipse sensisset.* Tusc. Quæst. Lib. II. c. 25.

123 *Diog. Laërce*, dans la Vie de Pyrrhon, L. IV. Segm. 65.

dinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleurs & d'autres inconveniens, & plus de fermeté, que la Science n'en fournit onques à aucun, qui n'y fust nai & préparé de soi-mesme par habitude naturelle. Qui fait qu'on incise & taille les tendres membres d'un enfant & ceux d'un cheval plus aisément que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination? Nous en voyons ordinairement se faire saigner, purger & medeciner, pour guerir des maux qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lors que les vrais maux nous faillent, la science nous preste les siens: Cette couleur & ce teint vous presagent quelque defluxion caterreuse : cette saison chaude vous menasse d'une emotion fievreuse: cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche, vous advertit de quelque notable & voisine indisposition. Et enfin elle s'en addresse 124 tout detroussé-

124 *Détroussément, tout détroussément*, c'est-à-

ment à la fanté mefme : Cette allégreffe & vigueur de jeuneffe, ne peut arrefter en une affiette, il lui faut defrober du fang & de la force, de peur qu'elle ne fe tourne contre vous-mefmes. Comparez la vie d'un homme affervi à telles imaginations, à celle d'un laboureur, fe laiffant aller après fon appetit naturel, mefurant les chofes au feul fentiment préfent, fans fcience & fans prognoftique, qui n'a du mal que l'orfqu'il l'a : où l'autre a fouvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins : comme s'il n'eftoit point affez à temps pour fouffrir le mal lors qu'il y fera, il l'anticipe par fantafie, & lui court au devant.

Ce que je di de la Medecine, fe peut tirer par exemple generalement à toute Science : De là eft venue cette ancienne opinion des Philofophes, qui logeoient le fouverain bien à la recognoiffance

dire, tout ouvertement, directement, &c. *Cotgrave*, dans fon Dictionnaire François & Anglois. Ce mot ne fe trouve ni dans *Nicot*, ni dans *Borel*.

de la foiblesse de nostre jugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'espérance que de crainte: & n'ayant autre reigle de ma santé que celle des exemples d'autrui, & des evenements que je vois ailleurs en pareille occasion, j'en trouve de toutes sortes: & m'arreste aux comparaisons, qui me sont plus favorables. Je reçois la santé les bras ouverts, libre, pleine & entiere: & aiguise mon appetit à la jouïr, d'autant plus qu'elle m'est à présent moins ordinaire & plus rare: tant s'en faut que je trouble son repos & sa douceur, par l'amertume d'une nouvelle & contrainte forme de vivre.

Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies. Ce qu'on nous dit de ceux du Bresil, qu'ils ne mouroient que de vieillesse, on l'attribue à la serenité & tranquillité de leur air; je l'attribue plustot à la tranquillité & serenité de leur ame, deschargée de toute passion,

pensée & occupation tendue ou desplaisante : comme gents qui passoient leur vie en une admirable simplicité & ignorance, sans lettres, sans loi, sans Roi, sans Religion quelconque. Et d'où vient ce qu'on trouve par expérience, que les plus grossiers & plus lourds sont plus fermes & plus desirables aux executions amoureuses ? & que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable, que celle d'un gallant homme ? sinon qu'en cettui-ci l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt & lasse : comme elle lasse aussi & trouble ordinairement soi-mesme. Qui la desment, qui la jette plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa poitrine, son agilité, & enfin sa force propre ? Dequoi se fait la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse ? Comme des grandes amitiez naissent les grandes inimitiez, des santez vigoureuses les mortelles maladies ; ainsi des rares & vifves agitations

de nos ames, les plus excellentes manies, & plus detraquées: il n'y a qu'un demi tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensez, nous voyons combien proprement 125 s'advient la folie avec les plus vigoureuses opérations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes elevations d'un esprit libre, & les effects d'une vertu supreme & extraordinaire? Platon dit les melancholiques plus disciplinables & excellents: aussi n'en est-il point qui ayent tant de propension à la folie.

Infinis esprits se treuvent ruinez par leur propre force & souple. Quel sault vient de prendre de sa propre agitation & allégresse, 126 l'un des plus judicieux

125 *S'ajuste* ou *convient*, comme on a mis dans les dernieres éditions.

126 Le fameux *Torquato Tasso*, Auteur de la *Jerusalem délivrée*. Je ne sais pourquoi le dernier traducteur Anglois des Essais de Montagne a mis ici *Arioste* à la place du Tasse. Moutagne nous dit qu'il

ingenieux, & plus formez à l'air de cette antique & pure poësie, qu'autre Poëte Italien aie de long-temps esté ? N'a-t-il pas de quoi sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere ? à cette clarté qui l'a aveuglé ? à cette exacte & tendue appréhension de la raison, qui l'a mis sans raison ? à la curieuse & laborieuse queste des Sciences, qui l'a conduit à la bestise ? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice & sans ame ? J'eus plus de despit encore que de compassion, de le voir à Ferrare en si piteux estat survivant à soi-mesme, mescognoissant & soi & ses ouvrages ; lesquels sans son sceu, & toutesfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez & informes.

---

vit à Ferrare cet illustre Poëte Italien, ce qu'il ne pouvoit pas dire de l'Arioste, qui, né en 1747, avoit 59 ans lorsque Montagne vint au monde si tant est qu'Arioste ait vécu jusqu'en 1533. -- Ce fut justement au commencement de 1533, que mourut l'Arioste, comme dit l'Auteur de sa vie, *S. Gievan Battista Pigna.*

Voulez-vous un homme sain ? le voulez-vous reiglé, & en ferme & seure posture ? affublez-le de tenebres, d'oisiveté & de pesanteur. Il nous faut abestir pour nous * assagir ; & nous esbloüir pour nous guider. Et si on me dit que la commodité d'avoir l'appetit froid & mousse aux douleurs & aux maux, tire après soi cette icommodité, de nous rendre aussi par conséquent moins aigus & frians à la jouissance des biens & des plaisirs, cela est vrai : mais la misere de nostre condition porte, que nous n'avons tant à jouir qu'à fuir, & que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legere douleur : r *Segniùs homines bona quàm mala sentiunt ;* nous ne sentons point l'entiere santé, comme la moindre des maladies.

* *Assagir*, rendre sage. -- Du temps de Nicot, *assagir* étoit un fort bon mot. Il nous est très-nécessaire aujourd'hui : Mais *il commence*, dit-on, *à vieillir*, j'en suis fâché.

r Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. *Tit. Liv.* L. XXX, c. 21.

s Pungit
In cute vix summâ violatum plagula corpus,
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc juvat unum,
Quòd me non torquet latus aut pes: cætera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem.

Nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voila pourquoi * la Secte de Philosophie, qui a le plus faict valoir la volupté, encore l'a-t'elle rangée à la seule indolence. De n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien, que

---

s Sensibles à la moindre piqûre qui ne fait qu'effleurer la peau, nous ne sommes point touchés du plaisir de la santé. L'homme ne met en ligne de compte que l'avantage de n'être point attaqué de la pleurésie ou de la goutte: mais à peine sent-il qu'il est sain & plein de vigueur, *Stephani Bretiani Poemata*, au revers de la page 115, lign. 11, 12, &c. *Dans toutes les éditions où l'on a prétendu marquer les sources des passages cités par Montagne, on a donné ces vers latins à Ennius, lesquels sont pris d'une Satyre Latine, composée par* Estienne de la Boëtie: *dont on peut voir le commencement ci-dessus*, Tome II. Liv I. ch. xxvij. *note* 15.

* La Secte Epicurienne.

l'homme puisse esperer comme disoit Ennius.

127 *Nimium boni est, cui nihil est mali.*

Car ce mesme chatouillement & aiguisement, qui se rencontrent en certains plaisirs, & semble nous enlever au-dessus de la santé simple, & de l'indolence; cette volupté active, mouvante, & je ne sçai comment cuisante & mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but. L'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent & furieux, & ne demande qu'à l'assouvir, & se loger en repos, & en l'exemption de cette fievre. Ainsi des autres. Je dis donc, que si la simplesse nous achemine à point n'avoir de mal, elle nous achemine à un très-heureux estat selon nostre condition.

---

127 *Ennius* apud *Cic de Finibus bon. & mal.* Lib. II. c. 12. Montagne explique ce vers Latin avant que de le citer.

Si ne la faut-il point imaginer si plombée, qu'elle soit du tout sans sentiment. Car Crantor avoit bien raison 128 de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la batissoit si profonde que l'abord mesme & la naissance des maux en fust à dire: » Je ne loue point cette iudolence qui » n'est ni possible ni désirable. Je suis » content de n'estre pas malade: mais si » je le suis, je veux sçavoir que je le » suis; & si on ne me cauterise ou incise, » je le veux sentir. » De vrai, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quant & quant la cognoissance de la volupté, & enfin anéantiroit l'homme. t *Istud nihil dolore, non sine magnâ mercede contingit infirmitatis in animo,*

---

128 Nec absurdè Crantor -- *Minimè*, inquit, *assentior iis qui istam nescio quam indolentiam magnopere laudant: quæ nec potest ulla esse, nec debet. Ne ægrotus sim*, inquit: *sed si fuerim, sensus adsit, sive seceturquid, sivè avellatur à corpore.* Cic. *Tusc. Quæst.* L. III. c. 6.

t Cette indolence ne se peut acquérir qu'il n'en coûte cher à l'esprit & au corps; que le premier n'en devienne féroce, & le dernier stupide. *Id.* ibid.

ſtuporis in corpore. Le mal eſt, à l'homme bien à ſon tour. Ni la douleur ne lui eſt toujours à fuïr, ni la volupté touſjours à ſuivre.

C'eſt un très-grand advantage pour l'honneur de l'ignorance, que la Science meſme nous rejecte entre ſes bras, quand elle ſe trouve empeſchée à nous roidir contre la peſanteur des maux : elle eſt contrainte de venir à cette composition, de nous laſcher la bride, & donner congé de nous ſauver en ſon giron, & nous mettre ſous ſa faveur à l'abri des coups & iujures de la fortune Car que veut-elle dire autre choſe, quand elle nous preſche de retirer noſtre penſée des maux qui nous tiennent, & l'entretenir des voluptez perdues ; & de nous ſervir pour conſolation des maux préſens, de la ſouvenance des biens paſſez ; & d'appeller à noſtre ſecours un contentement eſvanoui, pour l'oppoſer à ce qui nous preſſe : μ *Levationes ægritudinum in*

μ Poſant pour maxime, que le moyen d'alléger

avocatione à cogitandâ molestiâ, & revocatione ad contemplandas voluptates ponit; si ce n'est qu'où la force lui manque, elle veut user de ruse, & donner un tour de souplesse & de jambe, où la vigueur du corps & des bras vient à lui faillir? Car non seulement à un Philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisant d'une fiefvre chaude, qu'elle monnoie est-ce, de le payer de la souvenance de la douceur du vin Grec? Ce seroit plustot lui empirer son marché.

x Che ricordarsi il ben doppia la noia.

De mesme condition est cet autre conseil, que la Philosophie donne, 129 de

---

un mal présent, c'est de détourner son esprit des choses incommodes, & de l'appliquer à la contemplation de celles qui sont agréables. *Id.* ibid. c. 15.

x Le souvenir du bien causant un double ennui.

129 Revocatio illa quam affert, cùm à contuendis nos malis avocat, nulla est. Non est enim in nostra potestate, fodicantibus iis rebus quas malas esse opinemur, dissimulatio, vel oblivio. *Cic.* Tusc. Quæst. L. III. c. 15.

maintenir en la memoire seulement le bon-heur passé, & d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts, comme si nous avions en nostre pouvoir la Science de l'oubli: & conseil duquel nous valons moins encore un coup.

y *Suavis est laborum præteritorum memoria.*

Comment ? la Philosophie qui me doit mettre les armes à la main, pour combattre la fortune; qui me doit roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversités humaines, vient-elle à cette molesse, de me faire conniller par ces destours coüards & ridicules ? Car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui lui plaist. Voire, il n'est rien qui imprime si vivement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier. C'est une bonne maniere de donner en garde, & d'empreindre en nostre ame

---

y *Des maux passés le souvenir est doux.* Euripid, apud Cic. *de Finibus bon. & mal.* L. II. c. 32.

quelque chose, que de la solliciter de la perdre. Et cela est faux, z *Est situm in nobis, ut & adversa quasi perpetuâ oblivione obruamus, & secunda jucundè & suaviter meminerimus.* Et ceci est vrai, a *Memini etiam quæ nolo: oblivisci non possum quæ volo.* Et de qui est * ce conseil? De celui b *qui se unus sapientem profiteri sit ausus:*

> *Qui genus humanum ingenio superavit, & omnes*
> *Præstrinxit stellas, exortus uti ætherius sol.*

De vuider & desmunir la memoire, est-ce

---

z Il est en notre puissance d'ensevelir nos malheurs dans un éternel oubli, & de rappeller dans notre esprit un doux & agréable souvenir de nos bons succès. *Cic.* de Finib. bon. & mal. L. II. c. 32.

a Je me souviens des choses mêmes que je voudrois oublier, & je ne puis oublier celles dont je voudrois perdre le souvenir. *Id.* ibid.

* *Ce conseil d'ensevelir nos malheurs dans un éternel oubli? De celui* qui se unus, &c. *C'est-à-dire*, d'Epicure, *le seul homme qui ait osé*, &c.

b D'Epicure, *le seul homme qui ait osé se dire sage*; Cic. *de Finib. bon. & mal.* L. II. c. 3. *Lequel*, selon Lucrece, (L. III. *vs.* 1056.) *supérieur en génie à tous les hommes, les a tous effacés, comme le soleil dont l'éclat naissant fait disparoître toutes les étoiles.*

pas le vrai & propre chemin à l'ignorance ?

c *Iners malorum remedium ignorantia est.*

Nous voyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter du Vulgaire des apparences frivoles, où la raison vive & forte ne peut assez : pourveu qu'elles nous servent de contentement & de consolation. Où ils ne peuvent guerir la plaie, ils sont contents de l'endormir & pallier. Je croi qu'ils ne me nieront pas ceci, que s'ils pouvoient adjouster de l'ordre, & de la constance, en un estat de vie, qui se maintinst en plaisir & en tranquillité par quelque foiblesse & maladie de jugement, qu'il ne l'acceptassent :

d --- *Potare, & spargere flores*
Incipiam; patiurque velim consultus haberi.

Il se trouveroit plusieurs Philosophes de

c *Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un très foible remede.* Senec. Œdip. Act. III. vs 7.

d Et ne disent avec Horace, *au hasard de passer pour fou je vais boire d'autant, & me couronner de fleurs.* L. I. Epist. 5. vs. 14, 15.

l'advis de Lycas: Cettui-ci ayant au demeurant ses mœurs bien reiglées, vivant doucement & paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens & estrangers, se conservant très-bien des choses nuisibles, s'estoit par quelque alteration de sens imprimé en la cervelle une resverie: C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à y avoir des passe-tems, des spectacles, & des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fut par les Medecins, de cette humeur pecante, à peine qu'il ne les mist en procès pour le restablir en la douceur de ces imaginations:

e Pol me occidistis, amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

D'une pareille resverie à celle de Thra-

---

e *Ah! mes amis*, leur dit-il, *qu'avez-vous fait? Loin de me guérir, vous m'avez ôté la vie, en me privant d'un si doux plaisir, en m'arrachant de l'ame cette aimable erreur dont j'étois enchanté.* Horat. L. II, Epist. ij *vs.* 138, &c.

ſylaus, fils de Pythodorus, 130 qui ſe faiſoit accroire que tous les navires qui relaſchoient du port de Pyrée, & y abordoient, ne travailloient que pour ſon ſervice: ſe resjouiſſant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avec joie. Son frere Crito l'ayant faict remettre en ſon meilleur ſens, il regrettoit cette ſorte de condition, en laquelle il avoit veſcu en lieſſe & deſchargé de tout deſplaiſir. C'eſt ce que dit ce vers ancien Grec, qu'*il y a beaucoup de commodité à n'eſtre pas ſi adviſé;* Et l'Eccleſiaſtique, 131 *En beaucoup de ſageſſe, beaucoup de deſplaiſir: &, Qui requiert Science, s'aquiert du travail & tourment.*

Cela meſme, à quoi la Philoſophie conſent en general, cette derniere recep-

130 Toute cette hiſtoire eſt priſe d'*Athenée*, *L.* XII. à la fin. Elle eſt auſſi dans *Elien*, Var. Hiſt. L. IV. c. 25. où l'on trouve *Thraſyllus* au lieu de *Thralaus*.

131. Th. 1. *vſ.* 18.

te qu'elle ordonne à toute forte de necefsitez, qui eft de mettre fin à la vie, que nous ne pouvons fupporter: f *Placet? pare: Non placet? quacumque vis exi.* —— *Pungit dolor? vel fodiat fane: fi nudus es, da jugulum: fin tectus armis Vulcaniis, id eft fortitudine, refifte:* Et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, g *aut bibat aut abeat:*

---

f Ces premiers mots, *Placet? pare. Non placet? Quacumque vis, exi*: femblent avoir été imités par Montagne de ceux-ci de Seneque: *Placet? vive. Non placet? licet eò reverti unde venifti*, Epift 70. Pour le refte, *Pungit dolor?* &c. il eft de Ciceron, *Tufc. Quæft.* L II. c. 14 Voici maintenant la traduction des deux paffages: *La vie te plaît-elle? accomode-toi de la vie. Ne te plaît-elle point? fors-en par où tu voudras. -- La douleur te pique-t-elle, ou te perce-t-elle vivement? Si tu es nud & défarmé, tends le gofier: & fi tu es couvert des armes de Vulcain, c'eft-à-dire muni d'un noble courage, réfifte.*

g *Qu'il boive ou s'en aille.* Cette application eft de Cic. dont voici les propres termes: *Mihi quidem in vitâ fervanda videtur illa lex, quæ in Græcorum conviviis obtinetur,* Aut bibat, *inquit*, aut abeat. *Tufc. Quæft.* L. V. c. 41. Quelques Critiques lifent *obtinêt*, au lieu d'*obtinetur*, que vous trouverez dans l'édition des *Tufculanes* publiée à Cambridge par M. *Davies*.

Qui sonne plus sortablement 132 en la Langue d'un Gascon, qu'en celle de Ciceron, qui change volontiers en V. le B.

h *Vivere si rectè nescis, decede peritis.*
Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti:
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
Rideat, & pulset lasciva decentiùs ætas.

123 qu'est-ce autre chose qu'une confession de son impuissance; & un ren-

---

132 Cette réflexion sur la prononciation Gasconne *qui change volontiers le B en V*, ne doit tomber que sur le mot *bibat:* autrement elle ne seroit pas fort à propos ici, à cause du mot *abeat* dont le B changé en V gâteroit le sens que Montage veut donner aprés Ciceron, à cette espece de proverbe, *Aut bibat, aut abeat.*

h Si tu ne sais pas vivre, quitte la place à ceux qui le savent. Les jeux & la bonne chere ne sont plus de saison pour toi. Il est temps que tu te retires, de peur que, si tu venois à trop boire, la jeunesse folâtre & pétulante ne se jouât de toi & ne te maltraitât. *Horat.* L. II. Epist. 2 *vs.* 213, &c.

133 Comme la période est longue, & le rapport de cet endroit à ce qui précéde, assez éloigné, on a mis ici dans les dernieres éditions, *Qu'est-ce, dis-je, que ce consentement de la Philosophie, sinon une confession*, &c. Mais c'est inférer le commentaire dans le texte: dangereuse méthode que bien des critiques ont employée dans des livres beaucoup plus importans que *les Essais de Montagne.*

voi, non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, & au non estre ī

> ī *Democritum postquàm matura vetustas*
> *Admonuit memorem, motus languescere mentis;*
> *Sponte suâ letho caput obvius obtulit ipse.*

C'est ce que disoit Antisthenes, 134 qu'il falloit faire provision ou des sens pour entendre, ou de licol pour se pendre: Et ce Chrysippus alleguoit sur ce propos 135 du Poëte Tyrtæus,

> *De la vertu, ou de mort approcher.*

Et Cratès disoit, 136 que l'amour se guerissoit par la faim, sinon par le temps: & à qui ces deux moyens ne plairoient,

---

ī Dès que Démocrite apperçut par les avertissemens que lui donnoit la vieillesse, que les facultés de son esprit commençoient à s'affoiblir, il se livra volontairement à la mort. *Lucret.* L. III. *vs.* 1052, &c. Editionis *Michaël. Maittaire*, Lond. an. 1713.

134 Plutarque, dans les *Contredits des Philosophes Stoïques*, ch. 24 de la traduction d'Amyot.

135 *Id.* ibib.

136 *Diogène Laërce*, dans la Vie de Cratès, L. 6 Segm. 86.

par la hart. Celui Sextius, duquel Seneque & Plutarque parlent avec si grande recommandation, s'estant jetté, toutes choses laissées, à l'estude de la Philosophie, 137 delibera de se precipiter en la mer, voyant le progrez de ses estudes trop tardif & trop long. Il couroit à la mort, au deffault de la Science: Voici les mots de la Loi, sur ce subject: Si d'adventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain; & se peut-on sauver à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau: car c'est la crainte de mourir, non pas la desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps.

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente & meilleure, comme je commençois tantost à dire. Les simples, dit S. Paul, & les ignorans, s'eslevent & se

137 Plutarque, dans un traité intitulé, *comment on pourra appercevoir si on amende en l'exercice de la vertu*, ch. 5. de la version dAmyot.

saisissent du ciel ; & nous, atout nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes infernaux. Je ne m'arreste ni à Valentian, ennemi declaré de la Science & des Lettres, ni à Licinius, tous deux Empereurs Romains, qui les nommoient le venin & la peste de tout Estat politique : ni à Mahumet, qui (comme j'ai entendu) interdict la Science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus & son authorité doit certes avoir grand poids, & la reverence de cette divine police Lacedemonienne, si grande, si admirable, & si long-temps fleurissante en vertu & en bonheur, sans aucune institution ni exercice de lettres.

Ceux qui reviennent de ce Monde nouveau qui a esté descouvert du temps de nos peres, par les Espagnols, nous peuvent tesmoigner combien ces Nations, sans Magistrat, & sans Loi, vivent plus legitimement & plus reiglement que les nostres, où il y a plus d'officiers & de

loix, qu'il n'y a d'autres hommes, & qu'il n'y a d'actions.

> k Di cittatorie piene, e di libelli,
> D'essamine e di carte, di procure
> Hanno le mani e il senno e gran fastelli
> Di chiose, di consigli, e di letture,
> Per cui le facultà de poverelli
> Non sono mai ne le città sicure:
> Hanno dietro e dinanzi e d'ambi i latti,
> Notai, Procuratori, e Advocati.

C'estoit ce que disoit un Senateur Romain des derniers, 138 que leurs predecesseurs avoient l'haleine puante à l'ail,

---

k Ils ont le sein & les mains pleines d'ajournemens, de requêtes, d'informations, de lettres, & de procurations. Ils sont chargés de sacs tout farcis de gloses, de consultations, de procédures, par lesquelles le pauvre peuple n'est jamais en sûreté dans les villes, accompagnés par devant, par derriere, & des deux côtés d'une foule de Notaires, de Procureurs, & d'Avocats qui ne le quittent jamais. *Orlando furioso* di M. Lodovico Ariosto, Cant. XIV. Stanz. 84.

138 C'est un passage de *Varron* qu'on trouve dans *Nonius*, au mot *Cepe*, p. 201. *Ed. Mercer.* Mais il n'y est point parlé de Sénateur Romain. Voici les propres termes de Varron : *Avi & atavi nostri, quum alium ac cepe eorum verba olerent, tamen optumè animati erant.* Il n'y a rien non plus de ce qu'ajoute

& l'estomach musqué de bonne conscience : & qu'au rebours ceux de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puants au dedans à toutes sortes de vices : c'est-à-dire, comme je pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir & de suffisance, & grand'faute de prud'hommie. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse s'accompagnent volontiers de l'innocence, la curiosité, la subtilité, le sçavoir, trainent la malice à leur suite, l'humilité, la crainte, l'obeïssance, la debonnaireté, (qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine) demandent une ame vuide, docile & presumant peu de soi.

Les Chrestiens ont une particuliere cognoissance, combien la curiosité est

---

Montagne : *Et qu'au rebours*, &c. quoiqu'il soit très-vraisemblable que c'est-là précisémet ce que Vatron avoit dit, ou voulu dire. *Sylla*, *Pompée*, *Cesar*, *Crassus*, *Auguste*, habiles scélérats que Varron connoissoit fort bien, ne justifient que trop la conclusion de Montagne.

un mal naturel & originel en l'homme. Le soin de s'augmenter en sagesse & en science, ce fut la premiere ruine du genre humain : c'est la voie, par où il s'est precipité à la damnation éternelle. L'orgueil qui jette l'homme à quartier des voies communes, qui lui fait embrasser les nouvelletez, & aimer mieux estre chef d'une troupe errante, & desvoyée, au sentier de perdition, aimer mieux estre regent & precepteur d'erreur & de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener & conduire par la main d'autrui, à la voie battuë & droicturiere. C'est à l'adventure ce que dit ce mot Grec ancien, que *la superstition suit l'orgueil, & lui obeït comme à son pere.* 139 O cuider, combien tu nous empesches!

Après que Socrates fut adverti, 140

139 C'est un mot de *Socrate*, s'il en faut croire *Stobée* qui le lui attribue en autant de termes *Serm.* XXII. pag. 189. *Je donne cette note telle qu'elle m'a été communiqué par M.* Barbeyrac.

140 Voyez sur cela l'*Apologie de Socrate* par Platon, p. 360, 361.

que le Dieu de sagesse lui avoit attribué le nom de Sage, il en fut estonné: & se recherchant & secoüant par tout, n'y trouvoit aucun fondement à cett divine sentence. Il en sçavoit de justes, temperants, vaillants, sçavants comme lui; & plus éloquents, & plus beaux & plus utiles au pays. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des autres, & n'estoit sage que parce qu'il ne se tenoit pas tel: & que son Dieu estimoit bestise singuliere à l'homme, l'opinion de Science & de Sagesse: & que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance; & la simplicité, sa meilleure sagesse. La saincte parole declare miserables ceux d'entre nous, qui s'estiment: Bourbe & cendre, leur dit-elle, qu'as-tu à te glorifier? & ailleurs, Dieu fait l'homme semblable à l'ombre, de laquelle qui jugera quand par l'esloignement de la lumiere elle sera esvanouie? Ce n'est rien que de nous.

Il s'en faut tant que nos forces con-

çoivent la haulteur divine, que des ouvrages de notre Createur, ceux-là portent mieux sa marque, & sont mieux siens, que nous entendons le moins. C'est au Chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable: Elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle; & si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. l *Melius scitur Deus nesciendo* dit S. Augustin. Et Tacitus m, *Sanctius est ac reverentius de actis Deorum credere quàm scire.* Et Platon estime qu'il y aït quelque vice d'impieté à trop curieusement s'enquerir & de Dieu & du monde, & des causes premieres des cho-

---

l *On connoit mieux Dieu* en se soumettant *à ignorence qu'il est. S. Augustin.* au Liv. II. *de Ordine*, c. 16. Voici ses propres termes : *Non dico de summo illo Deo, qui scitur meliùs nesciendo.*

m A l'égard des actions des Dieux, il est plus saint & plus respectueux de les croire que d'en être instruit. *De Moribus German.* c. 34.

ſes. n *Atque illum quidem parentem hujus univerſitatis invenire difficile : & quum jam inveneris, indicare in vulgus, nefas*, dit Cicero.

Nous diſons bien, *puiſſance*, *verité*, *juſtice* : ce ſont parolles qui ſignifient quelque choſe de grand : mais cette choſe-là, nous ne la voyons aucunement, ni ne la concevons. Nous diſons que Dieu craint, que Dieu ſe courrouce, que Dieu aime,

o *Immortalia mortali ſermone notantes.*

Ce ſont toutes agitations & eſmotions, qui ne peuvent loger en Dieu ſelon noſtre forme, ni nous l'imaginer ſelon la ſienne : c'eſt à Dieu * ſeul de ſe cognoiſtre

n Il eſt difficile de trouver le Pere de l'univers & après l'avoir trouvé, il n'eſt pas permis de le montrer au peuple. *Ciceronis* Timæus, ſive *de Univerſo* Fragmentum, c. 2.

o Exprimant des choſes divines en termes humains. *Lucret.* L. V. *vſ.* 122.

* *De noi non inteſo, & ſol ſe ſteſſo intende.* Comme a dit un Poëte, plus ſage peut-être ſur cet article, que les plus ſubtils Philoſophes, & les plus profonds Théologiens.

& interpreter ses ouvrages : & le fait en nostre langue, improprement, pour s'avaller & descendre à nous, qui sommes à terre couchez. La prudence 141 comment lui peut-elle convenir : qui est l'eslite entre le bien & le mal, veu que nul mal ne le touche? Quoi la raison & l'intelligence, desquelles nous nous servons pour par les choses obscures arriver aux apparentes : veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu? La justice, qui distribue à chacun ce qui lui appartient, engendrée

---

141 *Montagne transcrit ici un long passage de Ciceron sans le nommer.* Qualem autem Deum intelligere nos possumus? Quid enim? Prudentiamne Deo tribuemus, quæ constat ex scientiâ rerum bonarum & malarum? -- Cui mali nihil est, nec esse potest, quid huic opus est delectu bonorum & malorum? Quid autem ratione, quid intelligentiâ, quibus utimur ad eam rem, ut apertis obscura assequamur? At obscurum Deo nihil potest esse. Nam justitia, quæ suum cuique distribuit, quid pertinet ad Deos? Hominum societas & communitas justitiam procreavit. Temperantia autem constat ex prætermittendis voluptatibus corporis: cui si locus in cœlo est, est etiam in voluptatibus. Nam fortis Deus intelligi qui potest? in dolore, an in labore, an in periculo, quorum Deum nihil attingit? *De Nat. Deor.* L. III. c. 15.

pour la societé & communauté des hommes, comment est-elle en Dieu ? La temperance, comment: qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité? La fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangers, lui appartiennent aussi peu : ces trois choses n'ayants nul accès près de lui. Pourquoi * Aristote le tient egalement exempt de vertu & de vice. p *Neque gratiâ neque irâ teneri potest; quod quæ talia essent, imbecillia essent omnia.*

La participation que nous avons à la cognoissance de la verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assez apprins cela par les tesmoings, qu'il a choisis du vulgaire, simples & ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Notre foi ce n'est pas

* *Ethic. Nicom.* VII. 1.

p Il n'est capable ni de colere ni d'affection, parce que ces sentimens-là ne viennent que de la foiblesse. *Cic.* de Nat. Deor. L. I. c. 17.

noſtre acqueſt, c'eſt un pur préſent de la liberalité d'autrui. Ce n'eſt pas [142] par diſcours ou par notre entendement que nous avons receu noſtre Religion, c'eſt par authorité & par commandement eſtranger. La foibleſſe de noſtre jugement nous y aide plus que la force ; & noſtre aveuglement plus que noſtre clairvoyance. C'eſt pour l'entremiſe de noſtre ignorance, plus que de noſtre ſcience, que nous ſommes ſçavants de divin ſçavoir. Ce n'eſt pas merveille, ſi nos moyens naturels & terreſtres ne peuvent concevoir cette cognoiſſance ſupernaturelle & celeſte : apportons y ſeulement du noſtre l'obéiſſance & la ſubjection : car comme il eſt eſcrit : [143] *Je deſtruirai la ſapience des ſages, & abbattrai la prudence des prudens. Où eſt le ſage ? où eſt l'eſcrivain ? où eſt le diſputateur de ce ſiecle ? Dieu n'a-t'il pas abeſti la ſapience de ce monde ?*

---

142 *Par raiſonnement.*

143 Saint Paul, 1 Epiſt. aux Corinth. ch. I, vſ. 19, &c.

Car puis que le monde n'a point cogneu Dieu par ſapience, il lui a pleu par la vanité de la predication, ſauver les croyans.

Si me faut-t'il voir enfin, s'il eſt en la puiſſance de l'homme de trouver ce qu'il cherche : & ſi cette queſte, qu'il y a employé depuis tant de ſiecles, l'a enrichi de quelque nouvelle force, & de quelque verité ſolide. Je croi qu'il me confeſſera, s'il parle en conſcience, que tout l'acqueſt qu'il a retiré d'une ſi longue pourſuite, C'eſt d'avoir appris à recognoiſtre ſa foibleſſe. L'ignorance qui eſtoit naturellemeut en nous, nous l'avons par longue eſtude confirmée & averée. Il eſt advenu aux gens veritablement ſçavans, ce qui advient aux eſpics de bled : ils vont s'eſlevant & ſe hauſſant la teſte droit & fiere, tant qu'ils ſont vuides ; mais quand ils ſont pleins & groſſis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humillier & baiſſer les cornes. Pareillement les hommes, ayant tout eſſayé, tout ſondé, & n'ayant trouvé en cet amas

de ſcience & proviſion de tant de choſes diverſes, rien de maſſif & de ferme, & rien que vanité, ils ont renoncé à leur preſomption, & recogneu leur condition naturelle. C'eſt ce que Velleius reproche à Cotta & à Cicero, 144 *qu'ont appris de Philo , n'avoir rien appris* Pherecydes, l'un des ſept Sages, eſcrivant à Thalès, comme il expiroit, *Jai*, dit-il 145 *ordonné aux miens, après qu'il m'auront enterré, de te porter mes Eſcrits. S'ils contentent & toi & les autres Sages, publie-les: ſinon, ſupprime-les. Ils ne contiennent nulle certitude qui me ſatisface à moi-meſme. Auſſi ne fais-je pas profeſſion de ſçavoir la verité, ni d'y atteindre. J'ouvre les choſes plus que je ne les deſcouvre.* Le plus ſage homme 146 qui fut on-

---

144 Ambo, inquit, ab eodem Philone nihil ſcire didiciſtis. Apud *Cic.* de Nat. Deor. L. I c. 17. *Ce Philon, Philoſophe Académicien, vivoit du temps de Ciceron, & l'avoit eu pour Auditeur.*

145 Cette lettre, vraie ou fauſſe, eſt dans Diogene Laërce, L. I. à la fin de la Vie de *Pherecydes*, Segm. 122.

146 *Socrate.*

ques, quand on lui demanda ce qu'il sçavoit, respondit, 147 *qu'il savoit cela, qu'il ne sçavoit rien.* Il verifioit ce qu'on dit, que la plus grande part de ce que nous sçavons, est la moindre de celles que nous ignorons: c'est-à-dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, & bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dit Platon, & les ignorons en verité. q *Omnes penè veteres, nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt: angustos, imbecilles animos, brevia curricula vitæ.* Cicero mesme, qui devoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius dit, que sur sa vieillesse il commença à desestimer les Lettres. 148 Et pendant qu'il les

---

147 *Nihil se scire*, dicebat, *nisi id ipsum.* Cic. Acad. Quæst. L. I. c. 4.

q Presque tous les anciens ont dit, qu'on ne pouvoit rien connoître, rien concevoir, ni rien savoir; que nos sens étoient fort bornés, notre esprit foible, & notre vie trop courte. *Cic.* Ac. Quæst. L. I. c. 12.

148 J'ai appris de M. *de la Monnoye* qu'apparem-

traictoit, c'estoit sans obligation d'aucun parti: suivant ce qui lui sembloit probable,

---

ment une expression de *Valere Maxime* mal entendue a fait croire à Montagne, qu'il y a eu un temps où Ciceron avoit cessé d'estimer les lettres. La remarque est très-curieuse. Vous l'allez voir mot pour mot telle que ce savant homme me l'a communiquée. » D'abord, *dit-il*, Valere (L. II. c. 2. art.) ayant » posé en fait, que les anciens Magistrats Romains, » quoiqu'ils eussent de l'étude, se faisoient un de- » voir, pour la dignité de l'Etat, ni de parler ja- » mais d'autre langue, que la Romaine, tache, en » conséquence, de justifier dans l'article suivant le » mépris de Marius pour cette éloquence Grecque » qui peu de temps après s'introduisit jusques dans » le Sénat. Il ajoute, que le Rhéteur Apollonius Mo- » lon eut, le premier de tous les étrangers, l'avan- » tage d'y être ouï sans truchement, & ce qui ne » contribua pas peu à perfectionner dans Rome l'art » de bien dire, étoit que Ciceron avoit eu cet Apol- » lonius pour Maître. Ensuite dequoi d'une manie- » re, ce semble, peu sensée, il se récrie sur le bon- » heur de la ville d'*Arpinum*, d'avoir produit » Marius, l'unique homme illustre plein de mépris » pour les lettres, & Ciceron, vive source de ces » mêmes lettres. Le texte Latin n'est pas conçu en » termes si clairs. Les voici: *Conspicuæ felicitatis* » *Arpinum, sive unicum litterarum gloriosissimum* » *sive abundantissimum fontem intueri velis*. Ici le » mot *unicum* peut avoir donné lieu à l'équivoque, » en faisant regarder Ciceron comme le seul & mê- » me homme illustre d'*Arpinum*, qui auroit tout » ensemble été une abondante source des lettres, & » n'auroit pas laissé de les mépriser. Il faut que ce » soit là le sens que les paroles de Valere aient offert à

tantost en l'une Secte, tantost en l'autre : se tenant tousjours sous la dubitation de

---

» Montagne: & ce qui favorise beaucoup cette
» idée, c'est qu'alors au lieu d'*Arpinum*, il y
» avoit dans toutes les éditions *Arpinas*; mot qui,
» étant joint à *fons abundantissimus litterarum*,
» attache le reste de la période à la personne seule
» de Ciceron. Depuis cette remarque écrite, *ajoute*
» M. *de la Monnoye*, j'ai trouvé qu'*Agrippa*, au
» commencement de sa déclamation, *de Vanitate*
» *Scientiarum*, avoit prêté ce même faux sens à
» Valere Maxime: & j'aime mieux présentement
» croire que Montagne n'a fait en ceci que copier
» Agrippa. » M. *Barbeyrac* explique un peu autrement la chose. Comme sa remarque paroît bien fondée, je vais la transcrire exactement. » On ne
» trouve point, *dit-il*, dans *Valere Maxime*, tel que
» nous l'avons présentement, que *Ciceron ait jamais*
» *méprisé les lettres*. Montagne a pris cela de *Joannes*
» *Sarisberiensis*, Auteur du douzieme siecle, où l'on
» rencontre plusieurs autres citations semblables;
» qu'il avoit tirées de quelque exemplaire plus com-
» plet: Montagne n'a pas copié assez exactement son
» original, dont voici les propres paroles: *Ciceronem*
» *refert Valerius litteras contempsisse; & in contemptu*
» *ipso fuisse fontem abundantissimum litterarum, ob*
» *hoc forte quod studium negotiis præponebat* ou *post-*
» *ponebat* comme il a à la marge; *nam institit eis*,
» *etiam dum contempsit:* Policr. L. VII. c. 12. p. 564.
» Ed. *Lugd. Bat* 1639. Ce qui ne veut pas dire que
» selon Valere Maxime, *Ciceron commença sur sa*
» *vieillesse à désestimer les lettres;* mais qu'il les
» méprisa absolument; & que malgré ce mépris, il
» fut une source très-abondante de science, ayant

l'Academie : r *Dicendum est, sed ita ut nihil affirmem ; quæram omnia, dubitans plerumque & mihi diffidens.* J'auroi trop beau jeu, si je vouloi considerer l'homme en sa commune façon & en gros : & le pourroi faire pourtant par sa reigle propre, qui juge la verité, non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons-là le peuple,

> s *Qui vigilans stertit,*
> Lucret. L. III. vs. 1061.
> *Mortua cui vita est, propè jam vivo atque videnti.* ibid. vs. 1059.

qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la plus part de ses facultez naturelles, oisives.

» cultivé les lettres dans le temps même qu'il les » méprisoit.

r Je vais vous répondre, *dit-il à son frere*, mais sans rien affirmer, m'informant de toutes choses, doutant pour l'ordinaire, & me défiant de moimême. *Cic.* de Divinat. L. II. c. 3.

s Qui dort en veillant, qui est presque mort, quoiqu'en vie & les yeux ouverts. --- *Montagne a transposé ces deux vers de Lucrece, pour les appliquer plus exactement à son sujet.*

Je veux prendre l'homme en ſa plus haute aſſiette. Conſiderons-le en ce petit nombre d'hommes excellents & triez, qui ayants eſté doüez d'une belle & particuliere force naturelle, l'ont encore roidie & aguiſée par ſoing, par eſtude & par art, & l'ont montée au plus hault point de ſageſſe, où elle qui ſe atteindre. Ils ont manié leur amé à tout ſens, & à tout biais; l'ont appuiée & eſtançonnée de tout le ſecours eſtranger qui lui a eſté propre, & enrichie & ornée de tout ce qu'ils ont peu emprunter pour ſa commodité, du dedans & dehors du monde: c'eſt en eux que loge la haulteur extreme de l'humaine Nature. Ils ont reiglé le monde de polices & de loix. Ils l'ont inſtruit par Arts & Sciences, & inſtruit encore par l'exemple de leur mœurs admirables. Je ne mettrai en compte, que ces gens-là, leur teſmoignage, & leur experience. Voyons juſques où ils ſont allez, & à quoi ils ſe ſont tenus. Les maladies & les deffauts que nous trouve-

rons en ce College-là, le monde les pourra hardiment bien advoüer pour ſiens.

Quiconque cherche quelque choſe, il en vient à ce poinct, ou qu'il dit, qu'il l'a trouvée ; ou qu'elle ne ſe peut trouver ; ou qu'il eſt encore en queſte. Toute la Philoſophie eſt deſpartie en ces trois genres. Son deſmais eſt de chercher la vérité, la ſcience, & la certitude. Les Peripateticiens, Epicuriens, Stoïciens, & autres, ont penſé l'avoir trouvée. Ceux-ci ont eſtabli les Sciences que nous avons, & les ont traictées, comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, & les Academiciens, ont déſeſperé de leur queſte ; & jugé que la vérité ne ſe pouvoit concevoir par nos moyens. La fin de ceux-ci, c'eſt la foibleſſe & humaine ignorance. Ce parti a eu la plus grande ſuicte, & les ſectateurs les plus nobles.

Pyrrho & autres Sceptiques ou Epechiſtes, de qui les dogmes, pluſieurs anciens ont tenu, tirez d'Homere, des

ſept Sages, & d'Archilochus, & d'Eurypides, & y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, diſent, qu'ils ſont encore en cherche de la verité: Ceux-ci jugent, que ceux-là qui penſent l'avoir trouvée, ſe trompent infiniment; & qu'il y a encore de la vanité trop hardie, en ce ſecond degré, qui aſſeure que les forces humaines ne ſont pas capables d'y atteindre. Car cela, d'eſtablir la meſure de noſtre puiſſance, de cognoiſtre & juger la difficulté des choſes, c'eſt une grande & extreme Science, de laquelle ils doubtent que l'homme ſoit capable.

t Nil ſciri quiſquis putat, id quoque neſcit,
An ſciri poſſit, quo ſe nil ſcire fatetur.

L'ignorance qui ſe ſçait, qui ſe juge, & qui ſe condamne, ce n'eſt pas une entiere ignorance: Pour l'eſtre, il faut qu'elle s'ignore ſoi-meſme. De façon

---

t Celui qui croit qu'on ne peut rien ſavoir, ne ſait pas cela même ſi l'on ne peut rien ſavoir, puiſqu'il reconnoît qu'il ne ſait rien lui-même. *Lucret.* L. IV. *vſ.* 471.

que la profeſſion des Pyrrhoniens eſt, de branſler, doubter, & enquerir, ne s'aſſeurer de rien, de rien ne ſe reſpondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginative, l'appetitive, & la conſentante, ils en reçoivent les deux premieres: la derniere, ils la ſouſtiennent, & la maintiennent ambigüe, ſans inclination, ni approbation d'une part ou d'autre, tant ſoit-elle legere. Zenon 149 peignoit de geſte ſon imagination ſur cette partition des facultez de l'ame: La main eſpandue & ouverte, c'eſtoit apparence: la main à demi ſerrée, & les doigts un peu croches, conſentement: le poing fermé, comprehenſion: quand de la main gauche il venoit encore à clorre ce poing plus eſtroit, Science.

---

149 *Cùm extenſis digitis adverſam manum oſtenderat, viſum, inquiebat Zeno, hujuſmodi eſt: deindè, cùm paulùm digitos conſtrinxerat, aſſenſus hujuſmodi: tùm cùm planè compreſſerat, pugnumque fecerat, comprehenſionem illam eſſe dicebat: cùm autem lævam manum admoverat, & illum pugnum arctè, vehementerque compreſſerat, ſcientiam talem eſſe dicebat.* Cic. Acad. Quæſt. L. IV, c. 47.

Or cette assiete 150 de leur jugement, droicte & inflexible, recevant tous objects sans application & consentement, les achemine à leur *Ataraxie*; qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion & science que nous pensons avoir des choses : d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeïssance, l'opiniastreté & la pluspart des maux corporels : Voire ils s'exemptent par là, de la jalousie de leur discipline. Car ils debattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revanche à leurs disputes. Quand ils disent que le poisant va contre-bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust; & cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation & surseance de jugement, qui est leur fin.

---

150 *Du jugement des Pyrrhoniens.*

Ils ne mettent en avant leurs propositions, quc pour combattre celles qu'ils pensent, que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir: tout leur est un: ils n'y ont aucun choix. Si vous establissez que la neige soit noire, ils argumentent au rebours, qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ni l'un, ni l'autre, c'est à eux à maintenir qu'elle est tous les deux. Si par certain jugement vous tenez, que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez. Oui, & par un axiome affirmatif vous asseurez que vous en doubtez, ils vous iront debattant que vous n'en doubtez pas; ou que vous ne pouvez juger & establir que vous en doubtez. Et par cette extremité de doubte, qui se secoue soi-mesme, ils se separent & se divisent en plusieurs opinions, de celles-mesmes, qui ont maintenu en plusieurs façons le doubte & l'ignorance. Pourquoi ne leur sera-t'il permis, disent-

ils, comme il eſt entre les Dogmatiſtes, à l'un dire vert, à l'autre jaulne, à eux auſſi de doubter? Eſt-il choſe qu'on vous puiſſe propoſer pour l'advoüer ou refuſer, laquelle il ne ſoit pas loiſible de conſiderer comme ambiguë? * & où les autres ſont portez, ou par la couſtume de leurs pays, ou par l'inſtitutton des parents, ou par rencontre, comme par une tempeſte, ſans jugement & ſans choix, voire le plus ſouvent avant l'aage de diſcretion, à telle ou telle opinion, à la Secte ou Stoïque ou Épicurienne, à laquelle ils ſe treuvent hypothequez, aſſervis & collez comme à une priſe qu'ils ne peuvent deſmordre; (u *ad quamcumque diſcipli-*

---

* *Et puiſque:* C'eſt ce que doit ſignifier, *Et où*, dans cet endroit ici. --- *Et puiſque les autres ſont portez, ou par la couſtume de leur pays, ou par l'inſtitution de leurs parens*, &c. *à telle ou telle opinion*, &c. *pourquoi à ceux-ci ne ſera-t-il pareillement permis de maintenir leur liberté?* &c.

u Ils ſe livrent à la pemiere ſecte que le haſard leur preſente, comme un homme pouſſé par la tempête ſe jette ſur le prémier rocher qu'il rencontre. *Cic.* Academ. Quæſt. L. II. c. 3

nam, velut tempestate, delati, ad eam; tanquam ad saxum, adhærescunt) pourquoi à ceux-ci ne sera-t'il pareillement concedé de maintenir leur liberté & considerer les choses sans obligation & servitude? x *Hoc liberiores & solutiores quòd integra illis est judicandi potestas.* N'est-ce pas quelque advantage, de se trouver desengagé de la necessité, qui bride les autres? Vaut-il pas mieux demeurer en suspens, que de 151 s'infrasquer en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produite? Vaut-il pas mieux suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses & querelleuses? Qu'irai-je choisir? *Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez.* Voilà une sotte responce: à laquelle il semble pourtant que tout le Dogmatisme arrive: par qui il

---

x D'autant plus libres, qu'ils ont une pleine puissance de juger. *Id.* ibid.

151. *S'embarrasser, s'embrouiller.* --- *Infrasquer* vient de l'Italien *infrascare* qui signifie *couvrir de feuillage*, & par métaphore, *embrouiller*, *embrasser*.

ne

ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux parti, jamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille pour le deffendre, attaquer & combattre cent & cent contraires partis. Vaut il pas mieux se tenir hors de cette meslée? Il vous est permis d'espouser comme vostre honneur & vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, & desdire & desmentir Platon là-dessus; & à eux il sera interdit d'en douter? S'il est loisible à Panætius 152 de soustenir son jugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les Stoïciens ne doubtent aucunement:

---

152 *De suspendre son jugement au sujet des aruspices*, &c. --- Au reste, tout ceci est pris de Ciceron, dont voici les propres termes: « Cùm Panætius princeps propè, meo quidem judicio, Stoïcorum, eâ de re dubitare se dicat, quam omnes præter eum Stoïci certissimam putant, vera esse haruspicum auspicia, oracula, somnia, vaticinationes, seque ab assensu sustineat: Quod is potest facere de iis rebus quos illi à quibus ipse didicit, certas hebuerint, cur id sapiens de reliquis rebus facere non possit. » *Acad. Quæst.* L. II. c. 33.

pourquoi un ſage n'oſera-t'il en toutes choſes, ce que cettui-ci oſe en celles qu'il a apprinſes de ſes maiſtres, eſtablies du commun conſentement de l'eſchole, de laquelle il eſt Sectateur & Profeſſeur? Si c'eſt un enfant qui juge, il ne ſçait ce que c'eſt: ſi c'eſt un ſçavant, il eſt préoccupé. Ils ſe ſont reſervez un merveilleux advantage au combat, s'eſtants deſchargez du ſoin de ſe couvrir. Il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent; & font leurs beſognes de tout. S'ils vainquent, voſtre propoſition cloche; ſi vous, la leur: s'ils faillent, ils verifient l'ignorance; ſi vous faillez, vous la verifiez: s'ils prouvent que rien ne ſe ſçache, il va bien; s'ils ne le ſçavent pas prouver, il eſt bon de meſmes: y *Ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur faciliùs ab*

y Afin que comme ſur un même ſujet on trouve des raiſons égales pour & contre, on puiſſe aiſément ſuſpendre ſon jugement, de deux côtés. *Id.* ibid. L. I. c. ult.

utraque parte assertio sustineatur. Et font état de trouver bien plus facilement, pourquoi une chose soit fausse, que non pas qu'elle soit vraie; & ce qui n'est pas que ce qui est; & ce qu'ils ne croient pas, que ce qu'ils croient.

Leurs façons de parler sont, *Je n'establis rien: Il n'est non plus ainsi qu'ainsi* ou *que ni l'un ni l'autre: Je ne le comprens point: Mes apparences sont égales par tout la loi de parler & pour & contre, est pareille: Rien ne semble vrai qui ne puisse sembler faux.* Leur mot sacramental, c'est 153 *je soustiens, je ne bouge.* Voilà leurs refreins, & autres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, & très-parfaicte surséance & suspension de jugement. Ils se servent de leur raison, pour enquerir & pour debattre: mais non pas pour arrester & choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente, &

153 *J'arrête, je suspends mon jugement.*

ſans inclination, à quelque occaſion que ce puiſſe eſtre, il conçoit le Pyrrhoniſme. J'exprime cette fantaſie autant que je puis, parce que pluſieurs la trouvent difficile à concevoir, & les Autheurs meſme la repreſentent un peu obſcurement & diverſement.

Quant aux actions de la vie, ils ſont en cela de la commune façon : 154 Ils ſe preſtent & accomodent aux inclinations naturelles, à l'impulſion & contrainte des paſſions, aux conſtitutions des loix & des couſtumes, & à la tradition des arts: z *non enim nos Deus iſta ſcire, ſed tantummodo uti voluit.* Ils laiſſent guider à ces choſes-là, leurs actions communes, ſans aucune opinion ou jugement: Qui fait que je ne puis pas bien aſſortir à ce

---

154 C'eſt ce que *Sextus Empiricus* déclare expreſſément, & en autant de mots. *Pyrrh. Hypot.* L. I. c. vj. p. 6.

z Car Dieu n'a pas voulu que nous euſſions la connoiſſance de ces choſes, mais ſeulement l'uſage. *Cic.* de Divinat. L. I. c. 18.

diſcours ce qu'on dit de Pyrrho : ils le peignent ſtupide & immobile, prenant un train de vie farouche & inaſſociable, attendant le heurt des charettes, ſe preſentant aux precipices, refuſant de s'accommoder aux Loix. Cela eſt encherir ſur ſa diſcipline. Il n'a pas voulu * ſe faire pierre ou ſouche : il a voulu ſe faire homme vivant, diſcourant, & raiſonnant, jouiſſant de touts plaiſirs & commoditez naturelles, embeſognant & ſe ſervant de toutes ſes pieces corporelles & ſpirituelles en reigle & droicture. Les privileges fantaſtiques, imaginaires, & faulx, que l'homme s'eſt uſurpé, de regenter, d'ordonner, d'eſtablir, il les a de bonne foi renoncez & quittez.

Si n'eſt-il point de ſecte, 155 qui ne

* Montagne qui ſe déclare ici tout ouvertement & avec raiſon, contre cette aveugle inſenſibilité qu'on a imputée à Pyrrhon, ſemble la reconnoître ailleurs, quoiqu'elle lui paroiſſe, dit-il, *quaſi incroyable*. L. II. c. 29, 201, 202.

155 Montagne ne fait ici que copier Ciceron. Vous n'avez qu'à lire ce qui ſuit, pour en être

soit contrainte de permettre à son sage de suivre assez de choses non comprinses, ni perceuës ni consenties, s'il veut vivre. Et quand il monte en mer, il suit ce dessein, ignorant s'il lui sera utile : & se plie, à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode: circonstances probables seulement. Après lesquelles il est tenu d'aller, & se laisser

---

convaincu. *Etenim is quoque qui à vobis sapiens inducitur, multa sequitur probabilia, non comprehensa, neque percepta, neque assensa, sed similia veri: quæ nisi probet, omnis vita tollatur. Quid enim? conscendens navim sapiens, num comprehensum animo habet atque perceptum, se ex sententiâ navigaturum? Qui potest? Sed si jam ex hoc loco proficiscatur Puteolos stadia triginta, probo navigio, bono gubernatore, hac tranquillitate: probabile videatur se illuc venturum esse salvum. Hujusmodi igitur visis consilia capiet, & agendi & non agendi: --- & quæcumque res eum sic attinget, ut sit visum illud probabile, neque ullâ re impeditum, movebitur. Non enim est è saxo sculptus, aut e robore dolatus. Habet corpus, habet animum, movetur mente, movetur sensibus: ut ei multa vera videantur. Neque tamen habere insignem illam, & propriam percipiendi notam: eoque sapientem non assentiri, quia possit ejusdem modi existere falsum aliquod, cujusmodi hoc verum.* Acad. Quæst. L. II, c. 32.

remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'aient point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame; les sens le poussent, l'esprit l'agite. Encore qu'il ne treuve pas en soi cette propre & singuliere marque de juger, & qu'il s'apperçoive, qu'il ne doit engager son consentement, attendu qu'il peut estre quelque faulx, pareil à ce vrai: il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement & commodement. Combien y a-t'il d'arts qui font profession de consister en la conjecture, plus qu'en la science? qui ne decident pas du vrai & du faulx, & suivent seulement ce qu'il semble? Il y a, disent-ils, & vrai & faulx, & y a en nous dequoi le chercher, mais non pas dequoi l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieux, de nous laisser manier sans inquisition, à l'ordre du monde. Une ame garantie de prejugé, a un merveilleux avancement vers la tranquillité. Gents qui jugent & contrerollent leurs Juges, ne s'y soufmettent jamais duement.

Combien, & aux loix de la Religion & aux loix politiques, se trouvent plus dociles & aisez à mener, les esprits simples & incurieux, que ces esprits surveillants & pedagogues des causes divines & humaines? Il n'est rien en l'humaine invention, ou il y ait tant de verisimilitude & d'utilité. Cette-ci présente l'homme nud & vuide, recognoissant sa foiblesse naturelle, propre à recevoir d'enhault quelque force estrangere, desgarni d'humaine Science, & d'autant plus apte à loger en soi la divine, aneantissanr son jugement, pour faire plus de place à la foi: ni mescreant ni establissant aucun dogme contre les Loix & observances communes, humble, obeïssant, disciplinable, studieux, ennemi juré d'heresie, & s'exemptant par conséquent des vaines & irreligieuses opinions introduites par les fausses sectes. C'est une carte blanche préparée, à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il lui plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons & commettons

à Dieu, & renonçons à nous, mieux nous en valons. Accepte, dit l'Ecclésiaste, en bonne part les choses au visage & au goust qu'elles se présentent à toi, du jour à la journée: le demeurant est hors de ta cognoissance. a *Dominus novit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt.*

Voila comment, des trois generales Sectes de Philosophie, les deux font expresse profession de dubitation & d'ignorance: & en celle des Dogmatistes, qui est troisieme, il est aisé à descouvrir, que la plus part n'ont pris le visage de l'asseurance que pour avoir meilleure mine. Ils n'ont pas tant pensé nous établir quelque certitude, que nous montrer jusques où ils étoient allez en cette chasse de la vérité, b *quam docti fingunt*

---

a Dieu connoît que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psalm.* XCIV. secundùm Hebr. *vs.* 11.

b Que les savans supposent plutôt qu'ils ne la connoissent.

magis quam norunt. Timæus ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des Dieux, du monde, & des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme, & qu'il suffit, ses raisons sont probables, comme les raisons d'un autre : car les exactes raisons n'estre en sa main ni en mortelle main. Ce que l'un de ses Sectateurs a ainsi imité : c *Ut potero, explicabo : nec tamen, Ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dixero : sed, ut homunculus, probabilia conjecturá sequens.* Et cela sur le discours du mépris de la mort : discours naturel & populaire. Ailleurs il l'a traduit, sur le propos mesme de Platon : d *Si fortè de*

c Je m'expliquerai comme je pourrai, sans prétendre vous donner, comme l'Apollon de Delphes, les choses que je dirai pour autant de vérités certaines & indubitables, mais comme un homme du commun qui s'attache par conjecture à ce qui lui paroît le plus probable. *Cic.* Tusc. Quæst. L. I. c. 9.

d Si en discourant de la nature des Dieux & de l'origine du monde, je ne puis m'exprimer aussi exactement que je souhaiterois, vous ne devez pas en être surpris : car vous devez vous souvenir, que

Deorum naturâ ortuque mundi differentes, minus id quod habemus in animo consequimur, haud erit mirum. Æquum est enim meminisse, & me, qui disseram, hominem esse, & vos qui judicetis: ut, si probabilia dicentur, nihil ultrà requiratis. Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autres opinions & d'autres creances, pour y comparer la sienne, & nous faire voir de combien il est allé plus outre, & combien il approche de plus près la verisimilitude. Car la vérité ne se juge point par authorité & tesmoignage d'autrui. Et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escrits. 156 Cettui-là est le Prince des Dogmatistes: & si nous apprenons

moi qui vais discourir, & vous qui devez juger, ne sommes que des hommes; afin que, si je ne vous donne que des probabilités, vous ne demandiez rien de plus. *Ciceronis* Timæus, seu *de universo* fragmentum, c. 3. *C'est là une traduction assez exacte du passage de Platon, cité ci-dessus, not. 164.*

156 Aristote est le Prince des Dogmatistes: & cependant nous apprenons de lui que, &c.

de lui, que le beaucoup ſçavoir apporte l'occaſion de plus doubter. On le void à eſcient ſe couvrir ſouvent d'obſcurité ſi eſpreſſe & inextricable, qu'on n'y peut rien choiſir de ſon advis. C'eſt par effect un Pyrrhoniſme ſoubs une forme reſolutive. Oyez la proteſtation de Cicero, qui nous explique la fantaſie d'autrui par la ſienne ; e *Qui requirunt, quid de quaque re ipſi ſentiamus, curioſius id faciunt, quam neceſſe eſt. ----- Hæc in Philoſophia ratio contra omnia diſſerendi, nullamque rem apertè judicandi, profecta à Socrate, repetita ab Arceſilá, confirma-*

---

e Ceux qui voudront ſavoir ce que je penſe ſur chaque matiere, pouſſent leur curioſité trop loin. --- La ſecte des Académiciens, dont le propre eſt de ſoumettre tout à la diſpute, ſans décider nettement ſur rien ; cette ſecte, qui a été fondée par Socrate, rétablie par Arceſilas, & affermie par Carneade, a fleuri juſqu'à nos jours. -- Pour moi qui goûte fort cette maniere de philoſopher, je dis que le faux eſt mêlé par-tout de telle façon avec le vrai, & lui reſſemble ſi fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour le diſtinguer ſûrement. *Cic.* de Naturâ Deorum. L. I. c. 5.

ta à Carneade, usque ad nostram viget ætatem. ---- Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam esse dicamus, tantâ similitudine, ut in iis nulla insit certè judicandi & assentiendi nota. Pourquoi, non Aristote seulement, mais la plus part des Philosophes, ont-ils affecté 157 la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subject, & amuser la curiosité de notre esprit, lui donnant où se paistre, à ronger cet os creux & descharné? Clitomachus 158 affermoit n'a-

---

157 *L'obscurité.*

158 C'est ce que Montagne a cru voir dans Ciceron, dont voici les propres paroles: *Cujus Calliphontis sententiam Carnades ita studiosè defensitabat, ut eam probare etiam videretur: quamquam Clitomachus affirmabat*, nunquam se intelligere potuisse quid Carneadi probaretur: *Acad. Quæst.* Lib. IV. c. 45. Mais cela ne veut point dire, *que Clitomachus ait assuré, que par les écrits de Carneade il n'avoit jamais pu comprendre de quelle opinion étoit Carneade.* Il ne s'agit point ici des opinions de Carneade en général, mais de ce qu'il avoit accoutumé de dire pour défendre l'opinion particuliere de Calliphon sur ce qui constitue le souverain bien de l'homme. Comme Carneade étoit Académicien, il ne

voir jamais sceu, par les escrits de Carneades, entendre de quelle opinion

---

pouvoit rien avancer de positif, ou d'évidemment décisif sur cette importante question : c'est pourquoi Clitomachus ne put jamais comprendre quelle étoit sur cela l'opinion de Carneade. Calliphon faisoit consister le souverain bien dans la volupté & la vertu tout ensemble, *Voluptatem & honestatem finem esse Callipho censuit* ; ce que Carneade vouloit faire passer aussi, dit Cicéron, *non quò probaret, sed ut opponeret Stoïcis*, non pour décider la chose, mais pour embarasser les Stoïciens. *Acad. Quæst.* L. IV. c. 42. Dans ce même livre Ciceron nous explique plusieurs pensées de Carneade : & ce qui est très-remarquable, il ne le fait que sur l'exposé de Clitomachus. *Jam explicatâ*, dit-il, *totâ Carneadis sententiâ, Antiochi ista corruent universa. Nec verò quidquam ita dicam, ut quisquam id fingi suspicetur : à Clitomacho sumam qui usque ad senectutem cum Carneade fuit, homo & acutus, ut Pœnus, & valdè studiosus ac diligens* : « Après que j'aurai expliqué » tout ce qu'a pensé là-dessus Carneade, tous ces » dogmes d'Antiochus (*le Stoïcien*) tomberont par » terre. Mais de peur qu'on ne me soupçonne de » lui prêter mes propres pensées, je ne dirai rien » que je ne tire de Clitomachus, qui a passé sa vie » avec Carneade jusqu'à sa vieillesse, homme pé» nétrant, comme étant Carthaginois, fort stu» dieux d'ailleurs & fort exact. » *Acad. Quæst.* L. IV. c. 31. *Explicavi paulò ante*, dit encore Cicéron, *ibid.* c. 32. *Clitomachô auctore, quo auctore, quo modo ista Carneades diceret* : « Je vous ai expliqué » un peu auparavant sur le rapport de Clitomachus, » en quel sens Carneade disoit ces choses. » Les-

il estoit. 159 Pourquoi a evité aux siens Epicurus, la facilité; & Heraclitus

---

quelles choses Cicéron répete, en les transcrivant d'un livre que Clitomachus avoit composé & adressé au Poëte Lucilius : *accipe quemadmodum ea dicantur à Clitomacho in eo libro quem ad C. Lucilium scripsit Poëtam*, &c. *ibid.* Le moyen qu'après cela Cicéron eut pu faire dire en général à Clitomachus, *que par les écrits de Carneade il n'avoit jamais pu comprendre de quelle opinion étoit Carneade?* La vérité est que Clitomachus n'avoit point lu les écrits de Carneade : car *excepté quelques lettres à Ariarathe Roi de Cappadoce, qui couroient sous son nom, le reste de ses pensées*, dit expressément Diogene Laërce, *a été conservé dans les livres de ses disciples, & pour lui, il n'a laissé aucuns écrits.* In vitâ Carneadis, L. IV. *Segm.* 65. Le même Historien nous apprend que *Clitomachus*, qui composa plus de quatre cent volumes, *s'appliqua sur-tout à illustrer les sentiments de Carneade auquel il succéda.* Diog. Laërt. In vitâ Clitom. L. IV. *Segm.* 67.

159 C'est-à-dire, *Pourquoi Épicure a-t'il évité dans ses écrits d'être clair & aisé à entendre?* Montagne, en voulant nous apprendre qu'Épicure avoit affecté de se rendre obscur dans ses ouvrages, s'est exprimé lui même d'une maniere fort embarrassée; ce qui est d'autant plus étrange que dans l'édition de 1588, *in-4to*, où il a commencé de taxer Épicure de ce défaut, il avoit dit fort nettement, *Pourquoi a craint Epicurus qu'on l'entendist?* Au reste, sans prétendre examiner si Épicure a effectivement évité de s'exprimer clairement dans ses écrits, je me contenterai de remarquer, que *Lucrece*, célebre interprete des sentimens de ce Philosophe,

en a esté surnommé *Ténébreux*. 160 La difficulté est une monnoie que les sçavans employent comme les joueurs de passe-passe pour ne descouvrir la vanité de leur art : & de laquelle l'humaine bestise se paye aisément.

f *Clarus ob obscuram linguam magis inter inanes :*
Omnia enim stolidi magis admirantur amantque ,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.

Cicero reprend 161 aucun de ses

---

assure positivement le contraire en plusieurs endroits de son Poëme, & d'une maniere assez intelligible par les trois vers cités ici par Montagne, où ce Poëme ne censure si vivement ce style obscur & embrouillé d'*Heraclite*, que pour donner à entendre que son maître Épicure avoit évité cet écueil ; « Lui qui le premier, *dit-il expressément ailleurs*, » a su tirer des ténébres une si brillante lumiere. »

E tenebris tantis tam clarum extollere lumen,
Qui primis potuit. L. III. *vs.* 12.

160 C'*est que* l'obscurité *est une monnoye que*, &c.

f C'est par l'obscurité de son langage, qu'*Heraclite* s'est rendu plus illustre auprès des ignorans : car les sots n'estiment & n'admirent rien tant que ce qu'ils voyent caché sous un amas de paroles embarrassées. *Lucret.* L. I. *vs.* 640, &c.

161 *De Offic.* L. I. c. 6.

amis d'avoir accouſtumé de mettre à l'Aſtrologie, au Droit, à la Dialectique & à la Geometrie, plus de temps, que ne meritoient ces Arts, & que cela les divertiſſoit des devoirs de la vie, plus utiles & honneſtes. Les Philoſophes 162 Cyrenaïques meſpriſoient eſgalement la Phyſique & la Dialectique. Zenon tout au commencement des Livres de la Republique, declaroit 163 inutiles toutes les libérales Diſciplines. Chryſippus diſoit, 164 que ce que Platon & Ariſ-

162 *Diog. Laërce*, dans la vie d'*Ariſtippe*, L. II. *Segm.* 92.

163 *Id.* dans la Vie de Zenon, L. VII. Segm. 32.

164 Montagne dit avoir pris ce qu'il attribue à Chryſippe, d'un Traité de *Plutarque*, intitulé: *Les Contredits des Philoſophes Stoïques*, ch. 25. de la Verſion d'*Amyot*: Mais ſa mémoire ne lui a pas repréſenté fidellement les choſes; car Plutarque dit poſitivement en cet endroit, que Chryſippe ayant reconnu que Platon & Ariſtote s'étoient appliqués avec un ſoin très-particulier à perfectionner la Logique, il n'y a nulle apparence qu'ils aient écrit en jouant & par maniere d'acquit des principes, de la fin des biens, de la juſtice & des Dieux, comme Chriſippe les en accuſe expreſſement. Je dois cette remarque à M. *Barbeyrac*.

tote avoient escrit de la Logique, ils l'avoient escrit par jeu & par exercice; & ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere. Plutarque le dit * de la Metaphisique; Epicurus l'eust encores dict de la Rhetorique, de la Grammaire, Poësie, Mathematique; & hors la Phisique, de toutes les autres Sciences; & Socrates de toutes, sauf celle des mœurs & de la vie. De quelque chose qu'on s'enquist à lui, il ra-

* Dans les deux premieres éditions des *Essais*, & dans celle de 1588 *in-4to*, il y a ici, *Ce que Chrysippus disoit de la Logique, Epicure l'eust encores dit de la Rhétorique & ce crois-je de la Grammaire.* C'étoit une espéce de répétion de ce que Montagne avoit avancé mal-à-propos que Chrysippe comptoit pour rien la Logique. Je ne sais si ce qu'il a mis à la place, *que Plutarque méprisoit la Métaphysique*, est mieux fondé. Mais en général on peut croire qu'il a eu plus de raison de dire que Plutarque faisoit peu de cas de cette science, que d'attribuer à Chrysippe le mépris de la Logique; car que Chrysippe, l'un des grands piliers du Portique, ait méprisé la Logique, que les Stoïciens cultivoient avec tant de soin, c'est une chose tout-à-fait insoutenable, comme M. Barbeyrac le prouve évidemment dans la note précédente, n. 164.

menoit en premier lieu toujours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie, presente & passée, lesquelles il examinoit & jugeoit : estimant tout autre apprentissage subsecutif à celui-là & supernumeraire. g *Parum mihi placeant eæ litteræ quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt.* La plus part des Arts ont esté ainsi mesprisés par le mesme sçavoir. Mais ils n'ont pas pensé qu'il fut hors de propos, d'exercer leur esprit ès choses mesmes, où il n'y avoit nulle solidité profitable.

Au demeurant les uns ont estimé Platon dogmatiste, le autres dubitateur, les autres en certaines choses l'un, & en certaines choses, l'autre. Le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousjours demandant & esmouvant la

---

g Je ne saurois faire grand cas de ces lettres qui n'ont en rien contribué à rendre vertueux ceux qui les ont apprises. *Sallust.* Guerre de Jugurtha, dans la harangue de Marius, p. 94. *Ed. Maittairiana, Lond.* 1713.

dispute: jamais l'arrestant, jamais satisfaisante: & dit n'avoir autre Science, que la science de s'opposer. Homere leur Auteur a planté également les fondements à toutes les Sectes de Philosophie, pour montrer, combien il estoit indifférent par où nous allassions.

De Platon nasquirent dix Sectes diverses, dit-on. Aussi, à mon gré, jamais instruction ne fut titubante, & rien asseverante, si la sienne ne l'est.

Socrates disoit, que les sages-femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les autres, quittent le mestier d'engendrer elles: Que lui par le tiltre de sage homme, que les Dieux lui avoient deferé, s'estoit aussi desfait en son amour virile & mentale, de la faculté d'enfanter? se contentant d'aider & favoriser de son secours les engendrants: ouvrir leur nature, graisser leurs conduits, faciliter l'issue de leur enfantement, juger d'icelui, le baptiser, le nourrir, le fortifier, l'emmailloter, & circoncir: exerçant

& maniant 165 ſon engin, aux perils & fortunes d'autrui.

Il eſt ainſi de la plus part des Autheurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des Eſcrits d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, & autres. Ils ont une forme d'eſcrire doubteuſe en ſubſtance & en deſſein, enquerant pluſtot qu'inſtruiſant: encore qu'ils entre-ſement leur ſtyle de cadences dogmatiſtes. Cela ſe voit-il pas auſſi bien en Seneque & en Plutarque? combien diſent-ils tantoſt d'un viſage, tantoſt d'un autre, pour ceux qui y regardent de près? Et les reconciliateurs des Juriſconſultes devoient premierement les concilier chacun à ſoi. Platon me ſemble avoir aimé cette forme de philoſopher par Dialogues, à eſcient, pour loger plus decemment en diverſes bouches la diverſité & variation de ſes pro-

---

165 *Son eſprit*, comme on a mis dans une des dernieres éditions, de 1659.

pres fantasies. Diversement traiter les matieres, est aussi bien les traiter, que conformement, & mieux: à sçavoir plus copieusement & utilement. Prenons exemple de nous. Les arrests sont le point extreme du parler dogmatiste & resolutif: Si est-ce que ceux que nos Parlements présentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourir en lui la reverence qu'il doit à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prenent leur beauté, non de la conclusion, qui est à eux quotidienne, & qui est commune à tout Juge, tant comme de la disceptation & agitation des diverses & contraires ratiocinations que la matiere du Droit souffre. Et le plus large champ aux reprehensions des uns Philosophes à l'encontre des autres, se tire des contradictions & diversitez, en quoi chacun d'eux se treuve empestré; ou par dessein, pour monstrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute maniere; ou forcé ignoramment,

par la volubilité & incomprehensibilité de toute matiere. 166 Que signifie ce

166 C'est-à-dire, *C'est ce que signifie ce refrein, employé si souvent par Plutarque, Seneque, & tant d'autres Ecrivains de cet ordre.* En un lieu glissant & coulant suspendons notre creance : *Car comme dit Euripide,*

Les œuvres de Dieu, &c.

refrein semblable à celui qu'Empedocles semoit souvent, &c. Pour vous prouver que c'est là précisément ce que Montagne a voulu dire par ces paroles, *Que signifie ce refrein, En un lieu glissant & coulant suspendons nostre creance*, &c. je n'ai qu'à vous les faire voir avec celles qui les précédoient immédiatement dans l'édition *in*-4to de 1588. Après avoit parlé de ces anciens Philosophes qui *ont une forme d'écrire douteuse & irrésoluë, & un stile enquerant plustot qu'instruisant, encore qu'ils entre-sement souvent des traits de forme dogmatiste*, Montagne disoit tout d'un temps dans cette édition là : *Chez qui se peut voir cela plus clairement que chez nostre Plutarque ? Combien diversément discourt-il de même chose, combien de fois nous présente-t'il deux ou trois causes contraires de mesme subject, & diverses raisons, sans choisir celle que nous avons à suivre ? Que signifie ce sien refrein : en un lieu glissant & coulant suspendons nostre creance : car, comme dit Euripides,*

Les œuvres de Dieu en diverses

Façons, nous donnent des traverses:

semblable à celui qu'Empedocles semoit souvent, &c. Vous voyez là fort distinctement que ces mots, *Que signifie ce sien refrein*, &c. veulent dire, c'est ce

refrein, *En un lieu glissant & coulant suspendons notre creance:* car comme dit Euripides.

167 Les œuvres de Dieu en diverses
Façons, nous donnent des traverses:

semblable à celui qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une

---

que signifie *ce refrein de Plutarque*, En un lieu glissant, *&c.* --- *refrein semblable à celui qu'Empedocles semoit*, &c Mais tout ce que Montagne a mis depuis entre deux, a fait entierement disparoître ce rapport, de sorte qu'on ne fait plus quel sens donner à ces mots, *Que signifie ce refrein: en un lieu glissant*, &c. lesquels on a rendu encore plus inexplicables dans toutes les éditions que j'ai vues, où ils sont imprimés ainsi: Que signifie ce refrein? en un lieu glissant & coulant suspendons notre creance: car comme dit Euripides,

Les œuvres de Dieu en diverses
Façons, nous donnent des traverses.

Semblable à celui qu'Empedocles, &c. Sans le secours de l'édition *in*-4to de 1588, il m'auroit été absolument impossible de débrouiller ce cahos. --- Je suis obligé d'ajouter, que ces mots, *En un lieu glissant & coulant suspendons notre creance*, se trouvent effectivement dans Plutarque au Traité *des Oracles qui ont cessé*, ch. 24. vers la fin.

167 De la traduction d'Amyot: *Plutarque* dans le Traité *des Oracles qui ont cessé*: ch. 25.

divine

divine fureur & forcé de la vérité 168 *Non, non, nous ne sentons rien, nous ne voyons rien, toutes choses nous sont occultes, il n'en est aucune de laquelle nous puissions establir quelle elle est* : Revenant à ce mot divin, h *Cogitationes mortalium timidæ, & incertæ adinventiones nostræ, & providentiæ.*

Il ne faut pas trouver estrange, si gents desesperez de la prinse n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soi une occupation plaisante : & si plaisante, que parmi les voluptez, les Stoïciens deffendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent

168 Apud Sext. Empiricum adv. Mathem. p. 160. Ce qu'on trouve ainsi traduit dans Ciceron, *Quæst. Acad.* L. IV c. 5. d'où Montagne nous l'a transcrit : *Empedocles quidem, ut interdum mihi furere videatur, exclamat* : Abstrusa esse omnia, nihil nos sentire, nihil cernere, nihil omnino, quale sit, posse reperire.

h Les pensées des hommes sont mal assurées : notre prévoyance, & nos inventions, incertaines. *Sapience*, ch. ix. *vs.* 14.

169 de la bride, & trouvent de l'intemperance à trop sçavoir.

Democritus ayant mangé à sa table des figues, qui sentoient le miel, commença soudain à chercher en son esprit, d'où leur venoit cette douceur inusitée : 170 & pour s'en esclaircir, s'aller lever de table, pour voir l'assiete du lieu où ces figues avoient esté cueillies : sa chambriere ayant entendu la cause de ce re-

---

169 *De la retenue.*

170 Plutarque, *des propos de Table:* L. I. Quæst. 10. Cette citation que j'ai trouvée d'abord dans la derniere édition du Dictionnaire Critique de Bayle, à l'article DÉMOCRITE, [remarque (t)] est très-juste. --- J'ai appris depuis de M. de la Monnoye, que c'est d'après *Amyot* & *Xylander* que Montagne a fait manger des figues à Démocrite, mais que Démocrite mangeoit, selon Plutarque, *un concombre*, & non pas *une figue*. --- Ayant supposé trop légérement, à mon tour, qu'il seroit inutile d'examiner après Bayle, le texte original de Plutarque, je me contenterai de vérifier la citation sur la Version d'Amyot que je crus fort exacte, parce que Bayle ne l'avoit point critiquée. Ainsi bien des faiseurs de livres vont, comme la plûpart des hommes, *non quò eundum est, sed quò itur :* Franche moutonnaille, ils se suivent aveuglement les uns les autres.

muëment, lui dit en riant, qu'il ne se peinast plus pour cela; car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau, où il y avoit eu du miel. Il se despita, dequoi elle lui avoit osté l'occasion de cette recherche, & desrobé matiere à sa curiosité. Va, lui dit-il, tu m'a faict desplaisir, je ne lairrai pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle. Et volontiers n'eust failli de trouver quelque raison vraie, à un effect faulx & supposé. Cette Histoire d'un fameux & grand Philosophe, nous represente bien clairement cette passion studieuse, qui nous amuse à la poursuite des choses, de l'acquest desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un, qui ne vouloit pas estre esclairci de ce dequoi il estoit en doubte, pour ne perdre le plaisir de le chercher: comme l'autre, qui ne vouloit pas que son Medecin lui ostast l'alteration de la fievre, pour ne perdre le plaisir de l'as-

souvir en beuvant. i *Satius esse supervacua discere quàm nihil.*

Tout ainsi qu'en toute pasteure il y a le plaisir souvent seul ; & tout ce que nous prenons, qui est plaisant, n'est pas tousjours nutritif, ou sain : pareillement ce que notre esprit tire de la Science, ne laisse pas d'estre voluptueux, encore qu'il ne soit ni alimentant ni salutaire. Voici comme ils disent : La consideration de la Nature est une pasteure propre à nos esprits, elle nous esleve & enfle, nous fait desdaigner les choses basses & terriennes, par la comparaison des superieures, & celestes : la recherche mesme des choses occultes & grandes est très-plaisante, voire à celui qui n'en acquiert que la reverence, & crainte d'en juger. Ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladive curiosié, se voit plus expressement encore en cet autre

i Il vaut mieux apprendre des choses inutiles que de ne rien apprendre du tout. *Senec.* Epist. 88.

exemple, qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche. Eudoxus souhaitoit & prioit les Dieux, 171 qu'il peust une fois voir le Soleil de près, comprendre sa forme, sa grandeur, & sa beauté, à peine d'en estre bruslé soudainement. Il veut au prix de sa vie, acquerir une science, de laquelle l'usage & possession lui soit quant & quant ostée, & pour cette soudaine & volage cognoissance, perdre toutes autres cognoissances qu'il a, & qu'il peut acquerir par après.

Je ne me persuade pas aisement, qu'Epicurus, Platon, & Pythagoras nous aient donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idées, & leurs Nombres. Ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foi de chose si incertaine,

---

171 Dans le traité de Plutarque, *Qu'on ne sauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Epicure*, c. 8. de la traduction d'Amyot. Vous trouverez dans Diogene Laërce, Liv. VIII. Segm. 86, 91. la Vie d'*Eudoxus*, célebre Philosophe Pythagoricien, qui étoit contemporain de Platon.

& si debattable. Mais en cette obscurité & ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere: & ont promené leur ame à des inventions, qui eussent au moins une plaisante & subtile apparence, pourveu que toute fausse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires: k *Unicuique ista pro ingenio finguntur, non scientiæ vi.*

Un Ancien, à qui on reprochoit, qu'il faisoit profession de la Philosophie, de laquelle pourtant en son jugement il ne tenoit pas grand compte, respondit que cela, c'estoit vraiement philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, & ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes choses, ils les ont escrites pour le besoing de la societé publi-

---

k Ce sont des choses que chacun a imaginées par génie, non pas par connoissance. *M. Senec.* Suasoriarum Lib. uno, *Suasor.* iv.

que, comme leurs Religions: & a esté raisonnable pour cette considération, que les communes opinions, ils n'aient voulu les esplucher au vif, 172 aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeïssance des loix & coustumes de leurs pays. Platon traite ce mystere d'un jeu assez descouvert. Car où il escrit selon soi, il ne prescrit rien * à certes. Quand il fait le Legislateur, il emprunte un stile regentant & asseivant: & si y mesle hardiment les plus fantastiques de ses inventions: autant utiles à perdre à la commune, que ridicules à persuader à soi-mesme: sachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, & sur toutes, les plus farouches & enormes. Et pourtant en ses Loix, il a grand soin qu'on ne chante en public que des Poësies, desquelles les fabuleuses feintes tendent à quelque utile fin: estant si

---

172 *Pour ne pas engendrer du trouble, &c.*

* *Comme certain & indubitable.*

facile d'imprimer tous fantosmes en l'esprit humain, que c'est injustice de ne le paistre plustot de mensonges profitables, que de mensonges ou inutiles ou dommageables. Il dit 173 tout détroussément en sa Republique, 174 *que pour le profit des hommes, il est souvent besoin de les piper*. Il est aisé à distinguer, les unes Sectes avoir plus suivi la verité, les autres l'utilité, par où celles-ci ont gaigné credit. C'est la misere de nostre condition, que souvent ce qui se présente à notre imagination pour le plus vrai, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie. Les plus hardies Sectes, Epicurienne, Pyrrhonienne, nouvelle Academique, encore sont-elles contraintes de se plier à la Loi civile, au bout du compte. Il y a d'autres subjets qu'ils ont belutez, qui à gauche, qui à dextre, chacun se travaillant d'y donner quelque

173 *Tout ouvertement.*

174 *De Republ.* L. V. p. 459. C.

visage, à tort ou à droit. Car n'ayants rien trouvé de si caché, dequoi ils n'aient voulu parler, il leur est souvent force de forger des conjectures foibles & folles : non qu'ils les prinssent eux-mesmes pour le fondement, ne pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude: 1 *Non tam id sensisse, quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse.* Et si on le prenoit ainsi, comment couvririons-nous une si grande inconstance, varieté, & vanité d'opinions, que nous voyons avoir esté produictes par ces ames excellentes & admirables ? Car pour exemple, qu'est-il plus vain, que de vouloir deviner Dieu par nos analogies & conjectures ? le reigler, & le monde, à nostre capacité & à nos loix ? & nous servir aux despens de la Divinité, de ce

1 Ils ne paroissent pas avoir tant été persuadés de ce qu'ils disoient, qu'avoir voulu exercer l'esprit des hommes par la difficulté des matieres qu'ils entreprenoient de traiter.

petit eschantillon de suffisance qu'il lui a pleu despartir à nostre naturelle condition ? & parce que nous ne pouvons estendre nostre veue jusques en son glorieux siege, l'avoir amené ça bas à nostre corruption & à nos miseres.

De toutes les opinions humaines & anciennes touchant la Religion, celle-là me semble avoir eu plus de vraisemblance & plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu, comme une puissance incomprehensible, origine & conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection; recevant & prenant en bonne part l'honneur & la reverence, que les humains lui rendoient soubs quelque visage, soubs quelque nom & en quelque maniere que ce fust:

m *Juppiter omnipotens rerum, Regumque, Deûmque,*

---

m *Tout puissant Jupiter, Pere & Mere de tout, & des Dieux & des Rois.* Les vers latins, qui sont de *Valerius Soranus*, avoient été conservés par Varron, d'où *S. Augustin*, les a transportées dans son livre *de Civitate Dei*, L. VII, c. 9 & 11.

Progenitor, genitrixque.

Ce zele universellement a esté veu du Ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leur devotion. Les hommes, les actions impies, ont eu par tout les evenemens sortables.

Les Histoires payennes recognoissent de la dignité, ordre, justice, & des prodiges & oracles employez à leur profit & instruction, en leurs Religions fabuleuses : Dieu par sa misericorde daignant à l'adventure fomenter par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de lui, au travers des fausses images de leurs songes. Non-seulement fausses, mais impies aussi & injurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention.

Et de toutes les Religions que Sainct Paul trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoient dédié à une Divinité ca-

chée & incognue, * lui sembla la plus excusable.

Pythagoras adombra la verité de plus près: jugeant que la cognoissance de cette Cause premiere, & Estre des estres, devoit estre indefinie, sans prescription, sans déclaration; que ce n'estoit autre chose, que l'extresme effort de notre imagination, vers la perfection, chascun en amplifiant l'idée selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce projet la devotion de son peuple, l'attacher à une Religion purement mentale, sans object prefix, & sans meslange materiel, il entreprint chose de nul usage.

L'Esprit humain ne se sçauroit maintenir vaguant en cet infini de pensées informes: il le lui faut 175 compiler à certaine image à son modelle. La Ma-

---

* *Act. des Apôtres, c. xvii, v. 23.*

175 *Adapter à certaine image proportionnée à sa capacité.*

jesté divine s'est ainsi pour nous aucunement laissé circonscrire aux limites corporels. Ses Sacremens supernaturels & celestes, ont des signes de notre terrestre condition. Son adoration s'exprime par offices & paroles sensibles : car c'est l'homme, qui croit & qui prie. Je laisse à part les autres arguments qui s'emploient à ce subject. Mais à peine me feroit-on accroire, que la veue de nos crucifix, & peinture de ce piteux supplice, que les ornemens & mouvements ceremonieux de nos Eglises, que les voix accomodées à la devotion de nostre pensée, & cette esmotion des sens, n'eschauffent l'ame des peuples, d'une passion religieuse, de très-utile effect.

De celles ausquelles on a donné corps comme la necessité l'a requis, parmi
176 cette cecité universelle, je me fusse,

176 *Cet aveuglement universel.* On trouve *cécité* dans le Dictionnaire de *Cotgrave.*

ce me semble, plus volontiers attaché à ceux qui adoroient le Soleil.

——— La lumiere commune,
L'œil du monde; & Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du Soleil sont ses yeux radieux,
Qui donnent vie à tous, nous maintiennent & gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent.
Ce beau, ce grand Soleil, qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre, ou sort de ses douze Maisons:
Qui remplit l'univers de ses vertus cognues,
Qui d'un traict de ses yeux nous dissipe les nues;
L'esprit, l'ame du monde, ardent & flamboyant,
En la course d'un jour tout le Ciel tournoyant,
Plein d'immense grandeur; rond, vagabond & ferme;
Lequel tient dessous lui tout le monde pour terme;
En repos, sans repos, oisif & sans séjour,
Fils aisné de Nature, & le Pere du jour.

D'autant qu'outre cette sienne grandeur & beauté, c'est la piece de cette machine, que nous descouvrons la plus esloignée de nous: & par ce moyen si peu cogneu, qu'ils estoient pardonnables,

d'en entrer en admiration & reverence.

Thales, 177 qui le premier s'enquesta de telle maniere, estima Dieu un esprit, qui fit d'eau toutes choses. Anaximander, 178 que les Dieux estoient mourants & naissants à diverses saisons; & que c'estoient des Mondes infinis en nombre. Anaximenes, 179 que l'Air estoit Dieu, qu'il estoit produit & immense, toujours mouvant. Anaxagoras 180 le premier a tenu la description & maniere de toutes choses estre conduicte par la force & raison d'un esprit infini. Alcmæon 181

---

177 *Cicero*, de Nat. Deor. L. I. c. 10. Thales qui primus de talibus rebus quæsivit, aquam, dixit, esse initium rerum: Deum autem eam mentem quæ ex aquâ cuncta fingeret.

178 Anaximandri opinio est, nativos esse Deos longis intervallis orientes occidentesque, eosque innumerabiles esse mundos. *Cic.* ibid.

179 Anaximenes Aëra Deum statuit, esseque immensum, & infinitum, & semper in motu. *Id.* ibid.

180 Anaxagoras primus omnium rerum descriptionem & modum, mentis infinitæ vi ac ratione designari & confici voluit. *Id.* ibid. c. 11.

181 Crotoniates Alcmæo soli & lunæ reliquisque sideribus, animoque præterea divinitatem dedit. *Id.* ibid.

a donnné la divinité au Soleil, à la Lune, aux Aftres, & à l'Ame. Pythagoras 182 a fait Dieu un Efprit efpandu par la nature de toutes chofes, d'où nos ames font deprinfes. Parmenides, 183 un cercle entourant le Ciel, & maintenant le Monde par l'ardeur de fa lumiere. Empedocles 184 difoit eftre des Dieux, les quatre natures, defquelles toutes chofes font faites. Protagoras, 185 n'avoit rien que pfre, s'ils font ou non, ou quels ils font. Democritus, 186 tantoft que les

182 Pythagoras Deum animum effe per naturam rerum omnem intentum, & commeantem; quo animi noftri caperentur. *Id.* ibid.

183 Parmenides --- continentem ardore lucis orbem qui cingit cœlum, appellat Deum. *Id.* ibid.

184 Empedocles --- quatuor naturas, ex quibus omnia conftare cenfet, divinas effe vult. *Id.* ibid. c. 12.

185 Protagoras, fefe negat omnino de Diis habere quod liqueat, fint, non fint; qualefve fint. *Id.* ibid. *Voici les propres paroles qu'il mit au commencement d'un ouvrage de fa façon.* « Je ne faurois dire » s'il y a des Dieux, ni ce que c'eft. » *Protagoras étoit un Sophifte d'Abdere.* Sext. Empiricus *adv. Mathem.* L. VIII, p. 310.

186 Democritus tum imagines earumque cir-

images & leurs circuitions sont Dieux : tantost cette Nature, qui eslance ces images: & puis, nostre science & intelligence. Platon 187 dissipe sa creance à divers visages. il dit au *Timée*, le Pere du monde ne se pouvoir nommer : Aux *Loix*, qu'il ne se faut enquerir de son estre : Et ailleurs en ces mesmes Livres il fait le monde, le Ciel, les Astres, la Terre, & nos Ames, Dieux, & reçoit en outre ceux qui ont esté receus par l'ancienne institution en chaque Republique. Xenophon rapporte 188 un pareil trouble de la discipline

---

cuitus in Deorum numero refert : tum illum Naturam quæ imagines fundat & mittat : tum scientiam intelligentiamque nostram. *Id.* ibid.

187 De Platonis inconstantiâ longum est dicere; qui in *Timæo*, patrem hujus mundi nominari neget posse : in *Legum* autem libris, quid sit omnino Deus, anquiri oportere non censeat. --- Idem & in *Timæo* dicit, & in *Legibus*, & mundum Deum esse, & cœlum, & astra, & terram, & animos, & eos quos majorum institutis accepimus. *Id.* ibid.

188 Atque etiam Xenophon paucioribus verbis eadem ferè peccat; facit enim in iis quæ à Socrate dicta retulit, Socratem disputantem, formam Dei quæri non oportere : eundemque & solem & animum dicere : & modò unum, tum autem plures Deos. *Id.* ibid.

de Socrates: tantost qu'il ne se faut enquerir de la forme de Dieu: & puis il lui fait establir que le Soleil est Dieu, & l'Ame Dieu: Qu'il n'y en a qu'un, & puis qu'il y en a plusieurs: Speusippus, neveu de Platon, fait 189 Dieu, certaine force gouvernant les choses, & qu'elle est animale. Aristote, à cette heure, 190 que c'est l'Esprit, à cette heure, le Monde: à cette heure, il donne un autre maistre à ce Monde, & à cette heure, fait Dieu l'ardeur du Ciel. Xenocrates 191 en fait huict: les cinq nommez entre les Plane-

189 Speusippus --- vim quamquam dicit quâ omnia regantur, eamque animalem. *Cic.* de Nat. Deor. L. I. c. 13.

190 Aristoteles quoque -- multa turbat: -- modò enim menti tribuit omnem divinitatem: modò mundum ipsum Deum dicit esse: modò quemquam alium præficit mundo, tum cœli ardorem Deum dicit esse. *Id.* ibid.

191 Xenocrates --- Deos octo esse dicit: quinque eos qui in stellis vagis nominantur; unum qui ex omnibus sideribus, quæ infixa cœlo sunt, ex dispersis quasi membris simplex sit putandus Deus: septimum, solem adjungit; octavumque lunam. *Id.* ibid.

tes; le ſixieſme compoſé de toutes les Eſtoiles fixes, comme de ſes membres: le ſeptieſme & huictieſme, le Soleil & la Lune. Heraclides Ponticus 192 ne fait que vaguer entre ſes advis, & enfin prive Dieu de ſentiment: & le fait remuant de forme à autre: & puis dit que c'eſt le Ciel & la Terre. Theophraſte ſe promene
193 de pareille irreſolution entre toutes ſes fantaſies: attribuant l'intendance du Monde tantoſt à l'Entendement, tantoſt au ciel, tantoſt aux Eſtoiles. Strato,
194 que c'eſt Nature, ayant la force d'engendrer, augmenter & diminuer, ſans

---

192 Ponticus Heraclides --- modò mundum; tum mentem divinam eſſe putat: errantibus etiam ſtellis divinitatem tribuit, ſenſuque Deum privat, & ejus formam mutabilem eſſe vult: eodemque in libro rurſus terram & cœlum refert in Deos. *Id.* ibid.

193 Nec verò Theophraſti inconſtantia ferenda eſt: modò enim menti divinum tribuit principatum; modò cœlo, tum autem ſignis, ſideribusque cœleſtibus. *Id.* ibid.

194 Strato --- omnem vim divinam in naturâ ſitam eſſe cenſet, quæ cauſas gignendi, augendi, minuendi habeat; ſed careat omni ſenſu & figurâ. *Id.* ibid.

forme & sentiment. Zeno, 195 la Loi naturelle, commandant le bien & prohibant le mal: laquelle Loi est un animant: & oste les Dieux accoustumez, Jupiter, Juno, Vesta. Diogenes Apolloniates, 196 que c'est l'aage. Xenopha-

---

195 Zeno naturalem legem divinam esse censet, eamque vim obtinere rectam imperantem, prohibentemque contraria : eamque animantem: --- neque Jovem, neque Junonem, neque Vestam, neque quemquam, qui ita appelletur, in Deorum numero habet. *Id.* ibid. c. 14.

196 Je ne sais où Montagne pourroit avoir pris que l'*Age* étoit le Dieu de Diogene d'Apollonie. Il nous dira lui-même dans ce Chapitre, (*not.* 287) que l'air étoit le Dieu de ce Diogene. Il faut donc qu'on ait mis *âge* au lieu d'*air* dans une des premieres éditions des ESSAIS, d'où cette faute aura passé dans toutes celles qui ont suivi. Au reste Ciceron assure positivement, que l'*air* est le Dieu de Diogene Apolloniate: *Aër quo Diogenes Apolloniates utitur Deo:* de Nat. Deor. L. I. c. 12. ce que M. l'Abbé d'Olivet traduit ainsi, *l'air est le Dieu que Diogene d'Apollonie reconnoît.* Pour bien entendre la pensée de ce Philosophe, renfermée en si peu de mots, il faut savoir qu'il donnoit du sentiment à l'air ; ce que Saint Augustin dit fort nettement dans son livre, *de Civitate Dei*, L. VIII. c. 2. Voici ses propres paroles : *Diogenes --- Anaximenis auditor, aërem quidem dixit rerum esse materiam, de quâ omnia*

nes 197 faict Dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avec l'humaine nature. Aristo 198 estime la forme de Dieu * incomprenable,

---

fierent, sed eum esse compotem divinæ rationis, sine quâ nihil ex eo fieri posset. Bayle conclut de là que Diogêne d'Apollonie faisoit de l'air & de la vertu divine un tout ou un composé, dans lequel, si l'air étoit la matiere, la vertu divine étoit l'ame ou la forme; & que par conséquent, l'air animé d'une vertu divine devoit, selon ce Philosophe, être appellé *Dieu*. Voyez dans son Dictionnaire l'article de *Diogene d'Apollonie*, Tom. I. p. 1055. où Bayle fait voir que Ciceron & S. Augustin conviennent absolument dans ce point que *l'air étoit le Dieu de Diogene d'Apollonie.* D'ailleurs, ce Philosophe, en donnant de l'intelligence à l'air, se distinguoit de son Maître Anaximene, qui croyoit l'air inanimé. C'est une remarque que je dois au savant traducteur *de la Nature des Dieux*, que je viens de citer. Vous la trouverez dans une note sur le passage de Ciceron qui fait le sujet de cet article, Tom. I. 45. *Edition de Paris.*

197 Ici Montagne copie Diogene Laërce qui, dans la Vie de *Xenophanes*, lui attribue précisément les mêmes opinions. L. IX. Segm. 19.

198 Aristo neque formam Dei intelligi posse censet, neque in Diis sensum esse dicit, dubitatque omnino Deus animans necne sit. *Cic.* de Nat. Deor. L. I. c. 14.

* *Incompréhensible.* -- Selon toutes les apparences

le prive de ſens, & ignore s'il eſt animant ou autre choſe. Cleanthes, 199 tantoſt la raiſon, tantoſt le Monde, tantôt l'ame de Nature, tantoſt la chaleur ſupreme entourant & enveloppant tout. Perſeus, 200 Auditeur de Zenon, a tenu, qu'on a ſurnommé *Dieux*, ceux qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, & les choſes meſmes profitables. Chriſippus faiſoit 201 un amas confus de toutes les precedentes

---

ces, *Incomprenable* a été forgé par Montagne. Il ne ſe trouve ni dans Cotgrave, ni dans Nicot.

199 Cleanthes tum ipſum mundum, Deum dicit eſſe: tum totius naturæ menti atque animo tribuit hoc nomen tum altiſſimum atque undique circumfuſum & extremum, omnia cingentem atque complexum ardorem qui æther nominatur, certiſſim m Deum judicat: --- tum nihil ratione cenlet eſſe divinius. *Id.* ibid.

200 Perſæus Zenonis auditor, eos dicit habitos Deos à quibus magna utilitas ad vitæ cultum eſſet inventa: ipſaſque res utiles & ſalutares, Deorum eſſe vocabulis noncupatas. *Id.* ibid. c. 15.

201 *Id.* ibid. Voyez ſur ce paſſage une ſavante & judicieuſe remarque de M. le Préſident *Bouhier* de la traduction de M. l'Abbé d'Olivet, p. 247.

ſentences, & compte entre mille formes de Dieux qu'il fait, les hommes auſſi qui ſont immortaliſez. Diagoras & Theodorus nioient tout ſec, 202 qu'il y euſt des Dieux. Epicurus 203 faict les Dieux luiſants, tranſparents, & perflables, logez, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups: reveſtus d'une humaine figure & de nos membres, leſquels membres leur ſont de nul uſage:

n *Ego Deûm genus eſſe ſemper duxi, & dicam cœlitum,*
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus.

---

202 Apertè Deorum naturam ſuſtulerunt. *Cic.* de Nat. Deor. L. I. c. 23. & *Sextus Empiricus*, adv. Mathem. L. VIII. p. 317.

203 Deos -- induxit Epicurus perlucidos, & perſtabiles, & habitantes, tanquam inter duos lucos, ſic inter duos mundos, propter metum ruinarum: eoſque habere putat eadem membra quæ nos, nec ullum uſum habere membrorum. Cic. de Divinat. L. II. c. 17.

n Vers d'Ennius, cités par Ciceron, *de Divinat.* L. II. c. 50, & que l'Abbé *Regnier* a traduits ainſi:

J'ai toujours cru des Dieux: & cru toujours auſſi
Que des foibles mortels ils n'avoient nul ſouci.

Fiez-vous à votre Philofophie : vantez-vous d'avoir trouvé la feve au gafteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles Philofophiques. Le trouble des formes mondaines a gaigné fur moi, que les diverfes mœurs & fantafies aux miennes, ne me defplaifent pas tant, comme elles m'inftruifent : ne m'enorgueilliffent pas tant, comme elles m'humilient en les conferant. Et tout autre choix que celui qui vient de la main expreffe de Dieu, me femble choix de peu de prerogative. Les polices du monde ne font pas moins contraires en ce fubject, que les efcholes : par où nous pouvons apprendre, que la fortune mefme n'eft pas plus diverfe & variable, que noftre Raifon, ni plus aveugle & confiderée.

Les chofes les plus ignorées font plus propres à eftre deifiées : Par quoi de faire de nous des Dieux, comme l'Ancienneté, 204 cela furpaffe l'extreme

204 *C'eft l'imagination la plus ridicule, & la plus puérile du monde.*

foibleffe

foibleſſe de diſcours. J'euſſe encore pluſtoſt ſuivi ceux qui adoroient le ſerpent, le chien & le bœuf: d'autant que leur nature & leur eſtre nous eſt moins cognu; & avons plus de loi d'imaginer ce qu'il nous plaiſt de ces beſtes-là, & leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'avoir faict des Dieux de notre condition de laquelle nous devons cognoiſtre, l'imperfection, leur avoir attribué le deſir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations & les parenteles, l'amour & la jalouſie, nos membres & nos os, nos fievres & nos plaiſirs, nos morts & ſepultures, il faut que cela ſoit parti d'une merveilleuſe ivreſſe de l'entendement humain:

o *Quæ procul uſque adeo, divino ab numine diſtant,*
Inque Deûm numero quæ ſint indigna videri.

p *Formæ ætates, veſtitus, ornatus noti*

---

o Toutes choſes fort éloignées d'avoir rien de commun avec la Nature Divine, & tout-à-fait indignes d'être admiſes dans ce rang. *Lucret. L. V. vſ* 123, 124.

p On fait les différentes figures de ces Dieux,

sunt : genera, conjugia, cognationes : omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ : nam & perturbatis animis inducuntur : accipimus enim Deorum cupiditates, ægritudines, iracundias : Comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foi, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté : mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere ; à la peur, à la fievre, & à la male fortune, & autres injures de nostre vie, fresle & caduque :

q *Quid juvat hoc, templis nostros inducere mores?*
O curvæ in terras animæ & cœlestium inanes !

Les Egiptiens d'une imprudente pru-

---

leurs âges, leurs habillemens, leurs ornemens, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances : & où les représente, à tous égards, sur le modele de l'infirmité humaine, sujets au mêmes passions, amoureux, chagrins, coleres. *Cic.* de Nat. Deor. L. II. c. 28.

q A quoi bon introduire dans les temples le désordre & la corruption de nos mœurs ? O ames basses & terrestres, vuides de tout sentiment divin ! *Perse*, Sat. xj. *vs.* 61.

dence, defendoient sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis & Isis leurs Dieux, eussent autres fois été hommes: & nul n'ignoroit, qu'ils ne l'eussent esté. Et leur effigie representée le doigt sur la bouche, signifioit, dit Varro 205, cette ordonnance mysterieuse à leurs Prestres, de taire leur origine mortelle, comme par raison necessaire annullant toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieux fait, dit Cicero 206 de ramener à soi les conditions divines; & les attirer çà bas, que d'envoyer là

---

205 Vous trouverez dans S. Augustin, *de Civit. Dei*, L. XVIII. c. 5. le passage de Varron où tout ceci est contenu.

206 Ciceron parlant des fables d'Homere, qui attribuoient aux Dieux les foiblesses & les vices des hommes, dit, *Fingebat hæc Homerus, & humana ad Deos transferebat: divina mallem ad nos.* Tusc. Quæst. L. I. c. 26. C'est le passage que Montagne exprime & paraphrase ici à sa maniere. Mais, ajoute M. *Barbeyrac*, de qui je tiens cette remarque, la traduction languit en comparaison de l'original.

haut ſa corruption & ſa miſere: mais à le bien prendre, il a fait en pluſieurs façons, & l'un & l'autre, de pareille vanité d'opinions.

Quand les Philoſophes eſpluchent la hierarchie de leurs Dieux, & font les empreſſez à diſtinguer leurs alliances, leurs charges, & leur puiſſance, je ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous dechiffre le verger de Pluton, & les commoditez ou peines corporelles, qui nous attendent encore après la ruine & aneantiſſement de nos corps; & les accommode au reſſentiment que nous avons en cette vie:

r *Secreti celant colles, & myrtea circùm*
Sylva tegit, curæ non ipſa in morte relinquunt;

Quand Mahumet promet aux ſiens un paradis tapiſſé, paré d'or & de pierreries, peuplé de garſes d'excellente beauté, de

---

r Retirés dans des ſentiers écartés qu'un bois de myrte environne de toutes parts, tous morts qu'ils ſont, les ſoucis ne les abandonnent point encore. *Æneid.* L. VI. *vſ.* 443, &c.

vins, & de vivres ſinguliers; je vois bien que ce ſont des moqueurs qui ſe plient à noſtre beſtiſe, pour nous emmieller & attirer par ces opinions & eſperances, convenables à noſtre mortel appetit. Si ſont aucuns des noſtres tombez en pareille erreur, ſe promettants après la reſurrection une vie terreſtre & temporelle, accompagnée de toutes ſortes de plaiſirs & commoditez mondaines: croyons-nous que Platon, lui qui a eu ſes conceptions ſi celeſtes, & ſi grande accointance à la Divinité, que le ſurnom lui en eſt demeuré, ait eſtimé que l'homme, cette pauvre creature, euſt en lui d'applicable à cette incomprehenſible puiſſance? & qu'il ait creu que nos prinſes languiſſantes fuſſent capables, ni la force de noſtre ſens aſſez robuſte, pour participer à la beatitude, ou peine éternelle? Il faudroit lui dire de la part de la Raiſon humaine: Si les plaiſirs que tu nous promets en l'autre vie, ſont de ceux que j'ai ſenti çà bas; cela n'a rien de commun

avec l'infinité: Quand tous mes cinq ſens de Nature ſeroient combles de lieſſe, & cette ame ſaiſie de tout le contentement qu'elle peut deſirer & eſperer, nous ſçavons ce qu'elle peut: cela, ce ne ſeroit encores rien: S'il y a quelque choſe du mien, il n'y a rien de divin: ſi cela n'eſt autre que ce qui peut appartenir à cette noſtre condition preſente, il ne peut eſtre mis en compte. Tout contentement des mortels eſt mortel. La recognoiſſance de nos parents, de nos enfants, & de nos amis, ſi elle nous peut toucher & chatouiller en l'autre monde, ſi nous tenons encores à un tel plaiſir, nous ſommes dans les commoditez terreſtres & finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes & divines promeſſes, ſi nous le pouvons aucunement concevoir. Pour dignement les imaginer, il les faut imaginer inimaginables, indicibles & incomprehenſibles, & parfaictement autres que celles de noſtre miſerable experience. *Œuil ne ſçauroit*

voir, 207 dit Sainct Paul, & *ne peut monter en cœur d'homme, l'heure que Dieu prepare aux siens.*

Et si pour nous en rendre capables on reforme & rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications) ce doit estre d'un si extresme changement & si universel, que par la doctrine physique, ce ne sera plus nous:

s Hector erat tum cùm bello certabat, at ille
Tractus ab Æmonio non erat Hector equo.

ce sera quelqu'autre chose qui recevra ces recompenses.

t Quod mutatur, dissolvitur, interit ergo:
Trajiciuntur enim partes atque ordine migrant.

Car en la Metempsycose de Pythagoras, & changement d'habitation qu'il imagi-

207 I. *Corinth.* ij. 9.

s C'étoit Hector lorsqu'il combattoit les armes à la main: mais ce n'étoit point Hector qui fut traîné par les chevaux d'Achille. *Ovid.* Trist. I. III. Eleg. *vs.* 27.

t Ce qui change, se dissout & périt, par la dissipation & le dérangement des parties. *Lucret.* L. III. *vs.* 756, &c.

noit aux ames, penſons-nous que le lion, dans lequel eſt l'ame de *Ceſar*, eſpouſe les paſſions, qui touchoient Ceſar, ni que ce ſoit lui ? Si c'eſtoit encore lui, ceux-là auroient raiſon, qui combattans cette opinion contre Platon, lui reprochent que le fils ſe pourroit trouver à chevaucher ſa mere, reveſtue d'un corps de mule, & ſemblables abſurditez. Et penſons-nous qu'ès mutations qui ſe font des corps des animaux en autres de meſme eſpece, les nouveaux venus ne ſoient autres que leurs prédeceſſeurs ? Des cendres d'un Phœnix s'engendre, dit-on, 208 un ver, & puis un autre Phœnix : ce ſecond Phœnix, qui peut imaginer, qu'il ne ſoit autre que le premier ? Les vers qui font noſtre ſoie, on les void comme mourir & aſſecher, & de ce meſme corps ſe produire un papillon, & de là un autre Ver, qu'il ſeroit ridicule eſti-

---

208 *Plin.* Hiſt. Natur. L. X. c. 2. *Ex oſſibus & medullis* (Phœnicis mortui) *naſci primò ſeu vermiculum : inde fieri pullum.*

mer eſtre encores le premier. Ce qui a ceſſé une fois d'eſtre, n'eſt plus:

u *Nec ſi materiam noſtram collegerit ætas*
Poſt obitum, rurſumque redegerit, ut ſita nunc eſt,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum;
Interrupta ſemel cùm ſit repetentia noſtro.

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce ſera la partie ſpirituelle de l'homme, à qui il touchera de jouir des recompenſes de l'autre vie, tu nous dis choſe d'auſſi peu d'apparence:

v *Scilicet avulſus radicitus ut nequit ullam*
Diſpicere ipſe oculus rem, ſeorſum corpore toto.

Car à ce compte, ce ne ſera plus l'hom-

---

u Et ſi le temps raſſembloit toute la matiere de notre corps après qu'il a été diſſous, de ſorte qu'il remit cette matiere dans la ſituation où elle eſt à préſent, & qu'il nous rappellât à la jouiſſance d'une ſeconde vie, tout cela ne feroit rien à notre égard, après que le cours de notre exiſtence a été une fois interrompue. *Lucret.* L. III. *vſ.* 859, &c.

v Il en eſt de l'ame à cet égard comme de l'œil qui, arraché de ſa place & ſéparé du corps, ne peut rien voir. *Id.* ibid. *vſ.* 562, &c.

me, ni nous par consequent à qui touchera cette jouissance: Car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquelles la separation, c'est la mort & ruine de nostre Estre:

x *Inter enim jecta est vitaï pausa, vagèque*
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.

Nous ne disons pas que l'homme souffre, quand les vers lui rongent ses membres, de quoi il vivoit, & que la terre le consomme:

y *Et nihil hoc ad nos, qui coïtu conjugioque*
Corporis atque animæ consistimus uniter apti.

Davantage, sur quel fondement de leur justice peuvent les dieux recognoistre & recompenser à l'homme après sa mort ses actions bonnes & vertueuses: puisque ce sont eux-mesmes qui les ont acheminées & pro-

---

x Car la vie une fois éteinte, tous les mouvemens qui animoient les sens, sont dissipés & anéantis. *Id.* ibid. *vs.* 872, &c.

y Cela ne nous touche point, nous qui sommes composés d'un corps & d'une ame étroitement unis ensemble. *Id.* ibid. *vs.* 857, &c.

duictes en lui ? Et pourquoi s'offencent-ils & vengent sur lui les vicieuses, puisqu'ils l'ont eux-mesmes produict en cette condition fautive, & que d'un seul clin de leur volonté, ils le peuvent empescher de faillir ? Epicurus opposeroit-il pas cela à Platon, avec grande apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence: Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain, de l'immortelle nature, par la mortelle ? Elle ne fait que fourvoyer par tout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus esvidemment que nous ? Car encores que nous lui ayons donné des principes certains & infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la Verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer: nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se demente du sentier ordinaire qu'elle se destourne ou escarte de la voie tracée & battue par l'Eglise, comme tout aussi-tost elle se perd, s'embarrasse & s'en-

trave, tournoyant & flottant dans cette mer vaſte, trouble & ondoyante des opinions humaines, ſans bride & ſans but. Auſſi-toſt qu'elle perd ce grand & commun chemin, elle ſe va diviſant & diſſipant en mille routes diverſes.

L'Homme ne peut eſtre que ce qu'il eſt, ni imaginer que ſelon ſa portée. C'eſt plus grande preſomption, dit Plutarque 209, à ceux qui ne ſont qu'hommes, d'entreprendre de parler & diſcourir des Dieux, & des demi Dieux, que ce n'eſt à un homme ignorant de muſique, vouloir juger de ceux qui chantent: ou à un homme qui ne fut jamais au camp, vouloir diſputer des armes & de la guerre, en preſumant comprendre par quelque legere conjecture, les effects d'un art qui eſt hors de ſa cognoiſſance. L'Ancienneté penſa, ce croi-je, faire quelque choſe pour la

---

209 Dans le Traité, *Pourquoi la Juſtice Divine differe quelquefois la punition des maléfices*, c. 4, de la Verſion d'*Amyot*.

Grandeur Divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, & estrener de ses belles humeurs & honteuses necessitez: lui offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries & farces à la resjouir: de nos vestemens à se couvrir, & maisons à loger: la caressant par l'odeur des encens & son de la musique, festons & bouquets: & pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flattant sa justice d'une inhumaine vengeance: l'esjouissant de la ruine & dissipation des choses par elle crées & conservées: Comme Tiberius Sempronius, 210 qui fit brusler pour sacrifice à Vulcan, les riches despouilles & armes qu'il avoit gaigné sur les ennemis en la Sardaigne: Et Paul Emyle, celles de Macedoine, à Mars & à Minerve 211.

Et Alexandre, arrivé à l'Ocean Indi-

---

210 *Tite-Live*, L. XLI. c. 16.

211 Et aux autres Dieux, *quibus spolia hostium dicare jus fasque est*, dit *Tite-Live*, L. XLV. c. 33.

que 212, jetta en mer en faveur de Thetys, plusieurs grands vases d'or: Remplissant en outre ses autels d'une boucherie, non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi, ainsi que plusieurs Nations, & entre autres la nostre, avoient en usage ordinaire: Et croi qu'il n'en est aucune exempte d'en avoir faict essai.

z *Sulmone creatos*
Quatuor hic juvenes totidem, quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris.

---

212 *Arrien*, L. VI. c. 19 & *Diodore de Sicile*, L. XVII. c. 104 sont les seuls Historiens d'Alexandre qui parlent des *vases d'or* jettés dans l'Océan: mais ils ne disent rien de la *boucherie d'hommes*. Le premier lui fait sacrifier des taureaux à Neptune: l'autre lui fait dresser des autels en l'honneur de *Thetys* & de l'*Océan*. Je ne sais si Montagne n'auroit pas aidé à la lettre, ou de mémoire ou par conjecture, à l'occasion de ce qu'Arrien dit un peu plus haut, qu'Alexandre étant abordé à une Isle de l'Océan, y fit des sacrifices, y immola *d'autres victimes*, à d'autres Dieux, & d'une autre maniere. *C'est M.* Barbeyrac *qui m'a fourni cette judicieuse remarque.*

z Sur cela Énée saisit quelques jeunes hommes nés à Sulmone, & quatre autres nourris sur les rives de l'Ufens, pour les immoler vivans aux Mânes de Pallas, *Æneid.* L. X. vs. 517, &c.

Les Getes se tiennent immortels 213, & leur mourir n'est que s'acheminer vers leur Dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans ils despechent vers lui quelqu'un d'entre eux, pour le requerir des choses necessaires. Ce deputé est choisi au sort. Et la forme de le despecher après l'avoir de bouche informé de sa charge, est que de ceux qui l'assistent, trois tiennent debout autant de javelines, sur lesquelles les autres lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, & qu'il trespasse soudain, ce leur est certain argument de faveur divine; s'il en eschappe, ils l'estiment meschant & execrable, & en deputent encore un autre de mesme. Amestris, 214 mere de Xerxès, de-

213 *Herodot.* L. IV. p. 289.

214 Ou plutôt, *femme de Xerxès*, comme dit Plutarque dans son Traité *de la Superstition*, c. 13. mais où Amyot a mis le mot de *mere*, par pure inadvertance. On sait que Xerxès étoit né d'*Atossa*, fille de Cyrus: & Hérodote rapportant le fait dont parle ici Montagne, nomme expressément Amestris, *femme de Xerxès*, L. VII. p. 477.

venue vieille, fit pour une fois ensevelir tous vifs quatorze jouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suivant la Religion du Pays, pour gratifier à quelque Dieu souterrain. Encore aujourd'hui les idoles de Themixtitan se cimenter du sang des petits enfans : & n'aiment sacrifice que de ces puériles & pures ames: justice affamée du sang de l'innocence :

a *Tantùm relligio potuit suadere malorum!*

Les Cartaginois immoloient leurs propres enfants à Saturne : & qui n'en avoit point, 215 en achetoit, estant cependant le pere & la mere tenus d'assister à cet office, avec contenance gaie & contente.

C'estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine de nostre affliction : comme les Lacedemoniens qui mi-

a Tant la religion a eu de pouvoir sur les hommes pour leur inspirer les plus grands crimes. *Lucret.* L. I. *vs.* 102.

215 Plutarque, dans son Traité *de la Superstition*, c. 13 de la traduction d'Amyot.

gnardoient leur Diane, 216 par bourrellement des jeunes garçons, qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent jusques à la mort. C'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte, de la subversion de son bastiment: Et de vouloir garantir la peine deue aux coulpables, par la punition des non-coulpables: & que la pauvre Iphigenia au port d'Aulide, par sa mort & par son immolation deschargeast envers Dieu l'armée des Grecs des offenses qu'ils avoient commises:

b *Et casta inceste nubendi tempore in ipso*
Hostia concideret mactatu mœsta parentis:

Et ces deux belles & genereuses ames des deux Decius, pere & fils, pour propitier faveur des Dieux envers les affaires Romaines, s'allassent jetter à corps perdu à

216 *Id.* dans les *Dits notables des Lacédémoniens*, vers la fin.

b Que cette chaste Princesse tremblante au pied des autels, y fut cruellement immolée dans la fleur de son âge par l'ordre de son propre pere. *Lucret.* L. I. *vs.* 99, 100.

travers le plus espais des ennemis. c *Quæ fuit tanta Deorum iniquitas, ut placari populo Romano non possent, nisi tales, viri occidissent?* Joint que ce n'est pas au Criminel de se faire fouetter à sa mesure, & à son heure: c'est au Juge qui ne met en compte de chastiment, que la peine qu'il ordonne; & ne peut attribuer à punition ce qui vient à gré à celui qui le souffre. La vengeance divine presupose notre dissentiment entier, pour sa justice & pour nostre peine. Et fut ridicule l'humeur de Polycrates Tyran de Samos, 217 lequel pour interrompre le cours de son continuel bonheur, & le compenser, alla jetter en mer le plus cher & precieux joyaux qu'il eust, estimant que par ce malheur apposté, il satisfaisoit à la revolution & vicissitude de la Fortune.

---

c Comment les Dieux étoient-ils si irrités contre le peuple Romain, qu'ils ne pussent être satisfaits qu'au prix d'un sang si généreux? *Cic.* de Nat. Deor. L. III. c. 6.

217 *Herodote*, L. III. p. 201, 202.

Et elle pour se moquer de son ineptie, fit que ce mesme joyau revinst encore en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschiremens & desmembremens des Corybantes, des Menades, & en nos temps des Mahometans, qui s'esbalaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur Prophete: veu que l'offense consiste en la volonté, non en la poictrine, aux yeux, aux genitoires, en l'embonpoinct, aux espaules, & au gosier? d *Tantus est perturbatæ mentis & sedibus suis pulsæ furor, ut sic Dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt.* Cette contexture naturelle regarde par son usage, non-seulement nous, mais aussi le service de Dieu & des autres hommes: c'est injustice de l'affoiblir à nostre escient,

---

d Telle est l'extravagance de ces pauvres insensés, qu'ils pensent appaiser les Dieux par des actes de cruauté que les hommes mêmes ne sauroient faire dans leurs plus grands emportemens. *D. Augustin*, de Civitate Dei, Lib. IV. c. 10.

comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit. Ce semble estre grande lascheté & trahison, de mastiner & corrompre les fonctions du corps stupide & serves, pour espargner à l'ame la sollicitude de les conduire selon raison. e *Ubi iratos Deos timent, qui sic propitios habere merentur? ...... In regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidam; sed nemo sibi, ne vir esset jubente Domino, manus intulit.* Ainsi remplissoient-ils leur Religion de plusieurs mauvais effects.

f Sæpiùs olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta.

Or rien du nostre ne se peut apparier

---

e Quelle idée effrayante doivent avoir de leurs Dieux irrités, ceux qui prétendent se les rendre propices par des traitemens si barbares? --- On a vu des hommes qui ont été faits eunuques pour le plaisir des Rois : mais jamais un homme ne s'est égorgé lui-même par ordre de son maître, pour n'être pas homme. *Ibid.* è Senecâ.

f Depuis long-temps la religion a produit des actions impies & détestables. *Lucret.* L. I. *vs.* 83, 84.

ou rapporter en quelque façon que ce soit, à la Nature Divine, qui ne la tache & marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance & bonté, comment peut-elle souffrir quelque correspondance & similitude à chose si abjecte que nous sommes, sans un extreme interest & dechet de sa divine grandeur? g *Infirmum Dei fortius est hominibus: & stultum Dei sapientius est hominibus.* Stilpon le Philosophe interrogé si les Dieux s'esjouissent de nos honneurs & sacrifices: *Vous estes indiscret*, respondit-il, 218
retirons-nous à part, si vous voulez parler de cela. Toutesfois nous lui prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegée par nos raisons, (j'appelle Raisons nos resveries & nos songes, avec la dispense de la Philosophie, qui dit, le

g La foiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes, & la folie de Dieu plus sage que leur sagesse. 1. *Corinth.* j. *vs.* 25.

218 *Diogene Laërce*, dans la Vie de Stilpon. L. II. Segm. 117.

fol mesme & le meschant, forcener par raison : mais que c'est une raison de particuliere forme) nous le voulons asservir aux apparences vaines & foibles de nostre entendemeut, lui a faict & nous & nostre cognoissance. Parce que rien ne se fait de rien, Dieu n'aura sceu bastir le Monde sans matiere. Quoi! Dieu nous a-t'il mis en main les clefs & les derniers ressorts de sa puissance ? S'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de nostre Science ? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer ici quelques traces de ses effects : penses-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a peu, & qu'il ait mis toutes ses formes & toutes ses idées en cet ouvrage ? Tu ne vois que l'ordre & la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois : sa Divinité a une jurisdiction infinie au-delà : cette piece n'est rien au prix du tout :

h *Omnia cum cœlo, terraque, marique,*

---

h Le ciel, la terre & la mer, tout cela pris en-

Nil sunt ad summam summai totius omnem.

C'est une loi municipale que tu allegues, tu ne sçais pas quelle est l'universelle. Attache-toi à ce à quoi tu es subject, mais non pas lui: il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aucunement communiqué à toi, ce n'est pas pour se ravaler à ta petitesse, ni pour te donner le contrerolle de son pouvoir. Le corps humain ne peut voler aux nues, c'est pour toi: le Soleil 219 bransle sans sejour sa course ordinaire: les bornes des Mers & de la Terre ne se peuvent confondre: l'eau est instable & sans fermeté, un mur est sans froissure impenetrable à un corps solide: l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes; il ne peut estre & au Ciel & en la Terre, & en mille lieux ensemble corporellement. C'est pour toi qu'il a faict ces rei-

semble n'est rien en comparaison de l'immensité du grand tour. *Lucret.* L. VI. *vs.* 678, &c.

219 *Fait sa course ordinaire sans jamais se reposer.*

gles: c'est toi qu'elles attaquent. Il a tesmoigné aux Chretiens qu'il les a toutes franchies quand il lui a pleu. De vrai, pourquoi tout-puissant, comme il est, auroit-il restreint ses forces à certaines mesures! En faveur de qui auroit-il renoncé son privilege? Ta Raison n'a en aucune autre chose plus de verisimilitude & de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des Mondes:

i *Terramque & solem, lunam, mare, cætera quæ sunt*
Non esse unica, sed numero magis innumerabili.

Les plus fameux Esprits du temps passé, l'ont creue, & aucuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la Raison humaine. D'autant qu'en ce bastiment, que nous voyons, il n'y a rien seul & un,

k *Cùm in summâ res nulla sit una,*

---

i Que la terre, la mer, le soleil, la lune & les autres choses ne sont point uniques, mais en nombre innombrable. *Lucret.* Liv. II. *vs.* 1084, &c.

k Vu qu'il n'y a rien en ce vaste univers qui soit engendré, & qui croisse seul de son espece. *Id. ibid. vs.* 1076, &c.

Unica

Unica quæ gignatur & unica solaque crescat:
& que toutes les especes sont mütipliées en quelque nombre: Par où il semble n'estre pas vrai-semblable, que Dieu ait faict ce seul ouvrage sans compaignon: & que la matiere de cette forme ait esté toute espuisée en ce seul individu:

1 Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est,
Esse alios alibi congressus materiaï;
Qualis hic est avido complexu quem tenet æther.

Notamment si c'est un animant, comme les mouvements le rendent si croyable, que Platon l'asseure 220, & plusieurs des nostres ou le confirment, ou ne l'osent infirmer: Non plus que cette ancienne opinion, que le Ciel, les Estoiles, & autres membres du monde, sont creatures composées de corps & ame: mor-

---

1 Car on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il se fait ailleurs des amas de matiere, pareils à ceux que le ciel enferme dans son vaste circuit. *Lucret.* L. II. *vs.* 1063, &c.

220 Dans son *Timée*, p. 527. C.

telles, en consideration de leur composition; mais immortelles par la détermination du Créateur. Or s'il y a plusieurs Mondes, comme Democritus, Epicurus, & presque toute la Philosophie a pensé, que sçavons-nous si les principes & les reigles de cettui-ci touchent pareillement les autres? Ils ont à l'adventure autre visage & autre police. Epicurus 221 les imagine ou semblables ou dissemblables.

---

221 *Il y a*, disoit-il, *des mondes à l'infini, qui sont ou semblables au nôtre, ou dissemblables* : Diog. Laërce, dans la Vie d'Épicure, L. X. Segm. 85.

Fin du Tome Quatrième.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome IV.

SUITE DU LIVRE SECOND.

FIN

de la Table des Chapitres du Tome IV.

